

EUGÉNIE FOA

Les petits savants



BeQ

Eugénie Foa

Les petits savants

Contes historiques
dédiés à la jeunesse

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *À tous les vents*
Volume 1270 : version 1.0

De la même auteure, à la Bibliothèque :

La laide

Le petit poète

Petits princes et petites princesses

Les enfants illustres

Courage et résignation

Les petits poètes et littérateurs

Travail et célébrité

Les petits savants

Édition de référence :
Paris, Amédée Bédelet, Libraire-éditeur.

Cujas

ou

Le fils du foulon

Seizième siècle

I

Le voleur

Environ à une demi-journée de chemin de la ville de Toulouse, sur le versant d'un riant coteau dont les pieds fleuris se baignent dans les eaux de la Garonne, on voit encore les ruines d'un de ces antiques châteaux forts où les seigneurs suzerains se renfermaient jadis, et, de là, commandaient à toute une contrée. En 1534, où se passe l'histoire qui suit, ce château, fort endommagé par le temps, était debout cependant ; ses tours géantes dominaient encore la contrée ; et, quoiqu'on ne vît plus sur ses remparts des soldats bardés de fer, et que la herse demeurât baissée, ce château n'en était pas moins habité par une des plus anciennes familles de Toulouse : celle des seigneurs de Pibrac.

Comme pour faire contraste avec cette

splendide et vaste demeure, à deux pas du château, sur le bord de l'eau, et ressemblant à une petite pierre détachée du manoir, était l'habitation d'un pauvre artisan, connu dans le pays sous le nom de Cujaus. Continuellement, et bien avant dans la nuit, le chant monotone de cet homme accompagnait le bruit encore plus monotone de son métier à foulon ; une femme plus âgée que lui et un enfant étaient sa famille et sa seule société. Un soir de l'automne de l'année 1534, la journée avait été belle mais chaude, l'atmosphère lourde et épaisse faisait présager un orage. Déjà Madeleine, ainsi s'appelait la femme du foulon, était allée trois fois sur le seuil de la porte ; elle semblait attendre impatiemment le retour d'un absent, lorsque, venant se rasseoir cette troisième fois auprès du métier de son mari, elle dit en soupirant :

– Jacques ne revient pas !

– Eh bien, lui répondit son mari en interrompant son chant, Jacques a quatorze ans, il est grand et fort comme moi, n'as-tu pas peur que le loup le croque ?

- Mais où est-il ?
- Au château, sans doute.
- Où passe-t-il ses journées ? demanda encore la pauvre femme.
- Au château, sans doute, répondit encore l’insouciant mari.
- Au château, au château ! dit Madeleine secouant la tête, en es-tu sûr ?
- Où veux-tu qu’il soit ? dit encore le foulon.
- Tiens, vois-tu, Cujaus, répliqua la femme en se levant et s’agitant, tu me fais mourir avec ton insouciance pour cet enfant : un garçon de quinze ans bientôt, qui n’est pas seulement en état de repasser, à lui seul, une pièce de drap sur le métier.
- Eh bien, dit le joyeux ouvrier en chantant sa réponse, ne suis-je pas là, moi, pour l’achever ?
- Mais y seras-tu toujours ?
- Dis donc, Madeleine, dis donc, répliqua vivement son mari, ai-je l’air de quelqu’un qui s’en va ?

– On en a vu mourir de plus jeune que toi, Cujaus.

– Merci de la prévision, Madeleine ! mais on en a vu mourir aussi de plus vieux.

– Ce qui prouve qu'on meurt à tout âge, Cujaus.

– Voilà un singulier sujet de conversation, et peu analogue à la gaieté habituelle du père Cujaus, dit en entrant un nouveau personnage. C'était une femme de soixante ans environ, mais grasse, fraîche, et dont le costume, bien qu'il appartint à la classe du peuple, était d'une richesse et d'une propreté remarquables.

– Quoi de nouveau ? mademoiselle Cadette, dit le foulon en la saluant, tandis que sa femme approchait un escabeau sur lequel la visiteuse s'assit en répondant :

– Encore un couvert d'argent et deux petites cuillers qui ont disparu aujourd'hui.

– Pardon, mademoiselle Cadette, interrompit Madeleine qui, comme toutes les personnes vivement occupées d'une seule idée, ne peuvent

souffrir entendre parler d'autre chose, – avez-vous vu Jacques ?

– Votre fils, Madeleine, je ne l'ai même pas entrevu.

– Il n'est donc pas au château, mademoiselle Cadette ?

– Non certes, Madeleine ; mais, quelle idée ? il n'y vient jamais au château, votre fils.

– Tu entends, Cujaus, dit Madeleine se croisant les bras en regardant son mari.

Celui-ci reprit :

– Eh bien, s'il n'est pas au château, il est ailleurs. Puis, se retournant vers la visiteuse, il ajouta : – Et vous ne soupçonnez personne de ces vols qui se commettent tous les jours au château ?

– Non, dit avec une bonhomie pleine de crédulité la femme de charge, – car telles étaient les fonctions de Cadette au château, – il n'y a jamais que les domestiques qui volent ; et comment soupçonner des gens qui, ainsi que moi, sont nés au château, qui sont aussi désolés que moi de ce qui se passe ?

– Et que dit monseigneur, que dit madame la présidente ? demanda Cujaus.

– Ils disent que ça n'est pas volé, que ça se retrouvera, que nous avons mal compté l'argenterie.

– Et monsieur l'aumônier ? dit encore Cujaus.

– Ah ! monsieur l'aumônier ? répliqua Cadette, est ce que vous ne le connaissez pas, est-ce qu'il croit au mal, lui, le saint homme ? Ah ! Jésus ! si on l'écoutait, il n'y aurait ni voleurs, ni assassins, ni méchants.

– Et ces deux pèlerins ? demanda Madeleine.

– Qui n'avaient demandé à passer qu'une nuit au château, et qui y sont depuis six mois ? répliqua Cadette ; ils ne parlent ni français ni languedocien, on ne peut savoir ce qu'ils pensent.

– Et quelle langue peuvent-ils donc parler ? dit Cujaus ; est-ce qu'il y en a d'autres que le français pour les grands, et le languedocien pour le peuple ?

– Pour un homme de votre âge, père Cujaus, vous n'en savez guère long, dit Cadette en riant.

– Ne connaissez-vous donc point M. Pierre Bunel, qui venait au château trois fois la semaine, et qui, depuis quatre mois, n’a pas paru parce qu’il est malade ? eh bien, il apprenait à M. Hubert le grec et le latin, avec le français et le languedocien ; cela fait déjà quatre langues, sans compter le gascon que parle Jeantot, le valet de M. l’aumônier, qui est de Bordeaux, et le chinois, une langue que personne ne parle, mais qui existe, je crois, car le petit Guy, le second fils à madame la présidente, un diable, un démon, un enfant charmant, quoi ! soutient qu’un des deux pèlerins ressemble au magot qui remue la tête sur la cheminée de monseigneur, et affirme qu’il doit parler chinois, ce qui serait, à bon compte, six langues.

– Je ne pensais pas qu’il y en eût autant ? dit naïvement Cujaus. Et que font-ils au château, ces deux magots, comme les appelle M. Guy ? ajouta le foulon.

– Est-ce que vous ne savez donc pas les usages du château, père Cujaus ? lorsqu’il y entre quelqu’un, il n’en sort plus, dit Cadette. M.

l'aumônier dit que ces voyageurs sont des hommes pieux. Monseigneur les fait jouer au trictrac le soir, et madame la présidente, qui veut que ses enfants deviennent savants, les paye très chers, dit-on, pour qu'ils enseignent à MM. ses fils toutes les langues qu'ils savent.

– Chut ! dit soudain Madeleine.

– L'orage ? demanda Cadette en prêtant l'oreille.

– Chut donc, répéta Madeleine.

Et alors on entendit dans le lointain la voix joyeuse d'un enfant qui chantait :

Encore une de volée !

Encore une de volée !

Et, en prononçant ce dernier mot, un grand garçon de quatorze à quinze ans, mince, svelte, blond et rose, vint tomber d'un bond au milieu de la seule et unique pièce que contenait la chaumière.

– Est-ce une cuiller, petit Cujaus ? lui demanda vivement Cadette.

– Je vous ai déjà dit, mademoiselle Cadette, dit le jeune garçon en prenant une mine sérieuse et grave, de m'appeler Cujas, et non Cujaus : cet *u* que vous ajoutez à mon nom sonne mal à l'oreille, je parierais que, primitivement, mes aïeux ne le prenaient pas.

– Quoi prendre ? quel *u* ? quels aïeux ? demanda Madeleine. En vérité, mademoiselle Cadette, vous parliez tout à l'heure de six langues, je crois bien qu'il y en a sept, car Jacques en parle souvent une que je ne comprends pas.

– Moi, je voudrais bien savoir ce que Cujaus ou Cujas a volé, dit mademoiselle Cadette, prenant le jeune homme par le bras et le forçant à se retourner devant elle.

– Quelque chose qui n'appartenait à personne, répondit gaiement le fils du foulon.

– Tu as volé ! tu as volé ! lui cria sa mère.

– Allons donc, que veux-tu que l'enfant ait

volé ? dit le père sans quitter son métier.

– De l’or ? de l’argent ? demanda la vieille gouvernante du château de Pibrac.

– Ni de l’or ni de l’argent, mademoiselle, c’est bien mieux, dit Jacques.

– Des bijoux ? des effets ? demanda encore mademoiselle Cadette.

– C’est encore bien mieux, dit de nouveau le petit Cujaus.

– Serait-ce de la nourriture ? dans ce cas... dit la gouvernante en faisant un geste d’indifférence.

– De laquelle ? demanda Jacques.

– Comment de laquelle ? demanda Cadette à son tour.

– Ne savez-vous pas, mademoiselle Cadette, qu’il y en a de deux sortes, dit Jacques gravement : de la spirituelle et...

– Vous ne voyez donc pas que, depuis une heure, le petit drôle s’amuse à vos dépens ? interrompit le père de Jacques.

– Mais, mon ami, il dit qu’il a volé, répliqua

Madeleine l'angoisse peinte sur les traits.

– Oui, certes, dit Jacques en embrassant sa mère, mais quelque chose qui ne fait tort à personne, chère mère, comme qui dirait un coup de vent, des gouttes de pluie...

– C'est vrai, tu es mouillé, dit Madeleine lui palpant les cheveux.

– Il commence à pleuvoir, dit Jacques.

– Ah ! mon Dieu ! je vais être mouillée ! s'écria mademoiselle Cadette en prenant congé de la famille du foulon et en sortant précipitamment de la chaumière.

– Et maintenant, mon cher enfant, dit Madeleine à son fils, m'expliqueras-tu ce que tu vas faire deux fois par jour au château, et comment il se fait que, y allant, personne ne t'y voie ?

– C'est que je n'ai pas affaire à l'office, voilà tout.

– Mais...

– Eh ! mon Dieu ! femme, que t'importe ! interrompit le foulon ; cet enfant n'est-il donc pas

assez grand et assez sage pour savoir ce qu'il a à faire ; les Cujaus sont tous honnêtes de père en fils.

– Dites donc Cujas, mon père, interrompit Jacques.

– Cujas soit. Allons souper, dit le foulon en quittant son métier.

II

Mystère

Le lendemain de cette petite scène, une grande agitation régnait dans le château de Pibrac : tous les domestiques allaient et venaient, ceux-ci portaient des paquets, ceux-là emballaient, d'autres chargeaient la voiture, attelaient des chevaux, ceux qui accompagnaient le président joignaient aux préparatifs du bagage de leur maître leurs préparatifs à eux, ceux qui restaient faisaient mille et une recommandations à ceux qui s'en allaient. Quant aux maîtres, réunis autour d'une table dans la salle principale du château, ils ne s'occupaient nullement de ce qui mettait les serviteurs en émoi. Il était dix heures du matin, l'on déjeunait : c'étaient monseigneur de Pibrac, un beau et noble vieillard de soixante-treize ans ; le président du Faur, auquel ses quarante-cinq ans

n'avaient rien fait perdre de sa beauté mâle et fière ; en face d'eux une toute jeune femme, petite, mince, et si mignonne qu'elle avait plutôt l'air de la sœur que de la mère d'un jeune garçon de quinze ans placé près d'elle ; puis, à côté du jeune garçon dont la pâleur malade semblait affliger ceux qui le regardaient, un enfant de cinq ans, qui, à ce moment solennel du départ, paraissait assumer sur lui seul l'attention générale.

– Je ne suis qu'un cadet, disait-il, mais je veux être le savant de la famille, et comme maman aime les savants, elle m'aimera.

– Penses-tu donc avoir besoin de cela, mon petit Guy ? lui demanda la jeune présidente.

– Quand on aime les gens, on cause avec eux, dit Guy.

– Eh bien... que faisons-nous ? lui dit son grand-père.

– Vous ne causez pas, vous m'écoutez seulement, monseigneur, et voilà, dit l'enfant d'un ton boudeur.

– Qu’appelles-tu donc causer ? lui demanda son père.

– Causer... causer... dit Guy en cherchant dans sa tête... c’est ce que vous faites avec les pèlerins.

– Guy est jaloux des pèlerins, dit le jeune homme malade en riant.

– Jaloux ! jaloux ! dit Guy en s’agitant... Eh bien, oui, j’en suis jaloux.

– Si on m’avait écouté, dit le président, il y a longtemps que ces gens-là auraient continué leur route au nord ou au sud de ce château.

– Mais, monsieur, lui fit observer sa jeune femme d’un ton qui, bien que respectueux, laissait deviner toute l’influence que cette jeune dame exerçait sur le cœur de son mari, en l’absence de M. Pierre Bunel, ne faut-il pas qu’ils continuent de diriger les études d’Hubert ?

– Et puis, un, surtout...

– Qui joue parfaitement au trictrac, ajouta le seigneur de Pibrac.

– C’est une considération, monseigneur, dit le président en souriant.

– Non, riposta le vieillard susceptible ; mais ce qui en est une, c'est que ces gens sont ici, et qu'on ne peut les mettre à la porte.

– À propos de ces pèlerins, dit la présidente, qui désirait, tout en parlant des pèlerins, changer la direction de la conversation, savez-vous ce qu'ils m'ont dit, et le nom que l'on donne depuis peu aux partisans soit de Luther, dont les opinions ont envahi l'Allemagne et qui commencent à pénétrer en France, soit de Calvin qui a modifié ces opinions ?

– Des luthériens ?... des calvinistes ?... demanda le seigneur de Pibrac.

– Non ; des protestants... répondit la présidente.

– Notre roi, François I^{er}, les fait brûler sous ce nom-là, dit le président.

– Je ne suis qu'une femme, répliqua la présidente, par conséquent une personne peu capable de juger la politique des rois ou celle des peuples, les guerres de religions et autres, mais je regrette seulement que les persécutions de notre

roi aient forcé plusieurs savants, – Guy, ajouta-t-elle en riant, va encore m'accuser d'aimer les savants, – aient, dis-je, forcé plusieurs savants à quitter la France.

– Et cependant, madame ma bru, vous aimez François I^{er}, fit observer en souriant le vieux seigneur de Pibrac.

– Certes, oui, monseigneur, parce qu'il protège les lettres, répondit la jeune présidente. Vous le savez, et bien que vous me blâmiez maintes et maintes fois, j'estime les avantages du savoir autant que ceux de la naissance. François I^{er} a fondé le Collège de France ; et par les conseils de son prédicateur Guillaume Parvi, et du célèbre Guillaume Budé, il a invité les savants de tous les pays à venir professer à Paris. Il leur donne à chacun, par an, deux cents écus d'or, avec la qualification de lecteurs royaux.

– Bien, mon amie, dit le président souriant à l'exaltation de sa femme, j'aime à vous voir approuver ce qui honorera à jamais le règne de François I^{er}.

– Qu'y a-t-il ? demanda le seigneur de Pibrac,

interrompant la conversation à la vue de mademoiselle Cadette qui parut dans la salle à manger, y jeta un coup d'œil, et se disposait à se retirer lorsque la voix de son maître la cloua à sa place.

– C'est Madeleine, la femme de Cujaus le foulon, qui cherche son fils, répondit cette femme ; elle soutient l'avoir vu entrer au château, et comme aucun de nous ne l'a vu aux offices...

– Vous supposiez ?... dit le seigneur... non... il n'est pas ici...

– Madeleine cherche toujours son fils, dit Guy... moi, je sais où il est.

– Eh bien, dis-le, lui dit sa mère.

– Non, j'ai donné ma parole, dit l'enfant avec un sérieux comique.

– Ta parole ! la parole d'un enfant ! lui répliqua le président. – Je t'en délie, sors Madeleine de peine, dis où est Jacques.

– Monseigneur mon père, bien que cadet, je suis gentilhomme, n'est-ce pas ? demanda Guy.

– Sans nul doute, mon petit-fils, lui répondit le

seigneur de Pibrac.

– Eh bien, j’ai donné ma parole, et je la tiendrai... par ma gorge... comme dit monseigneur mon grand-*papa*.

Tous les convives se regardèrent avec étonnement, et la présidente tendit la main à son enfant, qui la prit et la baisa.

– C’est bien, mon Guy ; mais, une autre fois, tu ne diras pas même que tu sais une chose que tu as juré de ne pas dire, c’est la moitié d’une indiscretion.

– J’ai juré à Jacques de ne pas dire que je l’avais vu, mais je n’ai pas juré de ne pas dire que je le savais.

– C’est la même chose, lui dit sa mère.

– C’est que... dit mademoiselle Cadette en hésitant.

– Après ? dit le président.

– C’est que, monseigneur, acheva la gouvernante, il se perd, s’égare, j’oserai même dire se vole, beaucoup de choses au château ! et... la conduite de cet enfant...

– Que voulez-vous dire, Cadette, interrompit la présidente, soupçonnez-vous cet enfant ?

– Il y a un proverbe qui dit, qui perd pêche ! répondit respectueusement la gouvernante.

Le vieux seigneur de Pibrac se souleva à demi sur son fauteuil.

– C’est moi qui perds, mademoiselle, dit-il sévèrement, et je ne pêche pas. Je ne soupçonne pas, je ne veux pas qu’on soupçonne personne.

– Cependant, mon père, insinua doucement le président, – il y a des voleurs au château.

– Et j’ose dire, ajouta mademoiselle Cadette, enhardie par cette phrase de son maître, que la conduite du petit Cujaus est très suspecte : il rôde toujours aux environs du château, il s’y faufile aussitôt qu’il présume qu’on ne le voit pas ; et, une fois entré, il disparaît si promptement, qu’en vérité, n’était M. l’aumônier qui défend de croire aux revenants, aux esprits, aux sorciers, je croirais que ce petit est quelque chose d’approchant.

Guy partit d’un éclat de rire.

– Oh ! Jacques ! un sorcier ! dit-il.

– Monsieur Guy ne croit à rien, n’a peur de rien, dit la gouvernante piquée de l’hilarité du petit de Pibrac.

– Je crois en Dieu ! mademoiselle Cadette, dit Guy en rougissant, c’est pourquoi je n’ai peur de rien.

– Ça, c’est vrai, Guy n’a peur de rien, affirma Hubert, qui, semblable à toutes les personnes malades depuis l’enfance, parlait peu.

– Y a-t-il donc de nouveaux vols commis au château ? demanda le président.

– Non, monseigneur.

– Alors de quoi vous plaignez-vous ?

– Je me plains de ce que les voleurs sont au château, monseigneur.

– La preuve ? demanda le président.

– Elle est claire, monseigneur : les vols se sont arrêtés depuis que je parle et que je me plains ; si les voleurs étaient au dehors, ils ignoreraient cette circonstance, et les vols continueraient.

– C’est assez juste, dit le président... mais... parlez... que craignez-vous ? qui soupçonnez-vous ?

– Je défends qu’on soupçonne aucun de mes gens, dit le vieux seigneur de Pibrac d’un ton qui ne permettait aucune réplique.

– Moi, je défends les deux pèlerins, dit la présidente.

– Et moi, Jacques Cujaus, dit Guy.

– De sorte, dit le président en riant, qu’il ne reste plus aux soupçons de demoiselle Cadette, que monseigneur, la présidente et moi. Moi, je pars, je m’éloigne ; en mon absence, je ne défends pas la surveillance... mais les faux rapports.

Dans ce moment le fouet du postillon ayant retenti dans la cour d’honneur, le président se leva, prit congé de son vieux père en lui baisant la main, embrassa la jeune femme, ses enfants, et monta en carrosse, escorté de plusieurs de ses gens à cheval. Il se rendait à l’ouverture du parlement de Toulouse.

III

La cachette

Nous qui n'avons pas, comme Guy du Faur de Pibrac, donné à Jacques Cujas notre parole d'être discret, nous allons le suivre, s'il vous plaît, et essayer de découvrir le mystère qui régnait dans la conduite du fils du foulon.

Depuis environ un an, deux fois par jour, à huit heures du matin et à une heure de l'après-dînée Jacques quittait furtivement la chaumière ; quelque occupation que ses parents lui eussent donnée, que le travail fût ou non pressé, quel que fût l'attrait d'une récréation, Jacques s'esquiva si habilement, que ce n'était jamais que lorsqu'il avait disparu, que Madeleine s'écriait : – Où est donc l'enfant ? – À quoi le père répondait :

– Il était là il n'y a qu'un instant.

– Mais il n'y est plus !

– Bast, il ne peut être loin ; il sera allé se reposer ou regarder passer à cheval M. le fils aîné du président, ou causer avec quelque enfant de son âge. La jeunesse aime les distractions, et on ne peut forcer un jeune homme chez lequel la vie est dans toute sa sève, à rester assis calme, travaillant comme celui dont le sang s’est refroidi.

– Mais il ne t’aura pas toujours là pour lui gagner du pain, mon pauvre Cujaus... et alors, disait la prévoyante mère.

– Alors la nécessité fait loi, Madeleine, répondait le sage ouvrier.

Pendant que ses parents causaient ainsi, Jacques suivait, sans lever la tête au-dessus des arbustes qui l’entouraient, un petit sentier fleuri, étroit, tortueux, qui conduisait de chez lui au château. Là, au risque de se déchirer le corps, les mains ou le visage, il franchissait une haie d’églantier et d’aubépine, il se trouvait dans une allée de sycomores, si écartée des cours et des jardins, qu’il était bien rare que quelqu’un y passât. Ce jour-là, jour du départ du président,

avant de se hasarder dans cette allée, Jacques écouta et regarda attentivement s'il était bien seul ; n'entendant d'autre bruit que le gazouillement des oiseaux, ou le léger frémissement causé par la chute d'une feuille, Jacques se hasarda à poursuivre sa route ; elle conduisait aux écuries ; elles étaient vides. – Partant, pas de palefreniers pour entraver sa marche et lui demander d'où il venait, où il allait. Un moment, cependant, il eut un effroi très grand de ne pouvoir entrer dans le château, car la poterne, qui était ordinairement toujours ouverte, lui parut fermée ; mais, en approchant de plus près, il s'aperçut qu'elle n'était qu'entrebâillée : alors il la poussa tout à fait, fit quelques pas avec beaucoup de précaution, sous les voûtes qui conduisaient, d'un côté aux offices, et de l'autre aux escaliers de service... Écoutant encore et n'entendant aucun bruit, puisque les gens de la maison étaient occupés du côté des cours extérieures, Jacques put se diriger sans danger vers l'escalier. Toutefois, usant d'une précaution qu'il prenait toujours, il sortit de la poche de sa veste un cerf-volant, dont il eut l'air, tout en

montant l'escalier, d'assujettir la queue, – prêt à répondre, s'il rencontrait quelqu'un : « Je porte cela à M. Guy. » Il atteignit ainsi sans obstacle la porte d'une chambre dans laquelle il entra avec tant de hardiesse, qu'on voyait bien qu'il était sûr d'y être seul.

Effectivement, la chambre était solitaire. C'était une grande pièce, si grande, que, bien qu'elle fût garnie de meubles, elle paraissait à peine habitée. Un grand lit au fond, une immense armoire en bois de noyer, une table à pieds tors, une chaise à haut dossier, du temps du roi Dagobert, et quelques sièges de bois garnissaient à peine les murailles dénudées. Outre la porte par laquelle Jacques était entré, il y en avait deux autres : l'une s'ouvrait dans les appartements de la présidente, l'autre communiquait à la chambre occupée par mademoiselle Cadette. Bien que la présidente, en mère sage et prudente, exigeât que ses fils couchassent seuls et sans éprouver de peur dans une pièce séparée, on n'avait pas moins disposé autour de cette pièce tout ce qui pouvait rassurer sa sollicitude maternelle. Ainsi Hubert couchait entre la chambre de son père et celle de

son précepteur ; Guy, entre la chambre de sa mère et celle de sa gouvernante.

La première chose que fit Jacques en entrant dans cette chambre fut de s'approcher de la table, d'y prendre une grande feuille de papier blanc, un crayon, puis il se glissa sous le lit, dont les pieds assez élevés lui permettaient de se tenir à l'aise ; il se coucha sur le ventre, s'appuya sur un coude, plaça la feuille de papier sous son visage, la maintint à l'aide de sa main gauche, et de la droite prit son crayon.

Il resta environ une demi-heure ainsi, sans bouger, et, impatienté, il se hasarda à dire :

– Ah çà ! on ne prend donc pas de leçons aujourd'hui ?

Comme il achevait le dernier mot, la porte de l'escalier s'ouvrit, et deux hommes en costume de pèlerin parurent. Puis, comme si ces deux hommes eussent entendu la demande que Jacques s'était faite à lui-même, l'un dit à l'autre :

– On ne prend pas de leçons aujourd'hui.

– Alors asseyons-nous et causons, répondit

celui qui n'avait pas encore parlé.

– Ici ? demanda le premier pèlerin.

– C'est l'endroit le plus convenable et le moins dangereux, dit le second. Tout le monde, maîtres, serviteurs et enfants, sont occupés au départ du président ; la présidente a donné vacance pour aujourd'hui ; donc il n'y a aucun risque que quelqu'un vienne de ce côté ; du reste, si tu le veux, Georges, et pour plus de sûreté, visitons partout.

– Va, Paolo, dit Georges, c'est plus prudent.

Paolo se dirigea vers la chambre de Cadette, n'y jeta qu'un coup d'œil, en tira la porte qu'il ferma aux verrous, alla à l'appartement de la présidente, en fit autant, puis alla aussi fermer la porte de l'escalier et revint s'asseoir auprès de son compagnon.

– Personne, dit-il ; j'en étais sûr. Nous pouvons causer de nos affaires en toute sûreté.

– Si on écoutait aux portes ? fit observer Georges.

– On a bien raison de dire que tous les coquins

sont lâches, répliqua Paolo.

– Pas tous, puisque tu ne l'es pas, Paolo, dit Georges ; du reste, ici ce n'est pas lâcheté, c'est prudence !

– Parlons latin ou grec, répliqua Paolo impatienté ; de cette manière, celui qui nous écouterait sera le plus attrapé.

– Et tu penses que personne ici... dit Georges...

– Qui ? demanda Paolo répondant à la phrase non achevée de Georges ; – ce n'est pas notre élève, le jeune Hubert ; il a bien fait de naître marquis et riche, c'est un pauvre sire ; – ce n'est pas le petit Guy, bien qu'à tout prendre on dirait qu'il a retenu pour lui seul l'esprit de tous les Pibrac passés, présents et futurs ; ce n'est pas la présidente ; elle adore les savants comme les Indiens adorent le soleil, sans les comprendre ; – c'est encore moins le vieux seigneur, qui tient à honneur de ne pas seulement savoir lire. – Quant aux valets, tu ne les supposes pas, j'imagine, capables de penser qu'il existe une autre langue que le languedocien ; le français n'est même pour eux qu'à l'état de question... donc causons latin.

Voyant qu'il n'allait pas y avoir de leçons, Jacques se repentit et regretta sa course et ses transes pour arriver sous le lit. Puis le naïf et candide enfant éprouva un remords de ce que sa position le mettait à même de surprendre une conversation qu'il semblait à ceux qui la tenaient si important de cacher. « Je tâcherai de ne pas entendre, – se dit-il, je penserai à autre chose. » Le mot coquins, dont ils se gratifièrent l'un et l'autre, commença cependant à lui ôter les remords. – Il se dit : « Que vais-je donc entendre ? » Quant à la précaution prise par ces pèlerins de parler latin, cela l'inquiéta peu ; depuis un an que tous les jours, à double reprise, Jacques se cachait pour écouter les leçons de latin et de grec données d'abord par Pierre Bunel, quelquefois par le président, puis depuis quelques mois par ces deux hommes, le fils du foulon en avait tellement profité, qu'il était bien sûr de ne pas en perdre un mot. Il n'avait plus qu'une peur, c'était d'être vu, et se faisait aussi petit que possible sous le lit ; mais les deux pèlerins, assurés qu'ils se croyaient que tous les gens de la maison étaient retenus autour du président,

bornèrent leurs recherches à celles qu'ils avaient faites dans les deux pièces adjacentes, et Paolo commença.

IV

Le complot

– Il y a six mois, dit-il, que toi et moi, Georges, nous arrivâmes dans ce château, et, tu te le rappelles, mon premier mot, fut : Il y a quelque chose à faire ici.

– Oui, dit Georges, mais le moyen : une armée de valets, tous vrais serviteurs, c'est-à-dire, alertes et dévoués.

– *Tout vient à qui sait attendre*, interrompit Paolo ; ce fut la réponse que je fis à cette observation que tu m'adressas alors. Grâce à la pénétration dont le ciel a doué les gens de mon pays et à cette devise qui m'a toujours guidé dans toutes les situations de ma vie, nous voici aujourd'hui au but de nos désirs. Tu reviens de Cette ; tout est-il prêt pour notre embarquement ?

– Tout, répondit Georges. Le patron du navire

qui doit nous transporter à Boston ne mettra à la voile que dans huit jours ; notre passage est arrêté, nous sommes à ses yeux deux jeunes gens de famille qui fuyons des tuteurs tyrans, cruels et avares ; ainsi l'argent ou les bijoux qu'il nous verra ne l'étonneront nullement... Songe, Paolo, qu'ici à côté la présidente a un coffre plein de pierreries ; j'ai entendu le vieux seigneur dire un jour qu'il y en avait pour plus d'un million, sans compter l'autre coffret, qui est rempli d'or.

– Eh bien, avisons au moyen de nous les procurer, interrompt Paolo.

– Voilà le difficile, dit Georges.

– Voilà le facile, répondit Paolo. Écoute : le président emmène avec lui tout ce qu'il y a d'hommes forts et jeunes dans ce château ; il ne reste que des vieillards et des femmes dont nous aurons aisément raison. Pour un observateur comme moi, aucune circonstance n'est indifférente ni négligée, les actions les plus simples en apparence deviennent des circonstances graves. Ainsi les gens de la maison ont tous l'habitude de laisser, en se couchant, la

clef en dehors de leur porte ; le vieux Pibrac a le même système : un tour de clef, et les voilà tous prisonniers. La présidente, Parisienne de naissance, a conservé de son pays l'habitude de se coucher tard ; elle ne garde près d'elle que la vieille Cadette. Une fois tout le monde sous clef, nous entrons dans la chambre de la susdite vieille, qui, sans méfiance aucune, laisse aussi la clef en dehors ; nous la traversons pour nous rendre ici, et cette immense armoire, ajouta Paolo en allant ouvrir l'armoire en bois de noyer dans l'intérieur de laquelle étaient suspendues les robes de soies et de cour de la présidente... et cette immense armoire nous recélera jusqu'au moment où le sommeil nous laissera la présidente sans défense.

– Oui, dit Georges, qui avait écouté ce plan avec la plus grande attention. – Mais si elle se réveille, si elle crie, si elle sonne...

– Tu m'y fais penser ; attends-moi.

Cela dit, Paolo se dirigea vers la chambre de la présidente, y entra, et revint un moment ensuite, tenant à la main un riche cordon de sonnette dont

il fit une boule, qu'il jeta sous le lit à côté de Jacques.

– Quant aux cris... je m'en moque ! ajouta-t-il avec un accent qui fit frissonner Jacques dans sa cachette et lui donna comme une rage d'en sortir, de sauter au cou de ces infâmes pèlerins et de les étrangler. Mais la réflexion vint à cet enfant assez à temps pour lui faire voir qu'il n'était pas le plus fort, que la ruse était ici nécessaire, qu'il fallait l'opposer à la duplicité de ces monstres. Le pauvre Jacques, suant à grosses gouttes, se mit donc à chercher dans sa tête les moyens de déjouer cet affreux complot.

Un moment après, et sans que Jacques, si troublé, entendit sortir les pèlerins, il se trouva seul ; ces hommes avaient disparu.

V

La grande armoire

– Que faire, mon Dieu ! que faire ? se disait Jacques se tourmentant sous le lit. Oh ! les monstres ! ajoutait-il un moment après en essuyant la sueur qui coulait de son front. Voler, assassiner ceux qui leur ont donné l’hospitalité, ceux qui, depuis six mois, les nourrissent, les accablent de leurs bienfaits !... Mais que faire ?... que faire ?... répétait-il en frissonnant et brûlant tour à tour. Oh ! mon Dieu !... crier... appeler... aller les dénoncer ?... Qui me croira ?... quelle preuve donner de ce que j’avancerai ?... jusqu’à ce cordon de sonnette qui est là, près de moi, et qui m’accusera plutôt qu’eux !... Si je dis qu’il a été coupé par eux, on ne me croira pas... on se moquera de moi, on me bafouera, on me chassera peut-être, et cette nuit ou une autre ils

commettront leur affreux attentat. – Ô mon Dieu, qui êtes aux cieux, ajouta cet enfant en priant du fond du cœur, – mon Dieu qui donnez la force aux faibles, l'esprit au plus simple, aidez-moi, venez à mon secours. Conseillez-moi, oh ! inspirez-moi, pour sauver madame la présidente, si bonne, si humaine, si saintement chrétienne ; inspirez-moi, inspirez-moi !

En achevant cette touchante prière à Celui qui peut tout, Jacques allait probablement sortir de la cachette, lorsque des pas qu'il entendit près de lui le forcèrent à rentrer précipitamment sa tête, qu'il avait déjà avancée.

C'était la présidente, en compagnie de ses deux enfants et de la gouvernante, mademoiselle Cadette.

– A-t-on trouvé Jacques ? demanda la présidente en entrant.

– Non, madame, et si j'osais... dit Cadette.

– Parlez, lui dit sa maîtresse.

– J'interdirais la porte du château à ce vaurien ; car...

– Je ne veux pas qu'on dise du mal de Jacques, dit Guy interrompant la gouvernante... il me fait des cerfs-volants qui volent tout seuls.

– Et il fait comme les cerfs-volants, dit Cadette ; il vole, lui aussi, mais d'une autre manière.

– Cadette, c'est mal de soupçonner cet enfant, dit la présidente d'un ton sévère ; son père est un honnête homme, et le fils d'un honnête homme ne peut être un fripon.

Que devint Jacques en entendant et l'accusation que d'abord il n'avait pas comprise, et la défense qui lui avait fait comprendre l'accusation ? D'un bond il allait sortir de sa cachette, lorsqu'il sentit aussitôt que c'était se perdre, et que sa position sous le lit motivait tous les soupçons de dame Cadette. Dans sa naïve dévotion, il pria Dieu de le rendre invisible, et Dieu l'exauça sans doute, car la journée se passa sans que ni Hubert ni Guy, qui ne quittèrent pas cette chambre, aperçussent le suspect.

La nuit vint que Jacques n'avait encore rien imaginé, et il se désolait. Le moment approchait ;

déjà de l'endroit où il était caché il avait assisté au coucher de Guy, il avait entendu le tendre baiser que sa mère avait déposé sur le front de son enfant, et ces douces paroles : « Dors bien, cher ange, et que demain se lève beau et riant pour toi. – Demain, pensa l'enfant du foulon, se lèvera peut-être sur le cercueil de cette bonne mère et sur celui de cet enfant ! » Puis Jacques avait entendu le vieux seigneur de Pibrac se retirer dans son appartement et en pousser simplement la porte, sans prendre aucune précaution de sûreté, puis les domestiques se retirer un à un, la présidente entrer dans la chambre avec Cadette, et tout bruit cesser peu à peu dans l'intérieur du château.

Alors, à la lueur d'une veilleuse qu'on tenait toute la nuit allumée dans la chambre du jeune de Pibrac, Jacques vit, sans entendre même leur souffle et leur respiration, les deux pèlerins entrer dans la chambre où il était, s'approcher de l'armoire, l'ouvrir en faisant tourner la clef si légèrement, que rien ne put troubler la sécurité des deux femmes, dont l'une déshabillait l'autre en causant à haute voix, s'introduire dans

l'intérieur de l'armoire, et rapprocher tout contre la porte, qu'ils laissèrent entrebâillée pour leur livrer passage.

Les deux hommes étaient à peine blottis derrière les robes, qu'une circonstance à laquelle ni eux ni Jacques n'avaient songé, et qui faillit accélérer le moment de la perte de la présidente, se présenta : demoiselle Cadette parut, un flambeau d'une main et une robe de l'autre ; elle posa le flambeau sur la table et s'approchait de l'armoire pour aller y suspendre le vêtement de sa maîtresse, lorsque Jacques la prévint par une résolution subite : Jacques était à l'armoire avant Cadette, l'avait fermée et en retirait la clef, comme Cadette l'aperçut.

Au cri que cette femme poussa, la présidente accourut ; mais Jacques avait disparu.

VI

Jacques Cujas

– Qu'est-ce ? demanda la présidente, à la vue de Cadette tout émue, pâle, et les yeux fixés sur la porte de la chambre laissée ouverte par le fuyard.

– Jacques !... Jacques !... Je le disais bien, madame, que Jacques était le voleur.

– Et qu'a-t-il volé ? demanda la présidente...

Mais Cadette était si effrayée, si troublée, qu'elle ne pouvait trouver les expressions pour s'expliquer ; avant qu'elle eût repris ses sens, un valet parut.

– Madame la présidente me demande ? dit-il.

– Qui vous l'a dit ? demanda la jeune femme.

– Jacques, le fils du foulon, dit cet homme.

La présidente allait demander comment Jacques se trouvait au château à pareille heure et réveillait ses gens, lorsqu'un autre domestique parut comme le premier et dit :

– Madame la présidente me demande ?

– Qui vous l'a dit ? demanda encore la présidente au comble de l'étonnement.

– Jacques, le fils du foulon, répondit aussi cet homme.

Puis, au même instant et successivement, tous les domestiques accoururent, faisant tous la même question : « Madame la présidente me demande ? » et tous répondaient à ces mots si naturels : « Qui vous l'a dit ? » par ceux-ci : « Jacques, le fils du foulon. »

Le vieux seigneur de Pibrac arriva ensuite ; il était suivi par Jacques, portant un flambeau allumé.

– On dit que vous me priez de passer chez vous, ma bru ? dit le vieillard.

– Encore Jacques, probablement ! s'écria la présidente.

– Précisément, dit le vieillard.

– M’expliqueras-tu... dit la présidente, s’adressant au petit foulon, qui comptait tranquillement son monde et qui, voyant qu’il ne manquait aucun des habitants restés au château, prit alors la parole.

– Tout, madame la présidente. Et d’abord, dit-il en se mettant à deux genoux au milieu de la chambre, je viens humblement demander pardon à vous, madame la présidente, à monseigneur, et à vous aussi, messieurs les jeunes seigneurs, d’avoir osé, sans permission, assister aux leçons que ces jeunes seigneurs prenaient soit avec maître Pierre Bunel, soit avec monsieur le président, soit même avec les pèlerins.

– Assister ?... quand ?... comment ?... où ?... demanda Hubert du Faur.

– Là... dit Jacques, indiquant du doigt le dessous du lit, où Guy, assis et réveillé, écoutait et regardait ce qui se passait sans rien comprendre

– Là ! répétèrent les assistants étonnés.

– Et j’y étais encore aujourd’hui, ajouta Jacques ; et si j’ai mérité l’épithète de voleur, dont m’a gratifié damoiselle Cadette, c’est qu’effectivement je volais, mais des leçons de grec et de latin, et je ne pensais pas faire mal, je vous assure.

– Continue, mon petit, lui dit le vieux seigneur de Pibrac.

Jacques reprit : – J’étais donc encore là ce matin lorsque les deux pèlerins sont venus... non pour donner des leçons... mais sans doute pour que moi, pauvre petit vermisseau, je leur en donnasse une... Madame la présidente, oh ! que vous avez raison d’aimer les savants ! Je crois bien que c’est en vous entendant apprécier le savoir que le désir m’a pris de... devenir... quelque chose... J’ai beaucoup écouté les leçons données aux jeunes seigneurs, je les ai retenues... et, si je ne parle pas latin comme maître Pierre Bunel, je le comprends néanmoins assez pour que le sens des phrases ne m’échappe pas ; et ici, monseigneur, ici, madame, ajouta Jacques en se relevant et montrant le dessous du lit, – ici, ce

matin, j'ai entendu le plus infâme, le plus affreux complot... j'en tremble et j'en sue encore d'horreur et d'épouvante ! Oui, madame la présidente, oui, monseigneur, ces monstres, ces damnés de pèlerins, complotaient d'assassiner madame la présidente, de lui voler ses bijoux, et d'aller s'embarquer à Cette. Oh ! quand j'ai eu tout entendu, malgré ma frayeur extrême, j'ai commencé à remercier Dieu de m'avoir donné le désir et la persévérance d'apprendre le latin ; je l'ai remercié de m'avoir donné assez de conception pour l'apprendre de cette manière ; puis je l'ai tant prié, tant et tant, qu'enfin il a permis que je déjouasse le complot de ces hommes. Ils avaient coupé le cordon de la sonnette pour empêcher madame la présidente d'appeler. Ils devaient renfermer tous les domestiques dans leurs chambres, ainsi que monseigneur de Pibrac, puis venir se cacher dans cette grande armoire !

– Ah ! bonne sainte Vierge ! s'écria Cadette, et moi qui allais y serrer la robe de madame !

– Jugez de ma frayeur quand j'ai deviné votre

projet ! lui dit Jacques.

– Ces coquins sont donc là ? dit le vieux seigneur sortant à demi son épée du fourreau et s’approchant de l’armoire.

– Oui, certes, monseigneur, et voici la clef, lui dit Jacques ; mais prenez garde, ajouta-t-il tout bas, les drôles sont armés.

– Je m’en moque, dit le vieux seigneur avec toute l’énergie de sa jeunesse passée, les coquins sont toujours des lâches !

Disant ces mots, il prit lui-même de la main de Jacques la clef de l’armoire, l’ouvrit, et, suivant son pronostic, il y trouva les deux pèlerins pâles, tremblants et à moitié morts de peur ; les misérables se jetèrent à genoux et demandèrent grâce.

– Pas de grâce pour les coupables, dit monseigneur de Pibrac, les faisant garrotter par ses gens et surveillant lui-même cette exécution.
– Qu’on les renferme dans la prison du château, dit-il, et que demain on les conduise à Toulouse pour y être jugés. Cela dit, et les pèlerins

emmenés par les domestiques, il chercha des yeux Cujas pour le complimenter et le remercier, lorsqu'il vit le pauvre enfant pâle et respirant à peine.

– Qu'as-tu ? lui cria-t-il.

– Je ne sais, dit Jacques cherchant un appui, que les bras de la présidente lui offrirent. – L'émotion, je crois, ou possible la faim... Je n'avais pas déjeuné ce matin lorsque je suis venu me mettre sous le lit, et depuis...

Ce ne fut qu'un cri : « Vite à souper ! » La charmante présidente voulut elle-même présider à ce qu'il ne lui manquât rien ; elle lui versait à boire, elle lui coupait son pain, entremêlant de caresses ces soins presque maternels, lui essuyant elle-même le front et passant ses jolis doigts de duchesse dans les cheveux de l'enfant ; puis tout à coup la présidente s'écria :

– Ah ! mon Dieu ! et Pierre Bunel qui n'est pas rétabli ! Qui donnera donc des leçons de latin et de grec à mes enfants ?

– Jacques Cujas, ce me semble, répondit le

seigneur de Pibrac ; m'est avis qu'il en sait assez pour cela. Qu'en dis-tu, mon garçon ? Le logement au château, la table, le titre de précepteur et cent écus par an ! Puis, instituteur de mes petits-enfants, tu seras encore élève des autres maîtres que je leur donnerai... Voyons, cela te va-t-il ?

– Vous voulez donc me faire mourir de joie ! dit Jacques pleurant et riant à la fois.

– Pour le quart d'heure, dit Cadette, m'est avis que ce petit Cujaus ferait bien d'aller consoler son père et sa mère.

– Cujas, et non Cujaus ! fut toute la réponse de Jacques en passant devant la vieille gouvernante pour se retirer.

Cujas, dit l'histoire, mes jeunes lecteurs, apprit seul le grec et le latin. Il fut précepteur des enfants du président du Faur. Ce Guy, que je viens de vous montrer tout enfant, fut depuis le fameux Pibrac¹.

¹ Auteur des *Quatrains moraux*, qui furent traduits dans toutes les langues de l'Europe, et même en turc et en persan. Pibrac fut ami de Montaigne.

Cujas fut un des plus grands jurisconsultes qui eussent alors existé. Il recouvra et mit au jour une partie du code Théodosien. « Cujas, dit d'Aguesseau, a mieux parlé la langue du droit qu'aucun moderne et peut-être bien qu'aucun ancien. »

Les honneurs ne lui manquèrent pas : Charles IX le fit conseiller honoraire au parlement de Grenoble ; il reçut de Henri III des faveurs et des récompenses. Sa fidélité pour Henri IV fut inébranlable. Les chagrins que lui causèrent les maux qui affligèrent sa patrie pendant les troubles de la Ligue hâtèrent sa mort : elle eut lieu à Bourges, le 4 octobre 1590 ; il avait soixante et onze ans. Il a produit un nombre très considérable d'ouvrages de droit qui sont encore aujourd'hui très estimés des légistes.

Montesquieu

Dix-septième siècle

I

Le petit paysan de la Brède

En l'année 1700, sur la route qui conduit de Bordeaux à Castres, on voyait s'avancer une lourde berline de voyage. On touchait à la fin du mois de juillet ; la chaleur était étouffante, le soleil dardait d'aplomb ses rayons, et les chevaux ne marchaient qu'avec peine, entravés qu'ils étaient à chaque pas par le sable mouvant qui cédait sous leurs pieds, et dans lequel ils enfonçaient quelquefois jusqu'aux genoux. Les voyageurs étaient au nombre de trois : deux dans l'intérieur, le duc de Richemont, riche Anglais, et son fils, âgé de douze ans environ ; sur le siège, le cocher, un Normand pris tout nouvellement au service du lord, et dont la mauvaise humeur s'augmentait à chaque instant à cause de la chaleur qui devenait insupportable, et de

l'ignorance où il était du chemin.

– Mais, cocher, vous n'avancez pas ! disait lord Richemont, mettant à chaque instant la tête à la portière.

– Le moyen ? Milord voit bien que mes chevaux suent sang et eau, répondait le cocher.

– Non seulement vous n'avancez pas, mais je vous vois souvent reculer, cocher, dit le petit duc, mettant, lui aussi, sa tête un peu rouge à l'autre portière.

– Le moyen de faire différemment ? répliqua encore le Normand ; qui est-ce qui reconnaîtrait sa route dans cette mer de sable et au milieu de ces piquadas qui se ressemblent tous ?

– Ainsi, nous sommes égarés ? dit lord Richemont avec un ton de mauvaise humeur marquée.

– Mettons pied à terre, mon père, dit le jeune lord au duc ; en suivant la lisière du bois nous trouverons bien quelqu'un qui nous indiquera le château de la Brède.

Le conseil ayant été suivi, lord Richemont et

son fils descendirent de carrosse, et, le laissant au milieu du chemin, ils s'aventurèrent dans un petit sentier ombragé par quelques sycomores, plantés de distance en distance sur les bords de la route.

Lord Richemont et son fils Nelson avaient fait environ une centaine de pas, lorsqu'ils virent de loin un vieillard assis sur le revers d'un fossé ; auprès de lui était une brouette renversée ; une espèce de petit paysan, jambes nues, pieds nus, et la tête coiffée seulement d'un petit béret basque, avait un pied dans le fossé, et de l'autre, s'appuyant sur le rebord, essayait de relever la brouette.

– Holà hé ! petit paysan, cria lord Richemont à l'enfant qui ne leva seulement pas la tête, peux-tu nous dire si nous sommes bien loin du château de la Brède ?

– Holà hé ! les voyageurs, cria à son tour le petit paysan, qui, au nom de la Brède, s'était décidé à regarder ceux qui l'interpellaient, venez donc un peu ici me donner un coup d'épaule pour remettre la brouette de ce brave vieillard sur le chemin.

– Pour qui nous prends-tu ! petit Gascon, dit Nelson dont le visage prit la teinte de ses cheveux ; avons-nous l’air, lord Richemont et moi, son fils, de serfs, de paysans, de manants comme toi ?

– Et pour qui me prenez-vous, à votre tour ? reprit le petit paysan, continuant à faire tous ses efforts pour remettre la brouette d’aplomb. Ai-je l’air d’un de ces poteaux de carrefour qui portent l’indication du chemin à suivre ?

– Si je ne craignais de me commettre, je te rosserais d’importance, petit drôle, dit Nelson sans bouger de place.

– Avancez donc, avancez donc, et frottez-vous-y, répliqua le releveur de brouette en laissant là son ouvrage et marchant vers le petit Anglais en lui montrant ses bras frêles, menus et cependant vigoureux.

– Allons, allons, dit lord Richemont, il ne s’agit pas de faire ici le coup de poing ; le soleil est au plus haut degré ; mon fils et moi nous nous rendons au château de la Brède, et, si vous en connaissez le chemin, vous nous obligerez de

nous l'indiquer.

– Quand on parle comme cela, répondit le petit garçon d'un ton qui contrastait par sa courtoisie avec la rusticité négligée de ses vêtements, on fait de moi tout ce que l'on veut. Je suis prêt, milord, à vous conduire au château ; mais, avant, je vous en prie, à mon tour, tirons ce vieillard d'embarras, et relevons sa brouette.

– Puisqu'il n'y a pas moyen de t'avoir pour guide sans cela, il faut s'y résoudre, dit en riant lord Richemont, qui, descendant dans le fossé, eut bientôt d'un coup de poignet vigoureux, remis la brouette sur le chemin.

– Et maintenant, au château, dit le petit paysan.

– Attends ! dit le lord, je ne veux pas te déranger pour rien.

Et disant cela, il tira une pièce blanche de sa bourse et la donna au petit paysan. Celui-ci la prit, puis, la jetant négligemment dans la brouette du vieillard, il lui cria :

– Sans adieu, père Benoît.

– Tu me connais, petiot ? dit le vieillard étonné.

– Suis-je pas du pays, donc ? reprit le petit.

– Et moi je ne te connais pas, petiot, répliqua Benoît.

– Toi, tu n’y es pas obligé, dit le petit habitant de la Brède en prenant le pas au même rang que les voyageurs.

C’était un singulier enfant : à voir ses traits délicats, frais, spirituels, on lui aurait donné onze ans, tandis que sa taille élancée, ses jambes fortes, en marquaient quinze. Il avait le costume et les allures d’un enfant de la campagne ; ses manières et son langage pur, correct, bien qu’empreint de ce fort accent gascon qui décèle le terroir, auraient fait supposer en lui cette éducation du grand monde qui se gagne et ne s’enseigne pas.

– Vous êtes du pays, mon petit ami ? lui demanda lord Richemont tout en marchant.

– Cela se voit, j’imagine, répondit l’enfant.

– Et vous habitez ?...

– Oh ! partout, milord, interrompit vivement le petit conducteur des deux Anglais, tantôt la montagne, quelquefois la plaine... je couche même au château quand je m’y attarde.

Et un sourire si moqueur, si étrange, accompagna cette réponse, que le lord allait redoubler ses questions ; mais il en fut empêché par un autre enfant qui accourut tout en larmes au-devant d’eux.

– Charlot, dit cet enfant dans son langage gascon, que nous traduisons pour l’éclaircissement de nos lecteurs, ma petite sœur est tombée dans la fondrière ; mon père va me tuer, c’est sûr, si je rentre sans elle.

– Maladroit ! Et s’est-elle fait du mal ? demanda celui qu’on venait de nommer Charlot.

– Dame, je n’en sais rien, elle crie comme une brûlée, c’est tout !

– C’est déjà une preuve qu’elle n’est pas morte, dit Charlot.

– Elle n’en vaut guère mieux, et je te prie de venir arranger la chose avec notre père, reprit

l'enfant qui pleurait.

– Il vaut bien mieux aller retirer ta sœur, ce serait plus pressé, repartit Charlot.

– Ce n'est pas possible, lui répondit son camarade, j'ai essayé.

– Attends-moi là, attends-moi là, Cadiche, ou plutôt tiens, conduis ces messieurs au château, et moi, je vais aller chercher ta sœur et la ramener chez toi.

– Ça va, dit en séchant ses larmes le frère de la petite fille tombée dans la fondrière. J'aime mieux ça ; avec papa, le premier moment n'est pas bon à passer.

Charlot était déjà loin ; il courait à perdre haleine en se dirigeant du côté opposé au château. L'étranger et son fils l'avaient vu partir, et avaient deviné plutôt que compris le motif de son départ.

– Marchons, messieurs, dit en mauvais français le nouveau conducteur des Anglais. Dans un petit quart d'heure nous y serons.

– Dis-moi, Cadiche... car tu te nommes

Cadiche, je crois, dit lord Richemont.

– Pour vous servir, monsieur, dit l'enfant en ôtant son béret et le remettant aussitôt.

L'Anglais acheva alors sa pensée.

– Comment se nomme ton camarade ?

– Qui ? Charlot ? demanda Cadiche.

– Oui, Charlot.

– Eh !... il se nomme Charlot, reprit Cadiche en riant d'un gros rire.

– Mais, son autre nom ? qui est-il enfin ?

À cette question, Cadiche, levant sur son interlocuteur de gros yeux étonnés, le regarda un moment fixement ; puis, éclatant de rire, il haussa les épaules et ne répondit rien.

– Tu n'as donc pas compris ma question ? répliqua le lord d'un air de commandement ; quel est ce Charlot ? veux-tu répondre ?...

– Pas si bête ! dit Cadiche.

– Pourquoi ? demanda Nelson.

– Allez ! allez ! je ne suis qu'un petit paysan,

mais je vois bien que ces messieurs se gaussent de moi.

Et il hâta le pas.

– Mais enfin, pourquoi supposes-tu que mon père veut se moquer de toi ? lui dit Nelson.

– Parce que, répondit Cadiche... parce que tout le monde connaît Charlot.

– Les habitants de ce pays, bien, mais les étrangers ?... fit observer lord Richemont.

– Quand je vous dis *tout le monde*, je parle français, je crois, ajouta Cadiche. À dix lieues à la ronde on connaît Charlot... Mais voici le castel, sauf vot' respect ; sans vous commander, longez les fossés jusqu'au pont-levis ; la porte est constamment ouverte ; entrez ; on est toujours bien reçu...

Et le petit paysan avait déjà tourné le dos pour s'en aller chez lui, lorsque, se ravisant et tournant seulement la tête vers les étrangers, il leur cria d'un ton moqueur :

– Vous demanderez Charlot... entendez-vous ?

Et il s'enfuit en courant et de l'air de

quelqu'un qui vient de jouer un bon tour à son ennemi.

Les voyageurs, après avoir un instant suivi des yeux Cadiche qui courait dans la campagne, se décidèrent enfin à s'avancer vers le pont-levis.

II

Charlot

L'aspect du château de la Brède fait encore l'admiration de tous ceux qui vont le visiter. Situé au-milieu des bois, ses hautes tourelles se confondent avec la cime des plus grands arbres. Sa lourde architecture a l'air de se mirer dans un double ruisseau d'eau vive qui serpente à ses pieds, et ses hautes, étroites et irrégulières croisées taillées dans l'épaisseur du mur, semblent vouloir se dérober à l'œil des passants ; la mousse et le lierre grimpent entre les interstices des pierres et étalent avec orgueil leurs petites fleurs bleues et jaunes.

Après avoir admiré ce lourd bâtiment de forme hexagone, et plutôt forteresse que château, lord Richemont et son fils s'avancèrent sur le pont-levis, le traversèrent, entrèrent dans une cour

spacieuse, carrée, et autour de laquelle se développaient de longues galeries et des corps de logis. Un valet à la livrée des Secondat s'avança vers eux, et les introduisit dans l'intérieur du château, leur fit parcourir une longue file de chambres meublées comme au siècle de Louis XIII, et très sombres à cause de la hauteur des fenêtres au-dessus du sol ; il les fit entrer dans la bibliothèque, et les y laissa seuls, en disant qu'il allait avertir M. le baron de la Brède de la visite qu'il recevait.

C'était une pièce très vaste, et entourée de rayons supportant une quantité innombrable de volumes brochés. Quelques instruments de mathématiques épars, sur une petite table en bois de chêne sculpté, étaient mêlés à quelques livres tenus ouverts à l'aide de grosses pierres brutes.

Pendant que lord Riquement examinait avec curiosité une forte poutre qui traversait le plafond et sur laquelle on voyait tracés les douze signes du zodiaque, Nelson s'approcha de la table et porta la main sur un livre. Aussitôt une petite voix clairette, qui partit du fond de la chambre, fit

entendre ces mots :

– Ne touchez pas à cela, Charlot gronderait.

Les deux visiteurs, cherchant des yeux la personne qui avait parlé, ne furent pas peu étonnés en voyant presque ensevelie dans une immense bergère une jolie petite fille, que ni l'un ni l'autre n'avaient encore remarquée.

– Qui êtes-vous, ma jolie enfant ? demanda lord Richemont en allant vers la petite.

– Ninie, répondit-elle.

– Et qu'est-ce que Charlot ? demanda-t-il encore.

La petite éclata de rire, et comme le petit paysan répondit :

– Charlot, c'est Charlot donc !...

À ce moment un homme d'une quarantaine d'années ouvrit la porte de la bibliothèque et salua courtoisement les nouveaux venus, leur disant qu'il rendait grâce à son château de ce qu'il lui valait l'avantage de la visite d'aussi nobles étrangers.

– N’ayant pas l’honneur de vous connaître... dit lord Richemont en s’inclinant.

– Oh ! ne vous excusez pas, milord, reprit galamment le baron de la Brède.

– On disait le château à vendre, et nous venions... interrompit lord Richemont.

– À vendre ! s’écria le baron ; il l’était il y a dix-huit ans... oui, c’est en 1682, un peu après ma majorité, que j’en ai fait l’acquisition. Il appartenait à la maison de Lisle ; quant à la terre de Montesquieu, dont le château dépend, c’est différent : elle fut achetée, en 1561, par mon aïeul Jacob de Secondat, sieur de Roque et maître d’hôtel de Henri II, roi de Navarre. Lorsque Henri IV devint roi de France, il érigea cette terre en baronnie en faveur de mon aïeul Jacob de Secondat. Mon père, second fils de Jacob, ayant épousé la fille du premier président au parlement de Bordeaux, a eu plusieurs enfants ; je suis le cadet, et comme cadet entré de bonne heure au service ; je m’en suis aussi retiré de bonne heure, pour venir dans ce château vivre tranquillement avec ma femme et mes enfants. Voici ma fille,

ma petite Ninie, une grande demoiselle qui a accompli hier ses cinq ans ; mon fils, le baron de Montesquieu, était là tout à l'heure, avec son gouverneur. J'espère que Votre Seigneurie me fera l'honneur d'accepter mon hospitalité pendant quelques jours ; je me ferai un plaisir de vous présenter à la baronne, et de présenter mon fils au vôtre... Votre voiture, vos gens, sont ici sans doute ?

– J'ai laissé ma berline à la Prade, dit lord Richemont, et mes gens à Bordeaux. Mais j'accepte pour moi et mon fils, pour un jour seulement, l'hospitalité que vous daignez m'offrir.

Un coup de cloche ayant retenti dans le château, le baron de Secondat dit en souriant :

– Nous dînons comme nos bons aïeux, à midi précis, milord, et si vous ne trouvez pas que ce soit de trop bonne heure...

– Je ne vous cacherais pas que... soit la course à pied... monsieur le baron... soit le bon air de vos campagnes... je me sens un appétit très bourgeois.

– Alors, à table, dit le baron, précédant ses convives pour leur indiquer le chemin.

– La main aux dames, monsieur l’Anglais, dit Ninie allant présenter son petit doigt à Nelson qui le prit avec toute la courtoisie d’un galant chevalier.

La baronne de Secondat s’était, en bonne ménagère, déjà rendue dans la salle à manger ; on la trouva debout devant la table, sur laquelle fumait une bonne soupe aux choux et au lard, et plusieurs pièces de viandes, soit rôties, soit bouillies. Près d’elle était assis un vénérable abbé et un grand jeune homme de onze à douze ans, dont le visage en sueur et les cheveux en désordre contrastaient avec l’ordre et la propreté de ses vêtements.

Après la présentation d’usage, le baron de Secondat fit placer les deux étrangers au haut bout de la table, à côté de la baronne ; il mit sa fille près de lord Richemont, s’assit, lui, en face de sa femme, et fit signe à son fils de se mettre près de Nelson. Obligé de le regarder pour cela, il resta frappé du contraste qu’offrait sa toilette.

– Vous avez couru, vous êtes en nage, Montesquieu ! lui dit-il.

– La crainte de ne pas être prêt à l’heure, mon père, répondit Montesquieu, m’a fait hâter ma toilette.

– Oh ! dit Ninie en menaçant son frère du bout de son joli doigt, je parie bien que mon frère ne dit pas tout... mais je saurai cela après dîner...

– Pardon pour le caquetage de mes enfants, milord, dit le baron, je sais qu’il n’est pas d’usage que les enfants parlent à table, surtout sans qu’on les interroge ; mais que voulez-vous ? ici nous vivons entre nous, et j’aime beaucoup à entendre mes enfants exprimer tout haut leurs pensées. La contrainte où on les tient dans quelques grandes familles retarde le développement de leur intelligence, fausse même quelquefois leurs idées. Sachant ce que nos enfants pensent, nous pouvons rectifier leur jugement ; nous les connaissons enfin, tandis que bien des pères et des mères ignorent jusqu’aux défauts des leurs.

La conversation une fois établie sur ce sujet entre les deux pères ne cessa pas tout de suite ; on

parla de science, d'art, d'éducation ; et le jeune Montesquieu, excité par son père, étonna les nobles convives par le nombre de choses qu'il savait, par la profondeur de ses idées, et surtout par la simplicité toute naturelle avec laquelle il étalait une science qui aurait fait honneur à un homme.

Au premier abord, lord Richemont avait soupçonné que Charlot et Montesquieu n'étaient qu'un seul et même personnage ; mais les réponses si calmes et si savantes de Montesquieu, si éloignées de la brusquerie des expressions de Charlot, le firent changer d'opinion ; toutefois il ne voulut pas l'abandonner avant d'avoir tenté une épreuve.

Vers le milieu du dîner, il se mit à raconter toutes les peines qu'il avait eues à trouver le château de la Brède, et comment, après avoir mis pied à terre, il avait fait rencontre d'un vieillard, d'un enfant et d'une brouette.

Puis, regardant fixement le jeune Montesquieu, il acheva l'histoire. Celui-ci pâlisait, rougissait et ne levait pas les yeux,

tandis que Ninie riait et s'agitait.

– C'était Charlot, Charlot, Charlot ! s'écria-t-elle lorsque Richemont eut cessé de parler.

– C'est ainsi qu'on nommait mon petit héros, répondit le noble étranger.

– Oui, dit le baron de Secondat en prenant et serrant l'oreille de son fils, c'est ainsi que dans le pays on appelle mon aîné le baron de Montesquieu, mon Charlot.

La baronne versait des larmes.

– Un beau jour on me le rapportera blessé, estropié peut-être...

La pauvre mère n'osa achever sa pensée.

– Fais ce que dois, advienne que pourra, mon fils, dit le baron avec d'autant plus de force qu'il avait à dissimuler son émotion. Dieu te protégera.

Cette petite scène intime avait aussi ému les hôtes du baron. Lord Richemont examinait toujours cet étrange enfant, si audacieux, si brusque, si rustique dans les champs, et si doux, si timide, si soumis au foyer paternel.

– Je te pardonne d’avoir voulu me battre, dit Nelson à l’oreille de son jeune voisin.

– Tu fais bien, répondit Montesquieu serrant la main de Nelson, car, moi, je ne me le pardonne pas.

Cet enfant, dont les premières années se passèrent ainsi au milieu des livres dans l’intérieur d’une famille sage et éclairée, fut ce fameux Montesquieu, auteur de l’*Esprit des lois* et de plusieurs ouvrages qui ont étonné l’univers. L’étude fut toujours son seul délassement ; il a souvent assuré qu’il n’avait jamais eu de chagrins qu’une heure de lecture n’eût dissipés. L’étude des lois était sa principale occupation : aussi fut-il reçu conseiller au parlement de Bordeaux le 24 février 1714 ; il était né le 16 janvier 1689 : il avait donc vingt-cinq ans.

À l’âge de trente ans, Montesquieu signala son entrée dans la carrière des lettres en faisant paraître un volume intitulé les *Lettres persanes*. Ce petit ouvrage eut un succès prodigieux. Un peu plus tard, il produisit en quelques pages un chef-d’œuvre : les *Considérations sur les causes*

de la grandeur et de la décadence des Romains.
Ce qu'il y eut de singulier dans ce grand homme, c'est une grande timidité. Elle fut, disait-il lui-même, *le fléau de toute ma vie : elle semblait obscurcir mes organes, lier ma langue, mettre un nuage sur mes pensées et déranger mes expressions !*

Dans le commerce habituel de la vie, il était d'une gaieté douce, aimable et d'un esprit charmant.

– *J'aime, disait-il, les maisons où je puis me tirer d'affaire avec mon esprit de tous les jours.*

Montesquieu mourut à soixante-six ans, le 10 février 1755.

Robert Pothier

ou

Le procès perdu

Dix-huitième siècle

I

Le jour de la Noël

Il faisait un temps affreux : la pluie cependant ne tombait plus : mais le vent soufflait avec une telle violence, que les tuiles des maisons et les cheminées volaient en éclats, menaçant à tout moment de blesser les imprudents attardés à une heure aussi indue dans les rues de Paris (il était neuf heures du soir). Les magasins se fermaient, les lumières disparaissaient peu à peu derrière les croisées, et la grande ville allait se trouver dans l'ombre. Car nous n'oserions nommer *éclairage* les lanternes garnies de chandelles que M. de la Reynie, *lieutenant du prévôt de Paris pour la police*, avait depuis peu ordonné de placer au commencement et à la fin de chaque rue, lanternes qui éclairaient à peine l'endroit où elles étaient suspendues, et qui laissaient dans la plus

profonde obscurité le reste de la rue.

La ville semblait donc morte, ou endormie, excepté sur un point ; et ce point brillant, éclatant de lumière, animé, joyeux, bruyant même, contrastait avec l'obscurité et le silence général. – Cette clarté, cette animation, partaient du milieu de la rue des Fossés-Saint-Germain, d'un établissement qu'au premier abord on aurait pu prendre pour un magasin. Il était situé au rez-de-chaussée, ouvrait sur la rue, et le monde y entrait et en sortait à volonté ; et cependant ce n'était pas un magasin, car aucunes marchandises n'y étaient étalées ; on n'y voyait autre chose que des tables en marbre scellées dans le parquet ; des chaises de paille qui ne l'étaient pas, car de leur mobilité venait en grande partie le bruit qui se faisait dans cet établissement ; et une infinité d'hommes assis, buvant dans de petites tasses en porcelaine blanche une liqueur noire, chaude et d'un fumet fort agréable, que servait avec l'empressement le plus respectueux un grand et beau vieillard, sur les traits duquel les années n'avaient éteint ni la vivacité d'une bonne constitution, ni la gaieté, fruit de cette constitution. L'accent de ce vieillard

était italien ; aussi les habitués de son établissement l'appelaient-ils indifféremment monsieur Procope, ou *il signor Cultelli*.

Au comptoir se tenait une femme d'une quarantaine d'années environ, encore belle et rieuse, et qui, tout en prenant le plus grand soin d'un enfant de cinq ans assis sur ses genoux, essayait de disputer l'argent de la recette à un jeune homme contrefait, laid, si maigre, que sa chétive apparence lui donnait l'air d'un grand enfant plutôt que d'un jeune homme.

– Laisse donc, Michel, disait cette femme au jeune homme, tu ruinerais ton père, ta mère, l'Italie et la France, si on te laissait faire.

– Robert, dit Michel au petit garçon, qui regardait cette scène en ouvrant de grands yeux, – pendant que je tiens les mains de maman, ouvre le tiroir, prends l'argent et fais-le moi passer.

– Non, ce serait mal, répondit gravement cet enfant.

Cette réponse excita l'admiration des assistants.

– Cet enfant est-il à vous, madame Procope ? demanda un personnage dont les discours étaient ordinairement écoutés avec admiration par les habitués du café.

– Non, monsieur de Voltaire, répondit la dame du comptoir. Je n'en ai qu'un, et c'est assez pour me faire enrager. Cet enfant est le fils de M. Pothier d'Orléans, qui est là-haut fort malade, si malade, que... l'on craint qu'il ne passe pas la nuit... J'ai écrit à madame Pothier, sans toutefois lui dire toute la vérité... et, en attendant, je garde le petit avec moi, la chambre d'un malade n'étant pas saine pour un enfant.

Sur ces entrefaites, Michel avait réussi à prendre quelques écus de six livres dans le tiroir de sa mère.

– François, fais donc rendre à ton fils ce qu'il vient de me dérober, dit madame Procope à son mari.

– Bast ! madame Procope, il faut que jeunesse se passe et s'amuse, dit le maître du café en faisant à son fils un signe amical d'encouragement.

– Bien, monsieur Procope ! s'écria Voltaire, c'est ainsi que doit parler et agir l'immortel auteur, introducteur, innovateur du café en France !

– Pardon, monsieur de Voltaire, repartit Procope, c'est bien moi qui, le premier, ai ouvert un café à Paris ; mais ce n'est pas moi qui y ai introduit la première tasse de café... C'est en 1669, il y a trente-cinq ans de cela, que Soliman-Aga, ambassadeur de la Porte auprès du feu roi Louis XIV, apporta ces petites graines verdâtres, et fit connaître les recettes pour les brûler, les moudre, enfin pour s'en servir. Un nommé Pascal, Arménien, établit un café à la foire Saint-Germain. Son établissement fit fureur ; puis la vogue cessa ; et le café allait être oublié, lorsque moi, François Procope, né natif de Palerme, je réhabiliterai cette liqueur. En 1689, il y a aujourd'hui quinze ans, j'ouvris ce café, ici, en face de la Comédie-Française, comptant beaucoup sur MM. les auteurs, les comédiens du roi, et les grands seigneurs, pour y amener la foule.

– Et vous n’avez pas compté sans votre hôte, signor Cultelli, dit un chanteur italien.

– Ah ! sans le café de la Régence qui s’est ouvert au Palais-Royal, interrompit madame Procope avec un soupir, et qui nous fait tort...

– Mais pas trop, ma bonne amie, interrompit Procope ; il faut que chacun vive ; chacun a son monde : moi, j’ai le beau, le jeune, le bruyant même un peu ; le café de la Régence n’a que des joueurs d’échecs...

– Tu es toujours content, lui dit sa femme en souriant.

– Et je n’ai pas tort. Mes coffres sont pleins ; voilà pour l’argent. J’ai un fils qui sera, un jour, un médecin ou un littérateur ou un avocat, et dont déjà chacun vante l’esprit et la gaieté ; une femme charmante, honnête et bonne ; voilà pour le cœur. Et quant à la gloire : j’ai donné mon nom à un établissement qui ira, de siècle en siècle, à la postérité la plus reculée. J’ai donc tout... Et vive la joie ! et tout va le mieux du monde dans le meilleur des mondes possibles, comme dit notre illustre auteur M. de Voltaire, dans... dans quoi,

Michel ?

Mais Michel ne répondit pas. Depuis un moment il jouait au bouchon avec le petit Pothier, lorsque celui-ci fit tomber une pièce de douze sous dans les fentes du parquet et ne put pas la ravoïr.

– Méchant enfant ! lui dit Michel, feignant la colère, tu m’as perdu douze sous.

Sans paraître offensé de ce reproche, l’enfant tira gravement de sa poche plusieurs pièces, en choisit une de la même valeur que la pièce perdue, et la tendit au jeune Procope.

– Tenez, lui dit-il.

– Eh bien, que fais-tu, Robert ? répliqua Procope, qui avait suivi cette petite scène.

– Je suis cause qu’il a perdu douze sous, je les lui rends, dit Robert.

– Garde ton argent, va, je riais, lui dit Michel en l’embrassant.

– Mais, moi, je ne ris pas, dit Robert, posant sa pièce sur le comptoir ; ce que je fais est juste, et mon pauvre papa, qui est là-haut malade, dit qu’il

faut toujours être juste autant qu'on peut.

– Cet enfant ira loin, dit M. de Voltaire, sérieusement impressionné par ces paroles sorties d'une bouche aussi jeune.

Chacun dit son mot ; puis, comme dix heures sonnèrent au coucou qui décorait un angle de la boutique, les habitués du café se retirèrent peu à peu, il ne resta plus que M. Procope, sa femme, son fils, un domestique et le petit Robert Pothier.

– Allons, fermons la boutique, dit Procope à son garçon.

– Vous n'avez donc pas pris la pièce de douze sous, monsieur Michel ? dit Robert, voyant la pièce où il l'avait posée.

– Certes non, répondit celui-ci, et je ne la prendrai pas.

– Ni moi non plus, dit Robert. Mais, comme il ne faut pas qu'elle se perde, je vais la donner à un pauvre.

Disant ces mots, Robert prit la pièce et s'avança sur le seuil de la porte de la rue.

– Ah ! mon Dieu ! dit-il, une femme qui vient

de tomber !

Ces mots attirèrent tout le monde au dehors, et M. Procope, qui, malgré son âge, était d'une force herculéenne, releva et amena dans son café une femme et un enfant. La femme, jeune et belle, était évanouie ; l'enfant, qui pouvait avoir deux mois, dormait sur l'épaule de sa mère.

Robert s'empara de l'enfant.

– Soyez tranquille, dit-il, je ne le laisserai pas tomber.

Madame Procope prodigua des secours à cette jeune femme, qui, enfin, ouvrit les yeux, murmura : « Volée ! volée ! Mon Dieu ! prenez pitié de moi, de ma fille !... » et retomba.

– Elle est morte ! dit le fils de Procope, qui étudiait la médecine et qui en savait assez pour juger cela. Elle est morte d'une congestion au cerveau, ajouta-t-il ; elle nourrissait ; elle aura éprouvé dans la journée un malheur, un accident ; elle aura été volée, comme elle le dit. Cette femme devait être faible, pusillanime ; elle se sera exagéré sa position, elle en est morte.

On la fouilla : on ne trouva rien qui pût faire soupçonner seulement qui elle était. M. Procope fit dresser procès-verbal de cet événement, déclara qu'il gardait la petite fille, à laquelle il donna le nom d'Étiennette, à cause du saint honoré ce jour. Cette même nuit, M. Pothier d'Orléans mourut ; de sorte que personne ne se coucha dans la maison de M. Procope.

Le lendemain, et après avoir fait toutes les démarches pour découvrir d'où venait cette femme, on se décida à l'enterrer. Pendant qu'on lui rendait les derniers devoirs, madame Procope regarda le petit Robert, qui, sans rien dire, avait pris sur une table un anneau d'argent sorti d'un des doigts de la morte, y avait passé un ruban, et s'apprêtait à nouer ce ruban autour du cou de la petite fille.

– À quoi bon ? lui demanda madame Procope.

– Dans tous les contes de fées que ma bonne m'a racontés, répondit Robert, les anneaux jouent toujours un grand rôle. Par eux on découvre tous les mystères ; seulement il faut qu'ils ne quittent jamais le cou de l'enfant, c'est très essentiel.

– Cet enfant est étonnant, dit madame Procope.

Et soit hasard, paresse, manque de réflexion, peut-être plutôt par réflexion, on laissa le ruban et la bague autour du cou de la fille de la morte.

II

Trente ans après

Ce que vous venez de lire n'est que l'exposé de mon histoire ; ici seulement elle commence.

Le 22 septembre 1734, à la tombée de la nuit, une chaise de poste roulait sur la route d'Orléans à Paris. Au moment où elle franchissait le village de Villejuif, un cri se fit entendre ; de l'intérieur de la chaise on cria d'arrêter. Le postillon obéit. Un homme descendit en toute hâte de cette chaise, et s'avança vers l'endroit d'où le cri était parti. À la lueur du crépuscule il vit une femme qui serrait avec transport un jeune garçon dans ses bras, et lui disait, de cet accent où la peur et l'inquiétude le disputent à la tendresse :

– N'es-tu pas blessé, Girard ?

– Oui, n'êtes-vous pas blessé, jeune homme ? dit le voyageur, répétant ainsi les paroles de la

mère.

– Non, ma mère ; non, monsieur, répondit un jeune homme de quatorze ans environ. J’ai voulu traverser la route au moment où votre chaise approchait, je suis tombé dans un trou que je ne voyais pas ; mais je me suis relevé à temps ; j’ai eu plus de peur que de mal ; ce n’est rien, je vous remercie, monsieur.

Puis, se retournant vers sa mère, il ajouta, la parole franche et gaie :

– Allons, maman, prends mon bras, et continuons notre route.

Ce que la femme voulut faire, mais en vain : ses jambes tremblantes ne pouvaient la soutenir, elle se laissa glisser à terre.

– Oserai-je, madame, vous demander où vous allez ? lui demanda le voyageur.

– À Paris, monsieur, répondit-elle.

– À Paris, à pied ! se récria l’homme à la chaise de poste.

– Il le faut bien, dit cette femme, l’accent empreint d’une douloureuse résignation.

– Je vais à Paris, moi aussi, madame, dit le voyageur ; on tient aisément trois dans ma chaise, veuillez, je vous prie, me permettre de vous y offrir une place avec votre fils... là... sans façon... Les voyageurs sont frères.

– En vérité, je ne sais... dit cette femme en hésitant.

– Et moi, je vous remercie, monsieur, et j'accepte pour ma mère, dit le jeune homme avec cette franche cordialité qui appartient encore à l'enfance.

L'acceptation du fils leva les scrupules de la mère, et les voyageurs reprirent ensemble leur route. La confiance s'étant établie par cet acte de courtoisie, le voyageur apprit que la voyageuse, veuve d'un militaire nommé Girardon, venait à Paris pour un procès d'où dépendait sa fortune entière. Il se fit expliquer l'affaire, et l'écouta avec beaucoup d'attention.

– Ma partie adverse me fait offrir un arrangement, dit-elle en achevant ; mais cet arrangement me ruine presque autant que le procès. Cependant, sans guide, sans conseil...

– Vous en avez un, madame, répondit le propriétaire de la chaise de poste. Dieu vous a mise sur ma route, j’accomplirai sa volonté. Votre cause me paraît bonne ; mais, si vous voulez me confier vos papiers, je vous donnerai une consultation plus explicite.

– Hélas ! monsieur, ai-je les moyens de payer des mémoires ? dit cette femme en soupirant.

– C’est pour cela, madame, que je vous propose mes services, lui répondit son compagnon de route. Un magistrat est de droit le protecteur de la veuve et de l’orphelin : n’êtes-vous pas la veuve et votre fils l’orphelin ?... Allons, voilà qui est dit. Je descends à Paris rue du Pot-d’Étain ; je vous attends demain, c’est-à-dire aujourd’hui, ajouta-t-il, voyant le jour qui se levait. Vous demanderez M. Pothier, conseiller au châtelet d’Orléans.

À ce moment, on entra dans Paris, et la veuve et son fils ayant témoigné le désir de descendre, on se sépara : M. Pothier continua sa route vers le quartier Saint-Martin, et madame Girardon et son fils se dirigèrent vers la rue des

Fossés-Saint-Germain.

– Il y a aujourd’hui dix-neuf ans que j’ai quitté cette rue, mes parents d’adoption, mes bienfaiteurs, pour suivre mon mari, ton père, Girard, dit madame Girardon à son fils. Depuis, menant l’existence nomade de la femme d’un soldat, je n’ai jamais séjourné assez longtemps dans une ville, pour y attendre la réponse des lettres que j’écrivais... Qui vais-je trouver ?... qu’aurai-je perdu ?... Mon cœur bat à briser ma poitrine... et mes yeux pleins de larmes ne voient pas devant moi... Dis-moi, Girard, aperçois-tu d’ici, à ta droite, un café, et sur l’enseigne le nom de *Procope* ?

– Oui, ma mère, répondit Girard, nous sommes devant la porte.

– Dieu soit loué ! dit la veuve Girardon, mes amis existent encore, entrons.

Mais à peine madame Girardon eut-elle fait un pas dans l’intérieur de l’établissement, où il n’y avait encore aucun consommateur, mais seulement une jeune dame au comptoir, qu’elle se recula.

– N'est-ce point ici le café Procope ? dit-elle.

– Pardonnez-moi, madame, dit la dame du comptoir.

– Mais je ne vois ni madame ni M. Procope, répliqua la veuve, le gosier serré par l'angoisse.

– Ils sont morts l'un et l'autre, répondit la jeune dame, et leur fils nous a vendu l'établissement.

– Morts !... s'écria madame Girardon, qui, sans Girard, serait tombée à la renverse. Morts !... tous... morts !...

– Pas tous, madame, reprit la nouvelle propriétaire avec cette aménité bienveillante et polie que l'on porte à une douleur que l'on ne partage pas ; le fils existe, il a été marié deux fois ; il a perdu ses deux femmes : il a mangé ses deux fortunes, celle laissée par son père, et celle laissée par sa seconde épouse, une Anglaise, ce qui n'empêche pas que ce soit le plus aimable et le plus gai des hommes. Il demeure ici, là-haut, nous lui louons une chambre.

– Et pourriez-vous nous loger aussi ? demanda

Girard, sa mère étant plongée dans une trop grande douleur pour songer à autre chose qu'à sa douleur même.

– J'ai ce qu'il vous faut, monsieur, dit la dame du café ; une chambre pour madame votre mère, un cabinet à côté pour vous : le tout vingt livres par mois.

– C'est bien, madame, veuillez nous y conduire.

Michel Procope, alors âgé de cinquante-cinq ans, était bien le petit vieillard le plus vert, le plus sémillant, le plus étourdi. Il manifesta par de folles expressions de joie son bonheur de revoir cette Étienne, sa sœur adoptive, dont jamais on n'avait pu découvrir les parents, et qui revenait une seconde fois près de lui d'une manière si inattendue, dans ce café, presque dans le même dénuement que la première fois, et de plus avec un enfant.

– Je ne possède plus rien, Étienne ; mais c'est égal, nous partagerons en frères.

– Et quoi ? lui demanda tristement en souriant

la veuve Girardon.

– Et quoi ?... ton fils, donc : il sera le tien et le mien, dit Procope en embrassant Girard... ton procès, tout ce que tu as encore... toi, ma pauvre sœur... sans compter Pygmalion, une comédie magnifique, faite avec Romagnési. Je veux que Pygmalion paye les frais du procès.

– Commence alors, mon pauvre frère, dit Étienne, par porter ces papiers au Pot-d'Étain, rue Saint-Martin ; tu demanderas M. Pothier d'Orléans, c'est un honnête homme (elle raconta l'histoire de la route), et il m'a promis une consultation.

– Pour quelqu'un qui prend ses conseillers sur la grand-route, tu n'as pas trop mal choisi, ma petite sœur, dit Procope. En voilà un qui a bien fait son chemin, ce Robert Pothier dont tu parles !... C'est un savant, et, qui plus est, un magistrat intègre. On dit qu'il ne se marie pas, tant il a peur d'être détourné de ses études par une femme et des enfants. Donne, donne tes papiers, ma sœur ; je ne serais pas fâché de renouer connaissance avec lui : il y a trente ans

que nous ne nous sommes vus.

– Il n’a pas l’air d’en avoir plus de trente-cinq, fit observer Girard.

– C’est ça, il avait cinq ans lorsque je l’ai perdu de vue.

Madame Girardon ayant remis ses papiers à Michel Procope, celui-ci se rendit au Pot-d’Étain.

III

La bague d'argent

Selon le conseil de M. Pothier, madame Girardon avait entamé un procès ; elle en suivait toutes les phases avec ces angoisses incalculables d'une mère qui voit, dans la réussite ou dans la perte de cette affaire, ou un bel avenir, ou une ruine anticipée pour son enfant ; toutes les carrières ouvertes, ou toute voie fermée. Le jour du jugement, elle apprit par Procope que M. Pothier était arrivé le matin même à Paris, et elle en conçut un heureux augure. L'inquiétude de l'âme avait occasionné, chez cette femme nerveuse et sensible, une de ces maladies d'autant plus dangereuses qu'il faut du bonheur pour les guérir, et que tous les remèdes de l'art sont impuissants et ne font que les empirer. Alitée par suite d'une fièvre lente qui dévorait son

imagination et son corps, elle avait envoyé Procope et son fils à l'audience, et elle était restée seule à prier : suprême ressource des infortunés. Vers deux heures de l'après-midi, elle vit revenir Procope.

– Eh bien ? lui dit-elle.

– Rien n'est encore décidé, dit cet homme, dont la gaieté semblait s'être évanouie sous un voile de deuil.

– Mon fils ? demanda-t-elle encore.

– En sortant de l'audience, M. Pothier l'a emmené chez lui, il va te le ramener.

– L'audience... mais le jugement est donc renvoyé à demain ? demanda madame Girardon, à laquelle il ne fallait pas toute la finesse de son sexe pour deviner que Procope lui cachait un secret.

– Oui... non... est-ce que je sais moi, répliqua brutalement, et pour la première fois de sa vie, le gai, l'insouciant, le facétieux Procope ; est-ce que j'étais à l'audience ? est-ce que ce procès m'inquiète ? Qu'il se perde ou qu'il se gagne,

cela mettra-t-il un écu de plus dans ma poche ? y en aura-t-il un de moins ?... Un procès, un procès, il faut être femme pour s'occuper de ces misères-là !... Quand il serait perdu, là... la belle affaire ! Ne suis-je pas là, moi et mes comédies, pour te nourrir toi et ton fils ?... Ton fils... d'ailleurs... eh bien, M. Pothier se charge de lui.

– Michel, mon procès est perdu ! cria la veuve avec douleur.

– Quoi ? qui te l'a dit ?... d'où le sais-tu ? dit Procope, comme étourdi de ces paroles.

– Je te dis, Michel, que mon procès est perdu ! répéta la pauvre veuve, d'un accent déchirant.

– Encore une fois, qui te l'a dit ? répéta Procope.

– Toi, tes discours incohérents, ton air, les larmes qui roulent dans tes yeux.

– Je m'en vais, dit Procope en s'échappant de la chambre ; car tu me ferais dire ce que je ne veux pas dire.

À Procope succéda un homme d'une taille élevée, mais mal prise ; d'une physionomie assez

ordinaire, que relevaient cependant des yeux bleus pleins de feu, et dont le regard profond et grave révélait la plus belle âme ; sa tête était penchée, ses mouvements gauches ; et, dans ce moment surtout, un air de gêne, de préoccupation, se lisait dans toute sa personne. Il tenait par la main Girard, qui pleurait.

– Ah ! monsieur Pothier, je devine ! s'écria madame Girard à la vue de la contenance embarrassée du conseiller et des larmes de Girard.

– Que voulez-vous, madame, je me suis trompé ; je dois en supporter les conséquences. Voici pour vous un contrat de rente de la somme que je vous ai fait perdre ; quant à votre fils, je m'en charge.

– Monsieur, dit madame Girardon avec une noble et touchante dignité, que mon procès soit perdu ou gagné, c'est toujours moi qui vous suis obligée, et vous ne me devez point de dédommagement.

– Madame, dit Pothier, dont la physionomie s'anima soudain des plus nobles sentiments, vous

n'avez pas le droit de refuser le bonheur de votre fils ; vous n'êtes pas la maîtresse de m'infliger un remords pour le reste de mes jours. Sans moi, ajouta-t-il en posant un papier sur le lit de la veuve, vous auriez accepté de votre adversaire cette somme : donc je vous la dois.

– Monsieur, lui dit madame Girardon avec des larmes de reconnaissance, tandis que Girard saisissait la main de M. Pothier et y collait ses lèvres avec les transports de la plus vive reconnaissance, vous êtes le plus honnête homme du monde.

– C'est bien mon intention, répondit le conseiller en souriant.

– Ma vie vous est dévouée, monsieur, dit Girard avec tout le feu d'une jeunesse enthousiaste.

– Monsieur, répliqua la veuve d'une façon charmante et attendrie, il n'y a pas de paroles pour rendre ce que j'éprouve. Pauvre enfant sans parents, sans même un nom, je n'ai jamais possédé dans toute ma vie que cette bague d'argent, je vous la donne ; prenez-la, et portez-la

en mémoire du bonheur que, comme Dieu, vous dispensez à votre volonté.

Disant ces mots, madame Girardon sortit une bague de son doigt, et la présenta au conseiller, qui lui dit :

– Je ne la quitterai jamais, madame.

Et la prenant des mains de madame Girardon, il la regarda insouciamment et seulement pour savoir à quel doigt il devait la passer ; mais à peine y eut-il jeté les yeux, qu’il tressaillit.

– De qui tenez-vous cette bague, madame ? s’écria-t-il, de qui tenez-vous cette bague ?

– De ma mère, monsieur, répondit Étienne étonnée de cette agitation.

– Et le nom de votre mère ? demanda le conseiller de plus en plus agité, et semblant chercher un ressort caché dans cette bague large et épaisse.

– Hélas ! monsieur, le sais-je ? À ce que m’a dit Michel, vous étiez dans le café le soir où ma mère y est arrivée, où elle y est morte sans dire autre chose que : *Volée ! volée !* Et c’est vous,

monsieur, mais vous ne vous le rappelez plus, vous étiez trop enfant alors, qui avez passé cet anneau dans un ruban, et l'avez attaché à mon cou, en disant : « Dans les contes de fées les anneaux jouent toujours de grands rôles », ou quelque chose de semblable...

– Si, répondit le conseiller, les yeux toujours fixés sur la bague... si... j'ai comme un vague souvenir d'une jeune femme morte et d'une petite fille... Cette même nuit, mon père mourut aussi ; et, bien que je fusse très enfant, cette douleur me fit oublier l'aventure de la soirée. Puis je repartis le lendemain pour Orléans, avec un ami de mon père, chargé d'apprendre à ma mère la fatale nouvelle !... Ainsi, on ne trouva rien sur votre mère qui pût faire supposer...

– Hélas ! rien. Et savez-vous que c'est affreux, monsieur le conseiller, de ne pouvoir mêler, dans ses prières, le nom de son père ni celui de sa mère, dit douloureusement la veuve de Girardon.

– Voulez-vous que je vous les dise, moi, ces deux noms ! s'écria soudain le conseiller, dont la physionomie étincelait à la vue de la bague qu'il

avait réussi à ouvrir... Votre mère s'appelait mademoiselle Pothier. Elle était mariée à M. de Novion ; votre mère était sœur de mon père, et vous êtes ma cousine.

La surprise ayant rendu muette madame Girardon, M. Pothier continua :

– En mariant ses enfants, mon grand-père avait pour habitude de leur donner à chacun une bague, dans l'intérieur de laquelle on inscrivait leur nom et le jour de leur naissance. Ma mère en a une pareille, toutes mes tantes en ont aussi de semblables... j'avais donc bien raison de dire que les anneaux jouaient toujours un grand rôle dans la vie. Après la mort de M. de Novion, madame de Novion partit avec sa fille, pour se rendre en Angleterre, où l'appelait la succession d'une tante de son mari. C'était en 1704 ; depuis on n'en a jamais eu de nouvelles... Tout est expliqué maintenant... Dieu est grand !

– Et Dieu est juste, dit avec un pieux ravissement la fille de madame de Novion. En venant chez moi, monsieur le conseiller, vous pensiez n'accomplir qu'un acte de bienfaisance.

– Et j’y ai trouvé une plus douce récompense, dit M. Pothier, serrant la main de sa cousine, puisque j’y trouve une cousine, presque une sœur, et un petit-cousin, ajouta-t-il en tendant la main à Girard, c’est presque un fils.

Michel Procope ne voulut pas quitter celle qu’il s’obstinait toujours à nommer sa sœur ; il vécut chez elle jusqu’en 1755, époque à laquelle il mourut. Girard de Novion, élève de M. Pothier, devint un jour une des gloires du barreau ; maintenant, parlons un peu de celui dont l’histoire a conservé le trait touchant que je viens de vous raconter.

Robert-Joseph Pothier fut un des plus célèbres jurisconsultes de son époque. Il naquit à Orléans, le 9 janvier 1699, perdit son père lorsqu’il n’avait encore que cinq ans, et conserva toute sa vie l’amour le plus respectueux et le plus tendre pour sa mère. L’étude de la géométrie, à laquelle il s’appliqua fort jeune, lui donna cet esprit d’analyse qui caractérise si éminemment ses compositions. Orléans avait une école de droit justement renommée. Pothier y fit ses études. Il

marcha à pas de géant dans la carrière dont il devait un jour reculer les limites ; reçu conseiller en 1720, il fut le fondateur d'une école nouvelle. L'étude était son unique plaisir. Sa vie était remplie et simple ; il se levait à cinq heures du matin, allait à la cathédrale entendre la messe, rentrait déjeuner, dînait à midi, soupait à sept heures, et était couché à neuf.

Sa mise était si simple, sa tenue si ordinaire, pour ne pas dire si commune, qu'elle lui valut un jour un désagrément dont, en homme d'esprit, il ne fit que rire. Ayant fait un voyage à Paris, sur l'ordre de d'Aguesseau, chancelier de France, il se rendit à la chancellerie. Son air modeste, sa réserve, la simplicité de son costume, excitèrent les railleries de ceux qui, comme lui, attendaient une audience du chancelier. Il n'était pas jusqu'aux valets qui ne se permissent, à son égard, les plus sanglantes remarques. Souffrant tout cela sans répondre, il se tenait à l'écart, attendant son tour, lorsque d'Aguesseau, reconduisant un personnage important, traversa son salon d'attente. À peine eut-il jeté les yeux sur l'humble et modeste personnage qui se faisait

petit pour échapper à l'attention malveillante dont il était l'objet, que quittant tout, et le grand personnage, et les nombreux solliciteurs qui l'entouraient, il traversa le salon, écarta la foule, marcha droit à notre provincial, lui prit la main et l'accueillit avec joie, l'admettant avant ceux qui étaient venus avant lui, il l'entraîna dans son cabinet, en jetant à la foule étonnée le nom de *Pothier*, qui valait bien tous les titres, toutes les recommandations.

Pothier fut un des meilleurs moralistes et des plus grands jurisconsultes qui aient encore existé ; ses traités sont moins le recueil de ce que les lois offrent de positif, que le développement des conséquences nécessaires qui découlent des notions du juste et de l'injuste. C'est dans ses ouvrages que les rédacteurs du Code civil ont puisé leurs principaux documents. Comme professeur en droit, il eut l'art de tout dire, de bien dire, de faire aimer à la fois et le maître et la science. Il consacrait les émoluments de sa chaire à des secours et à des encouragements pour les élèves en droit ; il faisait tous les ans frapper des médailles d'or et d'argent qu'il distribuait à ceux

de ses disciples qui avaient obtenu, dans ses cours, le plus de succès. Le mercredi de chaque semaine, il se tenait, dans sa maison, des conférences qu'il présidait, et dans laquelle la jeunesse du barreau et de la magistrature venait chercher le perfectionnement de ses études.

N'ayant d'autre passion que celle de l'étude, Pothier ne voulut jamais se marier ; il craignait les distractions et les ennuis inséparables de l'état de mariage.

Après huit jours d'une fièvre léthargique, Pothier mourut le 2 mars 1772, à l'âge de soixante-treize ans.

Benjamin Franklin

ou

Le petit imprimeur

Dix-huitième siècle

I

Le mystérieux rédacteur au journal de Boston

– Par Guttemberg, l’illustre inventeur de l’imprimerie, qui, à cause de cette découverte admirable, peut être regardé comme le plus grand homme du monde, le goût de la lecture n’est bon à rien, monsieur Benjamin : il vous perdra ; est-ce qu’un imprimeur doit lire, doit savoir lire même ? Mais à quoi bon, monsieur Benjamin, je vous le demande, à quoi bon ?

Celui qui parlait ainsi était un vieil ouvrier imprimeur-compositeur ; il travaillait, pendant que celui à qui il s’adressait et qui était un jeune apprenti de quatorze ans à peu près, frêle et pâle, lisait attentivement dans un livre. L’enfant répondit :

– Tu demandes, Thomas, à quoi bon lire ce qu’on imprime ? mais à ne pas imprimer de

sottises.

– Est-ce que ça nous regarde, les sottises ? répliqua l'imprimeur ; c'est l'affaire des auteurs. Il ne nous manquerait plus que cela, vraiment, lire ce que nous imprimerions, ça deviendrait fameusement ennuyeux, tout de même !...

Benjamin sourit finement, et, de l'air d'un enfant qui fait une malice, il écrivit à la hâte, et en cachette de Thomas, une note sur un morceau de papier, puis jeta le papier sur le casier.

– Tiens, lui dit-il, tu mettras ça aux annonces ; à propos, as-tu daté le journal ?

– Boston, 17 janvier 1721, dit Thomas, cherchant la date.

– Juste l'anniversaire de ma naissance, dit Benjamin ; j'ai aujourd'hui quinze ans, Thomas ; mais voyons, tais-toi, compose, et laisse-moi achever ma lecture.

– C'est le livre que vous a prêté M. Samuel, le riche marchand ; il est donc bien amusant ?

– Je crois bien, il est de Daniel de Foé, l'auteur de *Robinson Crusoé* que je t'ai lu, l'hiver

dernier, quand tu étais malade ; tu t'en souviens, Thomas ?

– Et vous appelez celui-ci ?

– *L'Essai sur les projets...*

– Ah ! je devine, cet *Essai sur les projets* est la suite de *Robinson Crusoé*, n'est-ce pas, monsieur Benjamin ?

– *Robinson* est un livre amusant, Thomas ; celui-ci est un livre sérieux : tu vas le comprendre tout de suite, quand je te dirai qu'il a pour but le perfectionnement du commerce, l'emploi qu'on peut faire des pauvres, l'indication des moyens les plus propres à augmenter les richesses publiques ; c'est ce dernier article surtout que j'étudie avec le plus grand soin.

– Vous allez dire que je suis une bête, monsieur ; mais par l'immortel Guttemberg, je ne sais pas trop à quoi peut vous servir le moyen d'augmenter les richesses publiques ; m'est avis qu'il vaudrait bien mieux s'occuper d'augmenter les siennes ; surtout lorsque, comme vous, monsieur Benjamin, on est pauvre comme le

bonhomme *Job*.

– Compose ton journal, et ne t’inquiète pas de ça, Thomas.

– Encore un mot, monsieur Benjamin ; vous qui êtes si savant, vous pourrez sans doute me dire quel est l’homme, l’inconnu, le diable, qui nous met tous les jours des petits écrits dans la boîte au journal.

– Non, dit Benjamin, les yeux baissés sur son livre.

– Permettez-moi de vous dire que c’est impossible, monsieur Benjamin, car hier soir, à neuf heures, il n’y avait rien dans la boîte ; je m’absente un instant, vous me promettez de veiller... je reviens cinq minutes après, crac, le papier y était... Vous ne voulez pas me le dire, monsieur Benjamin ; cet inconnu vous aura recommandé le secret, et vous ne devriez pas le garder, puisque c’est me faire perdre un dollar, que votre frère m’a promis, si je lui découvrais l’auteur de ces écrits qui mettent tout Boston en rumeur. Est-ce que vous les avez lus, ces écrits, monsieur Benjamin ?... C’est peut-être Beau, je le

crois, puisque tout le monde le dit ; mais, à coup sûr, je parierais bien, moi qui ne suis qu'une bête, que cela ne vaut pas les deux superbes plaintes que vous avez faites sur des aventures de marins...

– Tais-toi donc, Thomas, de vrais chansons d'aveugles !

– De vrais chansons d'aveugles ! monsieur Benjamin, d'aveugles ! par l'immortel Guttemberg, l'inventeur de l'imprimerie !...

– Pendant que nous sommes seuls, Thomas, et que mon frère est sorti avec mon père, il faut que je relève une erreur dans laquelle toi et bien d'autres tombez continuellement : Guttemberg n'est pas l'inventeur de l'imprimerie.

– Allons donc, monsieur Benjamin, vous voulez rire, dit le vieil ouvrier haussant les épaules, – vous ne me direz pas ça à moi, un vieux routier imprimeur. Guttemberg, l'illustre, l'immortel Guttemberg, est le seul et véritable inventeur de l'imprimerie ; c'est connu, voyez-vous, comme il est connu que la lune est la vraie femelle du soleil.

Benjamin sourit. – Dans les astres, il n’y a ni mâle ni femelle, Thomas ; mais pour en revenir à ton héros favori, et à ta marotte, l’imprimerie...

– Dame, monsieur Benjamin, ma marotte, comme vous l’appellez, c’est mon gagne-pain.

– Donc, Thomas, je te dirai que l’imprimerie a été inventée en 1430, à Harlem, en Hollande, par un nommé *Laurent Coster*... seulement elle fut perfectionnée par *Gaensefleisch*, qui établit une imprimerie à Mayence, sa patrie.

– Qu’appellez-vous perfectionnée, monsieur Benjamin ?

– Ce Laurent Coster, Thomas, n’employait pour imprimer que des caractères en bois, mobiles et inégaux, enfilés dans une ficelle ; ce procédé, comme tu le sens, était insuffisant pour tenir les lettres serrées convenablement, de sorte qu’au moindre effort de la presse, elles cédaient sous son poids, se séparaient et ne produisaient ainsi qu’une impression très défectueuse ; mais Guttemberg s’associa avec un orfèvre nommé Faust ; celui-ci avait un garçon appelé Pierre Schœffer, qui, le premier, en 1452, inventa l’art

de fondre des caractères de métal. Ces trois hommes firent société, et de leurs presses on vit sortir le *Psautier* latin, la *Bible*, et d'autres livres dont tu ne comprendrais pas les titres, Thomas.

– Je ne suis qu'une bête, monsieur Benjamin ; mais je parie bien que ces trois célèbres et immortels personnages ont dû être fameusement respectés dans leur temps ; on a dû leur rendre des honneurs extraordinaires, les porter en triomphe, leur élever des statues de marbre, leur...

– Tu te trompes, Thomas, le premier qui importa cet art à Paris courut le risque d'y être brûlé vif... Mais je n'ai pas besoin de te conter tout cela, peut-être ça t'ennuierait-il.

– Au contraire, monsieur Benjamin, vous le savez, je n'ai qu'une passion, c'est d'imprimer, d'imprimer, de toujours imprimer ; et vous qui lisez tout, si vous vouliez me conter un petit brin, seulement, en gros, là, l'histoire de l'imprimerie, ça doit être si amusant !...

– Amusant ? non ! mais intéressant ? oui.

– Oh ! commencez, je vous en prie, monsieur Benjamin ; aussi bien, ça m’amusera toujours plus de vous écouter que de vous voir lire... j’y suis de mes deux oreilles, allez, allez.

– Ce fut vers l’an 1472, que *Pierre Schœffer*, cet ouvrier de l’associé de Guttemberg, comme je te le disais tout à l’heure, envoya à Paris un de ses agents appelé Herman de Statboen, chargé de vendre une certaine quantité de bibles imprimées. Le commis fut accusé de magie, il mourut de peur d’être brûlé vif ; et les officiers du roi, – c’est Louis XI qui régnait alors, – ces officiers, en vertu d’un droit d’aubaine, s’emparèrent des livres et de l’argent qu’avait laissés le défunt. Grande rumeur comme tu le penses : Pierre Schœffer et ses associés firent des démarches pour recouvrer leurs fonds ; ils adressèrent une requête à Louis XI, et, de plus, l’empereur d’Allemagne et l’archevêque de Mayence, qui s’en mêlèrent, écrivirent au roi de France des lettres pour le déterminer à faire restituer les livres et l’argent saisis. Cette restitution n’était pas chose facile, les livres ayant disparu ; toutefois, le roi s’engagea à payer de ses finances

aux imprimeurs de Mayence la somme de huit cents livres par an jusqu'à l'entier paiement de celle de deux mille quatre cent vingt-cinq écus et trois sous tournois.

– Par Guttemberg, que je n'appellerai plus l'inventeur de l'imprimerie, mais que je n'en estimerai pas moins, puisqu'il en est le *perfectionneur*, ce roi Louis XI était un brave homme !... mais pardon de vous avoir interrompu, monsieur Benjamin ; continuez, je vous prie.

– Cela ouvrit l'esprit des docteurs, ou bacheliers de la Sorbonne.

– Qu'est-ce que c'était que la Sorbonne ?

– La Sorbonne, Thomas, c'est le bâtiment à Paris, où se tenaient les savants dans ce temps-là. Guillaume Fichet, de la Savoie, Jean Heynlin, Allemand, et Jean Gaisser, écrivirent dans plusieurs villes, pour avoir des imprimeurs. Constance leur envoya Ulrich Gering ; Colmar, Michel Friburger, et Strasbourg leur envoya Berthold de Rembolt, et Martin Crantz. Ces imprimeurs établirent leurs presses au collège de

la Sorbonne, et il sortit de cet établissement des ouvrages en beaux caractères romains et lettres rondes, tels que les *Lettres de Gasparin de Bergame*, l'*Abrégé de Tite Live* par Florus, *Salluste*, la *Rhétorique* de Fichet, et d'autres, dont je ne me souviens plus. L'année suivante, deux nouvelles imprimeries se fondèrent : les nommés Martin, Michel et Ulrich Gering en établirent une à Paris, dans la rue Saint-Jacques, au Soleil d'or ; Pierre Cœsaris, et Jean Stol, dans un autre quartier de Paris. Ces établissements ayant prospéré, on en vit plusieurs se former, les années suivantes... Tiens, Thomas, te rappelles-tu cet ouvrage que mon frère a annoncé dans le numéro du mois dernier de son journal : *Récollections des merveilles advenues en notre temps*, par Georges Châtelain et Jehan Molinet ?

– Pas beaucoup, monsieur Benjamin ; mais c'est égal, allez toujours.

– La découverte de l'imprimerie y est célébrée dans une chanson... attends. laisse-moi me rappeler...

*J'ai vu grant multitude
De livres imprimez
Pour tirer en estude
Povres mal argentez.
Par ces nouvelles modes
Aura maint ecolier
Decrets, Bibles et Codes
Sans grant argent bailler !*

– Vous m’enseignerez cela par cœur, n’est-il pas vrai, monsieur Benjamin ; par Guttemberg, le perfectionneur de l’imprimerie, c’est une belle chanson.

Dans ce moment, l’ouvrier et l’apprenti furent interrompus par deux hommes qui entraient dans l’imprimerie.

– Aïe ! dit Thomas en se mordant le bout du doigt, voici le patron, il va se fâcher de ce que je n’ai pas découvert son mystérieux faiseur d’articles...

– À propos d’articles, as-tu composé la note, Thomas ?

– Oui, monsieur Benjamin.

– Vraiment, sans la lire ?

– À quoi bon, monsieur ?

– Tu n’as plus alors qu’à aller te faire pendre, mon pauvre vieux.

II

L'assassinat

– Mon frère, dit Benjamin, au plus jeune des deux nouveaux personnages, lisez donc, je vous prie, cette note de votre numéro de demain, que Thomas vient de composer.

– En vérité, monsieur Benjamin, vous me faites peur avec cette note ! est-ce qu'elle n'est pas bien composée, bien claire ?

– Oh ! mon Dieu si, bien claire surtout, mon pauvre ami.

Le frère de Benjamin prit le numéro du journal, imprimé seulement d'un côté, et lut tout haut, non toutefois sans donner des marques d'étonnement à chaque mot.

« Un horrible assassinat a mis tous les habitants du vieux quartier de Boston en rumeur :

le nommé Thomas Simpleton a assassiné hier, dans la soirée, sa femme et ses cinq enfants ; cet assassin travaillait depuis trois ans environ dans l'imprimerie de M. James Franklin. »

– Moi !... moi !... j'ai assassiné ma femme et mes enfants, s'écria Thomas en pâlisant, et laissant tomber ses bras le long de son corps.

Un éclat de rire général accueillit et la note et l'exclamation de Thomas. Benjamin, surtout, se décela par sa gaieté inaccoutumée.

– Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ? dit enfin le frère de Benjamin, quand lui-même eut réussi à reprendre son sérieux.

– Je voulais prouver à Thomas l'utilité de lire ce qu'on imprimait, dit l'apprenti.

– C'était donc une farce, monsieur Benjamin ? reprit Thomas, perdant un peu de son air effaré.

– Et une bonne ! dit Benjamin, faire dire à un homme, sans qu'il s'en doute, qu'il est un assassin !... Mais comme te voilà pâle, Thomas, est-ce que tu as eu peur ?

– Dame ! monsieur Benjamin, le diable est si

malin !

– Il ne t’aurait tout de même pas fait assassin sans ta volonté.

– Il m’a bien fait imprimer la chose, monsieur Benjamin.

– Du reste, Benjamin, dit le plus vieux des personnages qui, pendant cette scène, avait examiné le jeune apprenti avec la plus grande attention, – je ne vois pas pourquoi tu voudrais propager le goût de la lecture dans l’imprimerie de ton frère ; si tous les ouvriers faisaient comme toi et passaient leur temps à lire... que deviendrait l’établissement ?

– La santé de mes ouvriers en souffrirait aussi, répliqua le chef de l’imprimerie : imaginez-vous, mon père, je ne l’ai appris qu’aujourd’hui, que Benjamin se laisse mourir de faim.

– Comment cela se peut-il ? s’écria le père ; dans l’arrangement que j’ai fait avec toi, James, il a été convenu que pendant neuf ans, ton frère resterait en apprentissage chez toi, que tu ne lui donnerais pas d’argent, mais la nourriture.

– Eh bien, mon père, répondit James, il y a environ six mois, Benjamin est venu me dire : « Ma nourriture te coûte beaucoup, James. – Mais, non, lui ai-je répondu, très peu. – Eh bien, s’il t’était égal, m’a-t-il répliqué, de me donner ce très peu en argent, tu m’obligerais. » Moi, je n’ai supposé qu’une chose, c’est que les mets qu’on servait sur ma table n’étaient pas à son goût, et qu’il préférerait se les choisir lui-même ; je consentis. – Qu’en est-il résulté, mon père ? que Benjamin mange à peine, et que de l’argent qu’il économise, il achète des livres.

– Vous vous trompez, mon frère, je mange beaucoup, dit Benjamin, seulement je mange économiquement. Parmi les livres que me prête le bon M. Samuel, le riche marchand, il s’en est trouvé un qui recommande la nourriture végétale comme le plus sûr moyen de maintenir le corps sain et l’esprit dispos. J’ai étudié sa manière de vivre, je me suis mis au fait des procédés de l’auteur, pour faire cuire le plus économiquement possible des pommes de terre et du riz, et ce n’est que lorsque j’ai été en possession de ces belles découvertes que je vous ai proposé, mon frère, de

me nourrir à mon propre compte. – Je dîne fort bien, je vous assure, mon père, avec du pain, des raisins secs et un verre d'eau.

– Et, grâce à ton système pythagoricien, tu deviens pâle et transparent comme l'eau que tu bois, lui dit son père.

– Du reste, j'ai renoncé à ce régime, mon père.

– Et depuis quand ? lui demanda James.

– Depuis deux jours. J'étais avant-hier à la cuisine, au moment où Suzanne nettoyait des poissons : dans l'estomac d'un des grands elle en a trouvé un petit. « Oh ! oh ! mon gaillard, me suis-je alors dit, puisque vous vous mangez bien entre vous, je ne vois pas pourquoi nous nous passerions de vous manger » ; ce qui prouve, ajouta-t-il en riant, que l'homme est justement appelé animal raisonnable, puisqu'il trouve si aisément des raisons pour justifier tout ce qu'il désire.

– Quel esprit inconstant et mobile, Benjamin ! lui dit son père. – Au lieu de te mettre franchement à un état, tu penses toujours à autre

chose qu'à ce que tu dois faire.

– Que voulez-vous, mon père ! répondit l'enfant, – je n'avais qu'un désir, celui d'étudier et d'écrire, et qu'une vocation, celle d'être ecclésiastique... Oh ! que j'aurais aimé à devenir le chapelain de la famille ! – Vous le savez, mon père, combien j'étais heureux au séminaire !

– Malheureusement, cette éducation était trop chère pour ma fortune ; mais, au lieu de devenir le chapelain de ta famille, comme tu le dis, n'était-il pas tout aussi honorable d'en devenir le soutien ? et, pour cela, tu n'avais qu'à continuer mon commerce.

– Faire fondre du suif, préparer les moules, et fabriquer de la chandelle, c'est un talent, mon père, qu'on peut acquérir quand on le veut, et sans être astreint à de profondes et scientifiques études.

– C'est ce qui te trompe, Ben, tous les fabricants ne font pas également de bonnes chandelles. – Mais ce n'est pas là la question. À peine revenu dans ta fabrique, un livre de marin te tombe sous la main, et crac, voilà que tu ne

penses plus qu'à te promener sur le bord de la mer, à voyager, à conduire une barque...

– Et aussi à nager, mon père ; je me suis appris à nager tout seul, ce qui n'est pas peu de chose, allez.

M. Franklin le père, reprit :

– Pour te distraire de cette passion et chercher à te fixer d'une manière convenable, j'ai essayé de te faire apprendre l'état de coutelier...

– Malheureusement, interrompit l'apprenti, un locataire du coutelier chez lequel vous m'aviez mis en apprentissage possédait une belle bibliothèque... des *Voyages*, puis l'*Histoire de France*, l'*Histoire d'Angleterre*, et ma foi, bien fin ou bien adroit qui m'aurait fait quitter la bibliothèque pour l'établi ; mon Dieu, quel bon temps j'ai passé chez ce coutelier !

– Enfin, afin de contenter cette passion insatiable pour les livres, je me décide à faire de toi un imprimeur, bien qu'il y en ait déjà un dans la famille ; je te place chez ton frère... et là encore tu ne fais rien, si ce n'est de feuilleter et de lire.

– Et de faire des vers, répliqua Benjamin avec orgueil ; demandez à mon frère le succès de ma dernière chanson.

– Immense ! répondit James.

– Mes enfants, j’ai lu cette pièce de vers, reprit le père d’un ton peiné ; il m’en coûte, je l’avoue, de détruire les charmantes illusions que ce succès a mis au cœur de Benjamin, je souffre de blesser son petit amour-propre d’auteur ; mais c’est de mon devoir de père et d’ami de lui dire la vérité : ces vers sont détestables, ils ne valent rien. Ils sont faits sans goût, sans mesure, sans élégance ; il y a de l’esprit, j’en conviens ; mais, qu’est-ce que l’esprit sans bon sens ? Un mauvais poète, et Benjamin possède cette qualité à un très haut degré, un mauvais poète, dis-je, est la créature la plus inutile qui soit au monde, en même temps qu’elle en est la plus ridicule : la poésie ne souffre pas de médiocrité ! Si encore tu faisais les vers comme le mystérieux auteur de cet article sur la politique et l’économie domestique écrit la prose ! voilà qui est écrit, qui est pensé ! c’est un peu jeune, il y a bien des idées erronées et

légères ; mais quelle droiture d'esprit ! quel tact ! ces écrits sont l'indice d'un talent supérieur ; cet homme sera un grand homme un jour ! As-tu lu ces articles, Benjamin ?

– Oui, mon père, dit Benjamin, affectant l'insouciance la plus complète.

– As-tu enfin quelques données sur cet homme ? demanda M. Franklin à son fils aîné, qui corrigeait les épreuves de son journal.

– Aucune, répondit-il ; j'ai chargé Thomas d'épier celui qui les venait jeter dans la boîte.

– Aussi j'ai épié, monsieur, dit Thomas, j'ai épié deux grandes heures ; au bout de ce temps, voilà qu'on m'appelle au magasin : alors, j'ai chargé M. Benjamin de continuer à épier... mais, bast ! les apprentis, ça n'est bon à rien : pendant que M. Benjamin était là, on a mis l'article dans la boîte, et M. Benjamin n'a rien vu.

– C'est impossible, Benjamin, lui dit son père.

Benjamin devint tout rouge, en répondant : – Pensez-vous, mon père, que je sois resté les yeux continuellement fixés sur l'ouverture de la boîte ?

– C’est un faux-fuyant que tu prends là, Benjamin, lui dit son frère ; j’ai le besoin le plus urgent de connaître l’auteur de ces écrits anonymes : non seulement ils ont donné une grande vogue à mon journal, mais je voudrais m’entendre avec cet individu et me concerter avec lui sur les moyens de donner quelquefois une nouvelle direction à ses idées ; – voyons, Benjamin, avoue, tu as vu cet homme et il t’a recommandé le secret ?...

– Allons, monsieur Benjamin, avouez, reprit Thomas ; songez que c’est un dollar que je gagne par votre aveu.

– Une lettre du constable, monsieur, dit un ouvrier entrant dans l’imprimerie et remettant un paquet cacheté à James.

James ouvrit vivement le paquet et lut ce qui suit :

« Monsieur James Franklin,

« J’ai pris les plus justes mesures pour découvrir l’auteur des écrits anonymes insérés

dans les derniers numéros de votre journal, et j'ai acquis des preuves certaines que l'auteur est de votre maison et se trouve dans vos ateliers.

« Ayez la complaisance, monsieur, de faire à cet égard les plus minutieuses recherches ; j'entends être instruit avant vingt-quatre heures du résultat.

« Agréez...

« NELSON BURDET, constable. »

– Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que ça veut dire ? et que faire ? s'écria James après avoir lu.

Puis, levant la tête, il fut étonné de voir le monde qui l'entourait.

III

L'arrestation

Les rapports que James Franklin avait continuellement avec la plupart des habitants de Boston, dans la Nouvelle-Angleterre, lui faisaient recevoir beaucoup de monde chez lui ; ce n'était donc pas la quantité des visiteurs qui l'étonnait, mais bien l'air effaré qu'on lisait sur leurs figures.

– C'est singulier, disaient les uns ; au reste, le dernier article, surtout, était d'une hardiesse !...

– Qu'importe au gouvernement l'opinion d'un individu isolé ? disait un autre.

– Mais c'est qu'il paraît que le constable y attache une grande importance, ajoutait un troisième.

– Un homme qui fronde tout, qui donne son

avis sur tout, qui attaque toutes les opinions ! disait un quatrième.

– C’est singulier ! répétait-on.

– Ce qu’il y a de plus singulier, messieurs, dit James élevant la voix, c’est que le coupable est chez moi, et que je l’ignore.

– Par Gutenberg, monsieur, dit Thomas portant la main à son bonnet, – si vous voulez me permettre de dire mon opinion, vous pourrez vous-même mettre la main sur le collet de l’inconnu.

– Tais-toi donc, Thomas ! lui souffla Benjamin dans l’oreille.

– Laissez donc, monsieur Benjamin, je ne suis qu’une bête, dit Thomas, mais l’inconnu de l’écrit n’est pas bien malin à trouver.

– Dis vite ! dis vite ! crièrent plusieurs voix à la fois.

– Dame, messieurs, je n’ose ; mais le patron pourrait le nommer s’il le voulait.

– Quelle stupide supposition ! dit James en levant les épaules.

– Après ça, si vous devez courir quelques dangers à cause de cela, mon cher patron, répliqua Thomas, faut vous taire, tout de même, et, comme il est vrai que Gutenberg n'est pas l'inventeur de l'imprimerie, mais le perfectionneur, ainsi que vient de me l'apprendre M. Benjamin, je fais une supposition : – Celui qui a écrit l'article anonyme sait écrire. Monsieur le constable assure que le coupable est ici : donc, comme ici il n'y a que M. James et M. Benjamin qui savent écrire... M. Benjamin est trop jeune pour cela, puis, il n'aime que la lecture, lui ; donc... vous comprenez...

– James, lui dit son père, cette dissimulation est mal, avec moi.

– Et avec nous donc, James ! s'écrièrent quelques voisins. – Quoi, tu as écrit cela et tu nous le caches !

Thomas s'avança bravement au milieu de l'assemblée.

– Monsieur, dit-il en tendant la main devant le patron, – j'ai gagné mon dollar : c'est moi qui, le premier, ai deviné que c'était vous.

– Tu n’es qu’une bête ! interrompit James impatienté et commentant, d’un air rêveur, la lettre du constable.

– Ça n’est pas nouveau, je le sais depuis longtemps, monsieur ; mais ça n’empêche pas que j’ai gagné le dollar.

– Bonjour, monsieur Franklin, bonjour James, dit un nouveau personnage entrant dans l’imprimerie. – Je suis bien votre serviteur, messieurs. Eh bien, vous savez la nouvelle ?

– Quelle nouvelle, Samuel ? demandèrent plusieurs personnes, entre autres James.

– Mais celle de l’arrestation de l’auteur des articles anonymes insérés dans votre journal.

– Ah ! mon Dieu ! cria une voix pleine de surprise et de larmes.

C’était celle de Benjamin ; le jeune apprenti était pâle et tremblant.

– C’est-à-dire, reprit le nouveau venu, que s’il n’est pas arrêté, il ne peut tarder à l’être.

– On le connaît donc ? observa le père de James.

– En attendant, mon pauvre James, reprit Samuel, tu ferais bien de te cacher, car, si ce n'est pas vrai, je sais de bonne part qu'on s'en prendra à l'imprimeur ; ainsi, gare à toi !

– Arrêter !... vous croyez qu'on pourrait arrêter mon frère, monsieur Samuel ? demanda Benjamin respirant à peine.

– J'ai dit, mon ami, que ce ne serait que dans le cas où l'on ne découvrirait pas l'auteur de ces écrits.

– Ah ! mon Dieu, mon cher patron, que je suis fâché d'avoir découvert que c'était vous ! – dit Thomas tout contrit. – Par Gutenberg, le fameux inventeur de l'imprimerie... non, le perfectionneur... ce que c'est que de n'avoir plus la tête à soi... mon Dieu !... mon Dieu !

– Le constable ! dit aussitôt un ouvrier.

Au même instant un homme d'un certain âge parut sur le seuil de l'imprimerie ; tous les regards se tournèrent vers lui avec inquiétude.

IV

Le dollar

À l'instant où le constable entrait dans l'imprimerie, Benjamin courut à lui.

– Monsieur, lui dit-il, s'il y a quelqu'un à arrêter ici, c'est moi.

Et, comme la surprise rendait muet tout le monde, même le constable, le généreux enfant reprit :

– Je m'accuse d'être l'auteur des articles anonymes insérés dans plusieurs numéros du journal de mon frère. Je le prouverai par les copies de ces articles qui sont encore dans le tiroir de ma table. Je vous en prie, monsieur le constable, que personne ne souffre de ma faute, et surtout n'inquiétez pas mon frère pour les avoir imprimés ; par pitié, ne punissez que moi !

– Et qui parle ici de punir, d’inquiéter ? demanda le magistrat, prenant la main du jeune apprenti, et le regardant avec attention.

– Ne cherchez-vous pas l’auteur de ces articles ? demanda Benjamin, à son tour.

– Oui, certes, mon enfant, non pour le punir, mais pour le récompenser, pour lui témoigner ma satisfaction pour ces écrits pleins d’âme, de sens et de tact... Comment ! c’est vous, vous qui paraissez un enfant, et qui écrivez comme un homme ! Mais quel âge avez-vous donc, monsieur ? acheva le magistrat, n’osant déjà plus l’appeler mon enfant, tant l’enfant semblait avoir grandi en une seconde.

Benjamin confus baissa les yeux en répondant :

– Quinze ans, monsieur.

– Où donc avez-vous puisé, à votre âge, des connaissances aussi étendues dans le commerce et l’économie politique ?

– Ici, monsieur, dit Benjamin, montrant modestement les personnes qui l’entouraient ; je

les écoutais parler et puis j'écrivais.

Des sanglots ayant interrompu cette espèce d'interrogatoire, Benjamin tourna la tête et vit son père qui s'essuyait les yeux.

– Vous pleurez, mon père ! lui cria-t-il en s'élançant vers lui.

– C'est de joie, répondit le vieillard, ouvrant ses bras à son fils, l'attirant sur sa poitrine et le serrant avec force, – c'est de joie, de bonheur !... De même que je t'ai dit : Abandonne la poésie, de même je te crie : Poursuis ta carrière, jeune homme : l'enfant qui écoute avec assez d'attention les hommes qui parlent, et qui a assez de tact pour discerner les opinions fausses des bonnes, pour savoir se former un jugement à lui, cet enfant ira loin, et son père sera heureux entre tous les pères.

– Par Gutenberg ! qui me payera mon *dollar* ? demanda une voix dolente derrière les assistants.

– Ce sera moi, Thomas, lorsque j'en posséderai un, lui répondit Benjamin.

– En attendant, qu'il prenne celui-ci, dit M.

Franklin le père en mettant une pièce équivalente à cinq francs de notre monnaie de France dans les mains du vieil imprimeur.

Cette petite scène, mon jeune lecteur, n'était que le prélude de ce que Benjamin Franklin devait être dans la suite ; je vous dirai succinctement le reste de sa vie, et comment, d'inventions en inventions, toutes plus utiles les unes que les autres, il finit par faire le paratonnerre, l'une des plus belles découvertes modernes.

Une mésintelligence ayant éclaté entre les deux frères, et leur père étant mort, Benjamin partit de Boston, se rendit à New-York ; mais, n'y trouvant pas d'ouvrage, il passa de là à Philadelphie ; il n'y connaissait personne, et n'avait dans sa poche, pour toute fortune, qu'un dollar.

Franklin ne trouva que deux imprimeurs dans cette ville, et se plaça chez Kaymar, l'un d'eux, qui ne le reçut que par charité, et ne l'employa d'abord qu'à ranger les casses de son imprimerie ; mais, bientôt, il devint son meilleur

compositeur. Sir Williams Keith, gouverneur de la province, le prit en affection, et, voulant lui donner la direction d'une imprimerie qu'il comptait établir pour son compte, l'envoya en Angleterre pour en chercher le matériel.

En arrivant à Londres, un ami lui emporta tout l'argent qu'on lui avait donné, et le mit dans l'impossibilité de revenir à Philadelphie. Il se plaça encore comme compositeur chez l'imprimeur Palmer pour la deuxième édition de la *Religion naturelle* de Wollaston.

Déjà à cette époque, et bien qu'il n'eût encore que dix-sept ans, ses idées se tournaient en projets d'utilité générale : ayant appris à nager tout seul et en connaissant les difficultés, il songea à établir une école de natation à Londres ; mais le désir de revoir sa patrie l'emporta ; il revint à Philadelphie, où un nommé Meredith lui proposa d'établir une imprimerie pour leur propre compte ; ce qu'il fit.

Alors commença son existence publique ; ses délassements devinrent des travaux utiles : il forma une réunion de personnes instruites qui

s'assemblaient chez lui, une fois par semaine, pour traiter des questions de morale, de politique ou de physique ; chacun des membres était, en outre, obligé de lire tous les mois un essai de sa composition. L'acquisition d'un mauvais journal, fondé par Keimer, l'imprimeur, qu'il vivifia par des articles pleins de sens et de finesse, augmenta sa réputation et ses ressources. Il se maria avec miss Read, et sa fortune prit tout de suite après un accroissement rapide. Tout était à faire en Amérique pour les établissements publics. Sentant combien les livres lui avaient été utiles, puisque c'était à eux seuls qu'il devait et ses idées et son éducation, il forma une association de lecture sous le titre de *Library Company* ; pour une faible rétribution on y était admis à jouir en commun d'une bibliothèque nombreuse. Ce ne fut pas tout : pour rendre populaires les principes d'honnêteté et de morale, il commença à publier, en 1732, l'Almanach du *Bonhomme Richard*, où les plus sages conseils et les vérités les plus graves étaient présentés avec une originalité d'expression et une tournure proverbiale qui les rendaient faciles à saisir et impossibles à oublier.

En 1736, Franklin fut nommé député à l'assemblée générale de la Pennsylvanie ; l'année suivante, il obtint l'emploi lucratif de directeur des postes de Philadelphie : cette ville lui dut alors le *premier corps de pompiers* et la première *compagnie d'assurances contre les incendies*.

Voici quelles furent les notions qui lui firent inventer le paratonnerre.

La Société de lecture de Philadelphie avait reçu d'Angleterre le détail de nouvelles expériences sur l'électricité, qui faisait alors l'étonnement des physiciens d'Europe ; on avait envoyé des tubes de verres et les autres instruments nécessaires avec des renseignements sur la manière de s'en servir. La Société chargea Franklin de répéter ces observations, et non seulement il les répéta, mais il fit un grand nombre d'autres découvertes ; il reconnut, le premier, le pouvoir que les pointes possèdent de déterminer lentement et à distance l'écoulement de l'électricité ; et, tout de suite, comme son génie le portait aux applications, il conçut le projet de faire ainsi descendre sur la terre

l'électricité des nuages ; car il avait reconnu que les éclairs et la foudre n'étaient autre chose que l'effet de l'électricité des nuages. Un simple jeu d'enfant lui servit à résoudre ce hardi problème : par un temps d'orage, il éleva un cerf-volant, au bas de la corde duquel il suspendit une clef ; puis il essaya d'en tirer des étincelles. D'abord, ses tentatives furent inutiles ; mais une petite pluie étant survenue, elle mouilla la corde et lui donna ainsi un faible degré de conductibilité. À la grande joie de Franklin, le phénomène eut lieu comme il l'avait espéré ; toutefois, si la corde avait été plus humide, ou le nuage plus intense, il aurait été infailliblement tué. Tout autre à sa place aurait eu peur, lui ne s'arrêta pas là ; il vit tout de suite le parti qu'on pouvait tirer de cette découverte pour préserver les édifices de la foudre, et il inventa le paratonnerre ! Cette belle invention, adoptée d'abord dans l'Amérique, le fut ensuite dans toute l'Europe.

Voici l'homme utile, savant ; montrons maintenant l'homme généreux et philanthrope.

En 1763, les écoles étaient pauvres, mal

dirigées, peu fréquentées ; Franklin proposa un plan d'instruction publique, et ouvrit, pour l'établir, une souscription qui fut bientôt remplie : c'est ainsi qu'il fonda le collège de Philadelphie. Un homme peu connu avait eu l'idée d'établir un hôpital pour les malades et un autre pour les pauvres ; Franklin embrassa le projet, le proposa par souscription, et il fut réalisé. Mais toutes ces entreprises d'utilité publique ne le détournèrent point de ses devoirs particuliers ; il s'était si bien acquitté de ses fonctions de directeur des postes de Pennsylvanie, que le gouvernement le nomma directeur général.

Plus tard, en 1775, après la révolution de Boston, lorsque la guerre d'Amérique éclata, Franklin se prononça ouvertement dans le congrès pour la liberté ; il prit une grande part à la mémorable déclaration du 4 juillet, et proclama l'indépendance nationale des *treize États unis*. Élu président de la convention de Pennsylvanie, Franklin dut à sa célébrité personnelle d'être désigné par toute l'Union pour aller demander du secours à la France.

Il avait alors soixante et onze ans, et alla s'établir à Passy. Sa popularité fut immense ; il eut le plaisir de voir Voltaire à l'Académie des sciences ; le patriarche de la liberté, présentant son petit-fils au patriarche des lettres, le pria de le bénir.

– *God and liberty*, dit Voltaire posant ses mains sur la tête de l'enfant.

Ces paroles signifient *Dieu et la Liberté*.

Bien que Franklin continuât de séjourner en France comme ministre plénipotentiaire de la fédération américaine, cela ne l'empêchait pas de cultiver les sciences et les arts mécaniques. Touché des bontés de Marie-Antoinette, il composa pour elle le premier *harmonica* qui ait été entendu en France. Ce précieux instrument, donné par la reine à madame de Vence, est encore à Paris ; il fait partie du cabinet de physique du professeur Lebreton, qui conserve religieusement ce monument historique.

Âgé de soixante-dix-neuf ans, malade, et voulant retourner dans son pays, Franklin se fit transporter au Havre dans une litière que la reine

voulut absolument faire accepter à l'ambassadeur républicain. L'arrivée de ce grand homme à Philadelphie fut un triomphe national. Il employa ses dernières années à exhorter ses concitoyens à la concorde ; son dernier écrit fut contre la traite des nègres. Il expira le 17 avril 1790. Le congrès décréta un deuil de deux mois dans tous les États de l'Union, et, en France, sur la proposition de Mirabeau, appuyée par MM. de la Rochefoucauld Liancourt et la Fayette, l'Assemblée nationale, appelée la Constituante, porta pendant trois jours le deuil de Franklin.

Vaucanson

Dix-huitième siècle

Par une belle matinée du mois de mai 1722, une jeune femme habillée de noir, accompagnée d'un petit garçon vêtu de deuil comme elle, s'acheminait vers une rue solitaire de Grenoble.

– Encore chez M. le curé, je le parie ! dit le petit garçon tirant la dame par l'engageante de sa manche pour l'obliger à lui répondre.

– Tu l'as deviné, lui répondit-elle simplement.

– Dieu ! que c'est ennuyeux ! reprit-il avec expression.

– Si, au lieu de bâiller, de t'agiter sur ta chaise, de me faire toutes sortes de signes pour m'engager à m'en aller, tu écoutais les pieux discours de M. le curé ou les sages conseils de sa digne sœur, tu deviendrais meilleur et plus sage, Jacques.

– Est-ce ma faute, à moi, si tout ça ne m'amuse guère ? dit Jacques en faisant la moue.

– Et qu'est-ce qui t'amuse, enfant, si ce n'est de tout briser au logis ?

– Comme si je brisais pour le plaisir de faire du mal ! dit Jacques en haussant les épaules.

– Ce n'est, certes, pas toujours pour celui de faire du bien, répliqua sa mère en souriant.

– Ma chère maman, dit Jacques d'un ton gravement comique, quand je demande une chose qui est au-dessus de mon âge, vous me répondez : « Ce n'est pas à ta portée... » Eh bien ! quand je casse quelque chose, vous ne pouvez pas comprendre pourquoi, c'est impossible !

– Tu casses donc exprès ? dit la dame habillée de noir, cherchant à donner à son doux visage un air de sévérité en opposition avec son genre de beauté.

– Certainement ! affirma le petit garçon d'un grand sérieux.

– Ainsi, hier tu as démonté les pistolets de ton grand-oncle, tu as mis sa belle pipe d'écume de mer en morceaux, et tu as défait le tournebroche de cette pauvre Suzon, ce qui est cause que le gigot n'a jamais pu être cuit, tout cela par pure méchanceté ?...

– Quelle idée ! maman, quand je vous dis que vous ne me comprenez pas !

– Tu serais bien embarrassé... je crois... d'expliquer.

– C'est cependant bien simple, maman. Je voulais seulement savoir ce qu'il y avait dans ces pistolets, comment on faisait une pipe et pourquoi le tournebroche de Suzon tournait quand la pierre était en haut, et ne tournait plus aussitôt qu'elle était en bas.

– Je te remercie de tes expériences et te prie d'y mettre un terme, dit la dame, sonnante à une maison de simple apparence devant laquelle elle s'arrêta.

La porte s'ouvrit incontinent, et une femme d'un certain âge, très proprement vêtue, s'avança sur le seuil en saluant ainsi la visiteuse :

– Soyez la bien arrivée, madame de Vaucanson ; comment se porte monsieur l'amiral votre oncle ?

– Fort bien, mademoiselle, à la goutte près, répondit madame de Vaucanson, suivant la

demoiselle âgée dans une antichambre remarquable par l'arrangement méthodique de chaque meuble. Et M. le curé ?...

– Mon frère vous attendait avec une grande impatience pour vous remercier du beau Saint-Augustin que vous avez eu la bonté de lui envoyer hier, pour sa fête. Il est dans le salon. Si vous avez le temps, d'ici à l'heure du dîner nous lirons quelques chapitres de votre beau Saint-Augustin ; mon frère dit que c'est une très belle édition.

– Avec plaisir, mademoiselle... Viens-tu, Jacques ? ajouta madame de Vaucanson en se retournant vers son fils, qui se tenait droit et roide sur ses petites jambes.

– Mais, dit Jacques en tortillant son petit chapeau à trois cornes, si vous le permettiez, j'aimerais autant ne pas aller au salon.

– Tu veux rester seul ? observa madame de Vaucanson avec étonnement.

– Dame ! fit Jacques avec un air de résignation.

– Puisque cela lui convient, dit la sœur du curé, laissez-le agir à sa guise, ma chère voisine. Mais tu seras bien sage au moins, Jacques ? ajouta-t-elle en donnant une petite tape d'amitié sur les joues roses de l'enfant. Tu ne dérangeras rien, tu ne toucheras à rien, ni aux chaises, ni aux tables, ni aux tableaux ; tu ne feras pas de bruit non plus, entends-tu ? Du reste, amuse-toi et fais tout ce que tu voudras.

– M'amuser ! et avec quoi, mademoiselle, puisque vous me dites de ne toucher à rien ? dit Jacques en faisant la moue.

– Eh bien, Jacques ! s'écria madame de Vaucanson, soyez donc plus poli, mieux élevé, et ne raisonnez pas ainsi quand on vous parle ; puis regardez-vous au miroir, et voyez comme vous êtes laid avec vos lèvres avancées ainsi.

– Ne le grondez pas, voisine, reprit la sœur du curé avec bonté, il n'a pas tout à fait tort, cet enfant... Tiens, Jacques, voici pour t'amuser ! un beau catéchisme tout neuf ; apprends-en quelques chapitres par cœur, regarde les images... Puis voici encore une grande feuille de papier blanc et

un crayon taillé... Lis, écris, dessine... fais tout ce que tu voudras, mon garçon. Venez-vous, voisine ?

Et les deux femmes, après avoir encore une fois recommandé à Jacques d'être sage, et surtout de ne pas faire de bruit, passèrent dans la pièce voisine en fermant la porte sur elles.

Jacques resta les yeux fixés sur la porte ; son pauvre petit cœur était tout gonflé.

– Ne dérange rien... ne touche à rien... se mit-il à grommeler un moment après, ni aux tables, ni aux chaises, ni aux tableaux. Non, c'est à en pleurer, à en périr d'ennui ! Encore si on me laissait au logis. Mon grand-oncle l'amiral est un peu brusque... au moins il a l'avantage d'être sourd, et on peut crier à son aise, c'est une consolation. Mais ici... ici... que faire ?... Mon Dieu, que je m'ennuie !... Amuse-toi, me dit la sœur de M. le curé... amuse-toi, fais ce que tu voudras. Et avec quoi voulez-vous que je m'amuse, mademoiselle, puisque je ne peux toucher à rien, ni faire de bruit ? Mon Dieu, que je m'ennuie !... mon Dieu, que c'est ennuyeux de

s'ennuyer !... j'en pleure. Eh bien ! tant pis, je vais pleurer, là !... ça m'amusera peut-être.

Effectivement, Jacques, les deux coudes appuyés sur une table de noyer placée au milieu de la pièce où il était, posa son menton dans ses deux mains et ne retint plus ses larmes. Elles coulaient depuis un moment avec une abondance digne d'une douleur réelle, lorsqu'un certain bruit attira son attention.

C'était un mouvement égal et régulier comme celui d'un ressort. Jacques tourna la tête et vit que la machine qui remuait ainsi était le balancier d'une horloge de bois accrochée à la muraille.

– Tiens ! dit Jacques essuyant ses larmes pour regarder, comme c'est singulier ce morceau de fer qui va et qui vient. Tic, tac, tic, tac, ça fait comme la pendule de maman, mais plus fort. Qu'est-ce qu'il peut donc y avoir là-dedans pour produire ce bruit ? Si je pouvais décrocher cette boîte du mur et la démonter. Maman et mon grand-oncle appelleraient encore ça casser ou briser. Pourtant, pour savoir comment une chose est faite, le plus sûr est de la défaire. Quel

dommage que cette horloge ne m'appartienne pas, ou à maman, même à mon oncle, elle serait bien vite en pièces, j'en répons. Je sais bien que l'un ou l'autre ne manquerait pas de dire que j'ai la manie de tout savoir. Eh bien ! oui, c'est ma manie, à moi, que voulez-vous !... Et puis, quand même, qui est-ce qui n'a pas sa manie ? Mon oncle a celle de fumer. Thomas chique et puis boit, un peu trop quelquefois. La vieille Suzon gronde. Maman, maman, elle, c'est autre chose, elle prie le bon Dieu ; mais prier le bon Dieu, ça n'est pas un mal, bien au contraire. Et quant à moi, j'ai, comme je le disais tout à l'heure, la manie de tout savoir, c'est plus fort que moi : quand on me donne un joujou, il faut que je le brise pour savoir comment il est fait ; quand maman achète une table ou une chaise, la main me démange pour les casser. C'est incroyable ! La montre de mon oncle, que de fois j'ai eu fantaisie de démonter toutes ses petites roues pour savoir ce qui les fait tourner toutes seules ! Ah ! que c'est ennuyeux d'être un petit garçon et de n'avoir rien à soi que l'on puisse briser, défaire, casser ! (*Étouffant un long bâillement.*)

Mon Dieu, que je m'ennuie !... Mais qu'est-ce qu'elle fait donc maman si longtemps avec mademoiselle Victoire, M. le curé et le *Saint-Augustin* ?... ils lisent *saint Augustin*, je parie. Combien elle tarde à venir !... il y a au moins trois heures qu'elle est là. Si je l'appelais, pas bien fort, tout doucement. Maman ! maman !... (*Criant peu à peu plus fort.*) Maman, maman !... Elle ne m'entend pas... mon Dieu, que je suis malheureux !... ni bouger, ni remuer, ni m'amuser !

Et Jacques, qui était allé jusqu'à la porte du cabinet du curé écouter et essayer de regarder à travers la serrure, revint s'asseoir en pleurant.

– C'est maman qui lit... elle en a encore au moins pour cinq heures... je le parie... Quelle heure est-il ? (*Allant à l'horloge de bois appendue à la boiserie.*) Onze heures... elle ne sortira pas de là avant midi. (*Recommençant à pleurer de plus belle.*) Tic... tac... tic... tac... Veux-tu bien te taire, vilaine horloge, avec ton son lent et mesuré, on dirait que tu te moques de moi... Est-elle bête... cette horloge... Dieu, qu'elle

m'ennuie !... Si je pouvais encore voir dans son intérieur ! Justement, il y a une chaise dessous que je n'aurais pas besoin de bouger. Houp, m'y voilà.

Et voilà Jacques debout, les yeux collés aux fentes de l'étui de bois qui renfermait l'horloge et s'écriant :

– Tiens ! c'est comme le tournebroche de la cuisine. Oh ! la bonne idée : on ne veut pas me donner le tournebroche, on ne veut me donner ni montre ni horloge... eh bien ! j'en ferai une, moi, une belle horloge... et nous verrons qui sera le plus attrapé de mon oncle, de maman et de moi. (*Regardant toujours avec attention à travers les fentes.*) Ce n'est pas bien malin ; seulement il faudrait retenir la forme de tous ces rouages pour les imiter. Mais suis-je bête ! ajouta-t-il en sautant à bas de sa chaise et courant à la table, où il saisit le papier et le crayon, mademoiselle Victoire m'a fait ce cadeau, je vais l'utiliser.

Puis retournant à sa première place, tout en regardant de temps à autre la porte du salon du curé, il s'écria, comme parlant à sa mère :

– Lisez saint Augustin, lisez saint Jérôme, lisez tous les saints du monde, amusez-vous bien : moi, je vais aussi m’amuser. « Rira bien qui rira le dernier », comme dit Thomas à propos de tout.

Et grimpé sur une chaise, son crayon d’une main, son papier de l’autre, il se remit à examiner, à travers les fentes de l’horloge, chaque rouage, qu’il dessinait après assez proprement sur son papier.

Sa mère, en prenant congé du curé, le surprit ainsi.

– Que fais-tu donc là, Jacques ? lui demanda-t-elle.

– Rien, répondit le petit bonhomme, se hâtant de plier son papier et le serrant dans la poche de sa veste.

– Nous reviendrons demain, maman, n’est-il pas vrai ? reprit-il tout de suite après.

– Oui, dit madame de Vaucanson, tout étonnée de l’air joyeux de Jacques et de son empressement à savoir quand l’on reviendrait.

À peine de retour au logis, le petit Vaucanson chercha du bois assez mou pour être travaillé sans peine, et ayant trouvé dans les ustensiles de Thomas à peu près ce qu'il lui fallait pour tailler ce bois, il se mit à l'ouvrage. Le lendemain, il n'eut pas de repos que sa mère ne l'eût ramené chez le curé, et cette fois, sans perdre le temps à pleurer ni à gémir, il se remit à examiner l'horloge, rectifiant sur son papier les dessins de la veille. Puis, étudiant en silence la loi qui préside au mouvement, il essaya de deviner la forme, le rapport des objets qui mettaient en jeu toutes ces machines.

Peu de jours après, des cris qu'on ne savait à quoi attribuer, ou à la joie ou à la douleur, rassemblèrent autour du petit Vaucanson sa mère, son oncle, Thomas et Suzon. À toutes les questions qu'on lui adressait, Jacques ne répondait que ces mots : « Elle va !... elle va !... » Et sa petite main, dirigée vers une table encombrée de débris, d'éclats de bois, de scies, de couteaux, de limes, tremblait en montrant à ses parents une horloge en bois qui, sans être aussi parfaite que le modèle, présentait cependant un

mouvement régulier et marquait les heures avec assez d'exactitude.

Cet enfant, qui n'avait pas encore treize ans, avait réussi, à force de réflexions, sans aide et sans conseils, à se rendre compte du mécanisme de l'échappement, il était parvenu à construire cette horloge avec de grossiers instruments fabriqués par lui-même. Sa joie tenait du délire. Sa mère et son oncle la partageaient ; quant aux domestiques, ils étaient dans le ravissement.

Ce premier succès enflamma l'imagination du jeune enfant, il ne rêva plus désormais que machines, mécanismes, automates ; durant les heures qui n'étaient pas employées à l'étude, il ne s'occupait que de nouvelles combinaisons ; sa vocation pour la mécanique se manifestait chaque jour davantage. C'était alors la coutume pour les enfants d'avoir de petites chapelles. Sa mère lui ayant permis de s'en construire une, il la décora avec un soin particulier ; mais ce qui excita l'enthousiasme de toute sa famille et de ses voisins, ce furent des petits personnages qu'il façonna, des anges qui battaient des ailes, et des

prêtres automates qui semblaient se mouvoir d'eux-mêmes et remplir les diverses fonctions de leur ministère.

Ces jeux ingénieux n'étaient que le prélude de ce que cet enfant extraordinaire devait faire dans la suite. À quatorze ans, Vaucanson était à Lyon, et, ayant fini ses études, avait déjà composé et exécuté une machine hydraulique semblable à celle de la Samaritaine qu'on remarquait autrefois à côté du pont Neuf, et qui, comme celle-ci, était destinée à puiser de l'eau pour la répandre ensuite dans les différents quartiers de la ville.

Nous voici maintenant arrivés à l'époque la plus intéressante de la vie de Vaucanson. Son oncle étant venu à Paris l'emmena avec lui : il avait alors dix-sept ans. Un jour, aux Tuileries, son oncle le trouva rêveur devant une statue, qui est aujourd'hui au château de Versailles : elle représentait un berger jouant de la flûte.

– Jacques ! lui dit son oncle en lui touchant légèrement le bras.

Le jeune homme fit le mouvement de quelqu'un qu'on réveille en sursaut.

– Dormais-tu ? lui demanda l'amiral en riant.

– Non, répondit Jacques, l'air profondément réfléchi, cette statue me fait rêver. C'est bien ça. ce sont des bras, des jambes, un torse ; il y a du mouvement dans cette statue, et cependant le mouvement manque. Pourquoi l'art s'est-il arrêté à une imitation froide et incomplète de la nature ? pourquoi n'animerait-on pas ce corps, cet instrument ? pourquoi ne ferait-on pas que le corps tirât des sons de cet instrument, et que cet instrument en rendît ?

– Tu es fou ! lui dit son oncle.

Vaucanson le regarda sérieusement.

– Vous croyez donc que c'est impossible ? lui demanda-t-il.

Son oncle lui répliqua en souriant :

– Nouveau Prométhée, tu veux dérober le feu du ciel pour animer des statues ?

– Le feu du ciel ! répéta Vaucanson, souriant aussi, mais avec dédain ; le feu du ciel, le feu

sacré, c'est notre génie, mon oncle, et rien n'est impossible à l'homme qui veut.

– Voyons, lui dit l'amiral, l'entraînant loin de la statue, je ne t'ai point conduit à Paris pour animer les statues et autres marbres quelconques, mais bien pour y faire ton chemin. Je sors de chez le ministre de la marine... il m'a promis de s'intéresser à toi... demain je te présenterai à lui... Mais à quoi penses-tu donc, s'il te plaît ? à coup sur ce n'est pas à ce que je te dis... Jacques !... Jacques !...

– Hein !... quoi ?... que dites-vous, mon oncle ?... dit Vaucanson comme étonné de s'entendre appeler.

– Les machines te tournent la tête, mon garçon... Et parce que tout petit tu faisais des joujoux assez bien combinés, ça je l'avoue, tu te crois, maintenant que tu es grand, appelé à faire des choses merveilleuses !... Pendant que tu y es, tu devrais me rendre un service. Tu sais bien la statue de plâtre qui est sur mon poêle dans l'antichambre ?... Thomas se fait vieux, tu devrais animer cette statue et faire en sorte

qu'elle remplace mon vieux serviteur... parole d'honneur... ça me rendrait service...

– J'y penserai, mon oncle, fut tout ce que répondit Jacques.

Et l'amiral, qui croyait n'avoir lancé qu'une raillerie, le lendemain s'effraya à la vue de tous les outils et de tous les morceaux de bois que Vaucanson avait réunis dans sa chambre.

L'idée d'animer une statue ne pouvait être venue à une imagination aussi entreprenante que celle de Vaucanson et être ensuite abandonnée comme une vaine rêverie ; à une admirable puissance de conception, le jeune artiste joignait cette persévérance infatigable, cette patience qui naît d'une volonté forte, que rien ne rebute et sans laquelle on ne produit rien de grand, rien de durable. Malgré les railleries de son oncle, qui, voyant la santé de son neveu se miner dans un projet qu'il regardait comme extravagant, faisait son possible pour l'en détourner, malgré les innombrables difficultés qu'il rencontrait à mesure qu'il avançait dans son exécution, malgré même le peu de succès de quelques expériences

partielles, Jacques de Vaucanson ne se laissa pas rebuter ; il allait toujours mûrissant son système, l'amplifiant ou le rectifiant.

Des années entières se passèrent ainsi. Son organisation nerveuse, toujours tendue vers un même but, finit par être affectée d'un travail aussi soutenu ; il tomba sérieusement malade.

Toutefois sa jeunesse et son excellente constitution le sauvèrent ; il se rétablit, mais lentement. À son front rêveur, au feu sombre qui animait ses yeux noirs, il était constant qu'il n'avait pas abandonné son idée.

Un jour qu'à peine sorti de son lit de souffrance, son oncle le trouva, un crayon à la main, absorbé dans de profondes méditations, dessinant une espèce de machine sur de grandes feuilles de papier, il lui dit :

– Qu'as-tu besoin de tant te tourmenter, neveu ? J'ai promis à ton père mourant, mon pauvre frère ! de te regarder comme mon fils ; ta mère m'a fait jurer à son lit de mort que je ne te quitterais jamais... je tiendrai ces deux serments... Je suis riche... ma fortune t'appartient autant qu'à

moi. Dépense... joue... monte à cheval... va au spectacle... Mais, au nom du ciel... renonce à l'idée d'animer des statues... Vive Dieu ! quand je pense à ta folie, j'en saute malgré moi... Rêver l'impossible !

– L'impossible !... répéta le jeune homme, dont le visage s'illuminait comme éclairé par l'idée qui le poursuivait.

– Oui, impossible, je le répète, dit l'amiral brusquement. Tu y mets de l'entêtement ; mais j'espère bien qu'à force de te mesurer avec les obstacles...

– J'en triompherai ! répondit Vaucanson avec un accent de conviction tel que son oncle en resta stupéfait.

– Tu ne peux du moins te dispenser d'avouer, reprit l'amiral, voulant à toute force convaincre son neveu, que tes essais n'ont pas été heureux !

– Eh ! qu'importe ! reprit Jacques, l'homme studieux se laisse-t-il abattre pour si peu ! À force d'étudier les procédés de l'art, je les perfectionnerai... je les étendrai...

– Mais tu auras beau te tuer à animer toutes les statues du monde, insensé que tu es ! cria M. Vaucanson l'oncle d'une voix de Stentor, tu auras beau leur donner ta vie, tu ne feras jamais qu'une œuvre inutile.

– Inutile !... répéta le jeune artiste en se contraignant pour ne pas éclater ; inutile !... Surprendre la nature dans ses plus profonds secrets, lutter avec elle, en triompher, je l'espère, vous appelez cela une œuvre inutile, mon oncle ?

– Mais quand tu auras animé ta statue et que je te verrai inanimé, toi, reprit l'oncle les larmes aux yeux, penses-tu que je serai content, heureux... dis ?

Entraîné par son idée, Vaucanson allait faire une réponse plus analogue à l'art qu'à la tendresse lorsque le vieux Thomas entra dans la chambre, portant un paquet.

– Voilà les jambes que monsieur a demandées, dit-il à son jeune maître en posant le paquet dans un coin.

– C'est bien, dit Vaucanson d'un air qu'il

affectait de rendre indifférent, mais dans lequel une joie immense perçait malgré ses efforts.

Le domestique ajouta :

– J’ai placé dans le cabinet de monsieur une espèce d’instrument que le luthier a apporté et une machine, dont j’ignore le nom, que le tourneur a envoyée.

– C’est bien, dit encore Vaucauson en regardant tantôt Thomas, tantôt la porte d’un cabinet vitré où Thomas disait avoir déposé les divers objets dont il avait fait l’énumération, et tantôt son oncle.

Celui-ci, ayant surpris ce dernier regard ; ne put s’empêcher de dire avec sa franchise maritime :

– C’est me dire de m’en aller, n’est-il pas vrai, neveu ?

– Oh ! mon oncle ! dit Vaucanson, honteux d’avoir été deviné.

– Pas de gêne, mon garçon, tu veux être seul, au revoir !... Ah ! si c’était au moins pour rire ou pour chanter avec des jeunes gens tes amis,

ajouta-t-il en se dirigeant vers la porte, je m'en irais sans me plaindre ; mais pour se renfermer avec des squelettes, des machines, des jambes de bois... et cela à vingt-neuf ans ! Mille millions de sabords !... Thomas... reprit-il en faisant signe au domestique de le suivre.

– Thomas, lui dit-il quand ils eurent tous deux quitté la chambre du jeune homme, je parie que mon neveu va encore faire quelques expériences. J'ai plus peur que lui qu'il ne réussisse pas ; il en mourrait, c'est moi qui te le dis... Et le vieux marin essuyait furtivement du revers de sa manche brodée ses yeux humides. Il en mourrait, et qui est-ce qui hériterait de ma fortune ? qui est-ce qui me consolerait de sa mort ?... Il faut, mon vieux loup de mer, que tu ne le quittes pas... que tu restes auprès de lui, que tu assistes à ses expériences, et si tu le voyais pâlir... ou trembler... que tu le rassures... que tu le soutiennes... entends-tu, Thomas ? Moi, je ne veux pas y être... j'aurais plus de peur que lui.

– Peur !... vous... mon amiral ? dit Thomas d'un air d'incrédulité.

– Peur... oui, mon vieux. Ah ! c'est que ce n'est pas une flotte qu'il faut attaquer, ce ne sont pas des canons ni des bombes qui nous menacent, il n'y va pas que de ta vie ni de la mienne, mon camarade, mais de celle de Jacques. Oh ! mon Dieu ! si un pareil malheur m'arrivait...

– Eh bien ! rassurez-vous, mon amiral ; je vas y aller, et je serai ferme au poste, soyez tranquille, dit Thomas en s'éloignant.

Un instant après, il revint l'oreille basse.

– J'ai été remercié, mon amiral ; il veut être seul ; il a renvoyé aussi Suzon et le frotteur, qui s'étaient offerts pour l'aider, puis il s'est renfermé à clef.

– Et il n'y a aucun moyen de l'examiner, d'être auprès de lui sans qu'il s'en doute ? demanda l'oncle.

– Oh ! si, affirma Thomas d'un air qui semblait dire : « Ce n'est pas la première fois que ça m'arrive. » Eh bien ! allons, conduis-moi, mon vieux.

– Vous aussi, mon amiral ?

– Que veux-tu !... ce garçon me fait perdre la tête.

Et c'était un spectacle à la fois singulier et touchant de voir ces deux vieillards, qui tous les deux avaient passé leur vie sur mer, s'acheminer tremblants et craintifs vers un escalier dérobé qui conduisait au cabinet vitré attenant à la chambre du jeune Vaucanson.

Après s'y être installés sans bruit, ils s'approchèrent de la porte vitrée, et, l'œil fixe, ils restèrent comme suspendus au spectacle extraordinaire qui s'offrit à leurs regards.

Vaucanson venait d'ajuster lui-même toutes les pièces de son mannequin ; il l'avait habillé de ses vêtements à lui ; un jeune homme était maintenant devant ses yeux, mais un jeune homme roide, sans grâce, sans mouvement, un homme de bois enfin.

Après l'avoir examiné un instant, Vaucanson alla prendre un flageolet dont il jouait quelquefois, et le posa entre les doigts de son mannequin ; alors les deux vieillards le virent pâlir, se troubler, et, dans une anxiété horrible,

avancer la main vers un ressort caché par l'habit, et la reculer aussitôt ; puis, par un mouvement décisif, et de l'air d'un homme qui attend ou la vie ou la mort, saisir le ressort et le mettre en jeu.

Aussitôt, ô surprise sans pareille ! le mannequin parut s'animer graduellement, la roideur cessa, les membres s'étendirent, les jambes perdirent leur immobilité, les bras s'arrondirent, portèrent le flageolet aux lèvres, et une musique délicieuse se fit entendre.

Pendant un moment l'oncle et le serviteur se crurent le jouet de quelque illusion ; ils regardaient, stupéfaits, cet automate : ils l'écoutaient, et doutaient si c'était réellement un automate ou un véritable musicien. Thomas révéla leur présence par sa frayeur : il crut avoir affaire à Dieu ou au diable, et s'échappa du cabinet en criant comme un fou. Vaucanson tourna la tête et aperçut son oncle, courut à lui, l'emmena en face de son automate, et, sans dire un mot, il se jeta dans ses bras et fondit en larmes.

L'oncle mêla les siennes à celles de l'heureux

enfant en lui disant :

– Ah ! pardonne-moi d'avoir douté de ton génie ; de nous deux c'était moi le plus fou, je l'avoue à ma honte...

Dès ce moment, une ère nouvelle commença pour Vaucanson ; son génie, qui s'était révélé d'une manière si éclatante, allait avoir à lutter contre tout ce que l'ignorance et l'envie déchaînées peuvent susciter de basses et absurdes calomnies. On ne put croire que le mécanisme de la statue produisît seul le mouvement des doigts, le jeu de la langue et la succession des sons ; l'évidence approchait si bien du merveilleux, qu'on aima mieux supposer qu'il existait dans le corps de l'automate un instrument organisé qui jouait des airs, et que le flûteur faisait semblant de les jouer.

Tandis que Vaucanson subissait la cruelle épreuve d'être méconnu avec une résignation calme qui démontrait combien il était digne de l'admiration des contemporains et de la reconnaissance de la postérité, l'autorité vint en aide au savant artiste. Le cardinal de Fleury,

premier ministre, enjoignit à l'Académie des sciences l'ordre d'examiner avec soin l'invention qui occupait si diversement tout Paris.

Il y a dans la nature du génie une énergie intime qui le fait résister à l'injustice et se suffire à lui-même : Vaucanson attendit sans crainte le résultat de l'examen ; et, lorsqu'il eut lieu, lorsque la gloire de l'inventeur, sortie pure de toute atteinte, fut proclamée par M. de Fontenelle, membre de l'Académie, le jugement du monde changea subitement : autant on avait dénigré l'œuvre du grand homme, autant on l'accabla de louanges exagérées, bien que justes.

L'année suivante, Vaucanson exposa successivement deux nouvelles machines : un joueur de tambourin, qui présentait quelque analogie avec le joueur de flûte, mais dans laquelle une difficulté de plus était vaincue : ce dernier automate jouait à la fois de la flûte et s'accompagnait du tambourin. La seconde machine semblait leur prouver que rien n'était désormais impossible au génie qui se jouait ainsi des plus mystérieux problèmes de la vie : c'était

un canard mécanique. Vaucanson avait voulu reproduire tous les phénomènes de la digestion : ce canard battait des ailes, allongeait le cou, saisissait le grain dans l'auge, l'avalait, etc., etc.

Frédéric II fit tous ses efforts pour attirer Vaucanson à sa cour ; mais le savant français était trop patriote pour se résoudre à aller porter chez des étrangers des talents qui devaient faire la gloire de son pays.

Vaucanson ne se borna point seulement à faire des choses qui, bien que merveilleuses, n'avaient aucune utilité publique : il avait imaginé des machines qui donnaient de l'apprêt à toute espèce de soie et qui rendaient cet apprêt égal pour toutes les bobines et pour tous les écheveaux. Une chose surtout qui l'occupait presque exclusivement, c'était une chaîne sans fin, qui donnait le mouvement à son moulin à organsiner ; cette chaîne est regardée comme un chef-d'œuvre. À Lyon, où il fit un voyage, les ouvriers en soie ayant entendu dire qu'il allait simplifier les métiers, le poursuivirent à coups de pierres ; Vaucanson se vengea d'eux en

construisant une machine avec laquelle un bœuf, un cheval ou un âne pouvait exécuter aussi bien que vingt habiles ouvriers les étoffes les plus belles et les plus parfaites.

Vaucanson fit encore pour la représentation de la *Cléopâtre* de Marmontel un aspic qui s'élançait en sifflant sur le sein de l'actrice, ce qui fit dire à un plaisant que l'on consultait sur le mérite de cette tragédie : « Je suis de l'avis de l'aspic. » Vaucanson s'occupait en secret d'une idée à l'exécution de laquelle Louis XV s'intéressait : c'était la construction d'un automate dans l'intérieur duquel devait s'opérer tout le mécanisme de la circulation du sang ; il en fut dégoûté par les lenteurs qu'éprouva l'exécution des ordres du roi. Voltaire fit sur lui ces vers :

*Le hardi Vaucanson, rival de Prométhée,
Semblait, de la nature imitant les ressorts,
Prendre le feu des cieux pour animer des
corps.*

Attaqué d'une longue et cruelle maladie, il n'en conserva pas moins toute son activité jusqu'au dernier moment ; il s'occupait alors de la machine qu'il avait inventée pour composer sa chaîne sans fin.

– Ne perdez pas de temps, disait-il aux ouvriers, je ne vivrai peut-être pas assez pour expliquer toute mon idée.

Il mourut le 21 novembre 1782, âgé de soixante-huit ans.

Par son testament, Vaucanson avait donné son cabinet de mécanique à la reine, qui n'en fit aucun cas. Il est triste de penser que cette indifférence royale fut cause que cette précieuse collection a été dispersée et perdue pour la France. Le flûteur et le joueur d'échecs, etc., etc., ont passé en Allemagne.

Dans l'église Sainte-Marguerite, on lit sur une tombe de peu d'apparence : « Ci-gît un homme regrettable pour tous les gens de bien, à cause de

sa piété, de sa bonté et de sa modestie. » Cet homme est Vaucanson !

Jacquart

ou

Le petit canut

Dix-huitième siècle

I

Intérieur d'un atelier de canut en 1765

Le soleil ne pénétrait qu'à peine à travers des carreaux en papier posés en guise de vitres, et ne répandait qu'un jour faible et douteux dans un misérable réduit de la rue Saint-Georges, à Lyon. Bien que plusieurs personnes rassemblées autour d'un métier y travaillassent avec ardeur, un silence pénible régnait dans cette pièce ; on n'entendait d'autre bruit que celui des marches¹ et des cordes mises en mouvement.

Devant le métier, et assis sur la banquette, un homme d'un certain âge lançait ses jambes à droite et à gauche, pour qu'au moyen de l'action des marches le tissage et le brochage de l'étoffe pussent s'effectuer. Près de lui, une jeune femme

¹ Grandes pédales de bois que l'ouvrier presse du pied pour faire mouvoir le métier.

pâle et maigre, assise devant un rouet, faisait des canettes¹, tandis que deux jeunes filles, dans une attitude forcée et pénible, mettaient les cordes en mouvement.

Mais ce qui était affligeant à voir à cette époque dont nous parlons, c'était ce mélange affreux de souffrances pour ceux qui travaillaient et de joies pour ceux qui profitaient de leur travail. Le contraste de ces riches étoffes étalées près d'ignobles haillons, ces êtres pâles et maigres maniant tristement l'or, l'argent et la soie qu'ils ne connaissaient, hélas ! que par la peine qu'ils éprouvaient à les travailler et à les mêler en arabesques élégantes et variées, ce rapprochement de luxe et de misère faisait mal.

– Antoinette, sais-tu où est Joseph ? demanda enfin, en s'adressant à sa femme, la voix fatiguée de l'homme assis sur la banquette, sans cesser pour cela de faire aller son métier.

– Il est allé chez le bourgeois chercher de la soie, répondit la femme.

¹ On nomme ainsi de petits tuyaux de jonc sur lesquels on roule la soie destinée à la trame.

– Il y a bien longtemps qu’il est parti !

– Mais, oui, deux heures ; le bourgeois fait toujours bien attendre... Tu as l’air souffrant, Marie, ajouta-t-elle en s’adressant à une des deux jeunes filles occupées à mettre les cordes en mouvement.

– Ce n’est rien, mère, répondit la jeune fille ; voici bientôt l’heure de se coucher, ça nous remettra un peu de nos fatigues.

– Oui, pour recommencer demain, dit l’homme...

– Que veux-tu, mon ami, reprit Antoinette d’un air résigné, mieux vaut encore cette saison de travail, que l’autre... où... te le rappelles-tu, Charles, je t’ai vu souvent te serrer le ventre avec ta ceinture de cuir pour supporter plus facilement la diète forcée que nous étions obligés de faire... tandis qu’à présent nous avons du mal, c’est vrai, mais au moins nous mangeons... Allons, Marie, allons, Joséphine, du courage mes enfants !... Si le dîner a été maigre, nous aurons, pour nous en dédommager, un bon souper aujourd’hui, des marrons bouillis et un morceau de lard... du pain

à discrétion, mes petites.

– Mon Dieu ! dit doucement Joséphine, la plus pâle et la plus maigre des deux jeunes filles.

– Tu souffres, Joséphine ? demanda Antoinette tournant des yeux inquiets vers la jeune fille.

– Non... ma tante... répondit lentement la pauvre enfant dans les yeux caves de laquelle on voyait la vie s'éteindre.

– Veux-tu que nous changions, cousine ? demanda Marie à Joséphine ; ma besogne, il me semble, est plus facile que la tienne.

– Non... je suis... bien... comme cela... dit Joséphine, sans que l'expression de son visage mourant et résigné exprimât ni une souffrance de plus, ni un sentiment de reconnaissance pour la remarque de sa tante et l'offre de sa cousine.

Il y eut encore un moment de silence, de repos pour les lèvres, mais non pour le corps. Et Joséphine ayant, sans le vouloir sans doute, laissé échapper un second gémissement, le chef de l'atelier leva les yeux sur elle.

– Pauvre petite !... dit-il. Puis, se remettant

brusquement à l'ouvrage, il ajouta : La femme au canut Joubert est morte hier, sais-tu cela, Antoinette ?

– Ah ! mon Dieu ! et de quoi est-elle morte ? demanda Antoinette surprise.

– De quoi est morte sa fille l'an passé ?... de quoi est morte la sœur à Jean la semaine dernière ?... de quoi est morte, il y a cinq ans, ma cousine Marion, la mère à Joséphine qui, depuis ce temps, est à notre charge ?... La pauvre enfant !... ce que j'en dis là, ce n'est pas pour le lui reprocher ! Dieu m'en garde... de quoi meurent tous les canuts avant leur terme ?... de misère et d'épuisement, Antoinette !... Vois ces enfants, ma femme, reprit-il plus bas et en jetant un regard de côté vers les deux jeunes filles qui, du reste, continuant à tirer les cordes, et fatiguées de leur position, n'apportaient aucune attention à ce qui se passait et se disait autour d'elles.

– Mon Dieu !... murmura encore Joséphine, mais si sourdement, qu'il était difficile de distinguer si c'était un gémissement ou seulement un soupir.

– En voilà une qui prend le chemin de sa mère ! dit l’homme, à voix basse, en essuyant la sueur qui couvrait son front.

– Tais-toi donc, Charles, dit Antoinette tressaillant malgré elle.

– Tu ne vois donc pas comme la taille de ces petites se déforme, répliqua-t-il. Regarde Joséphine... même quand elle marche dans la chambre pour chercher quelque chose, elle ne peut plus se redresser... la pauvre !

– Joséphine a toujours été faible et malingre, dit la femme, comme voulant se faire illusion à elle-même... Du reste, quand cette pièce sera finie, je la ferai reposer quelques jours, et ça la remettra... Quant à Marie, c’est différent, sa pâleur n’est pas maladie... toujours, toujours renfermée dans un espace étroit et sans air, ça ne renforce pas la santé... Du reste, elle est forte, elle se porte bien.

– Oui, comme un jeune mûrier piqué à sa racine, dit le chef d’atelier, toujours sans interrompre le jeu de son métier ; nous ne la conserverons pas plus que nous n’avons conservé

sa sœur aînée, et notre pauvre cousine Marion, la mère à Joséphine... Elle mourra et son frère aussi, mon cher petit Joseph, et nous n'aurons personne pour nous fermer les yeux, ma pauvre femme !

– Dieu est grand !... Charles, dit Antoinette avec résignation et forçant ses lèvres pâles à sourire comme pour relever le courage de son mari. Il nous conservera nos enfants... Tu ne te sens aucun mal... n'est-ce pas, Marie ? reprit la pauvre mère, dont le sourire s'éteignait devant la mine triste de sa fille.

– Non... maman... un peu de fatigue... mais c'est tout, répondit la jeune enfant à qui ce mot de sa mère semblait avoir redonné des forces... Mais c'est Joséphine qui souffre...

– Non... de la fatigue... seulement... répondit aussi Joséphine.

Un petit coup, frappé légèrement à la porte de l'atelier, interrompit la conversation.

– Entrez, cria Charles.

Antoinette et Marie se levèrent tout émues à la vue de celui qui entrait.

II

Le satinaire

C'était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, d'une figure large et rouge, mis à la dernière mode d'alors : les bas de soie chinés, les souliers à boucles, le tricorne, l'habit de ratine, avec de larges boutons au milieu desquels était encadré un très beau papillon, et l'épée au côté.

– Quoi ! monsieur Bréchet, vous êtes monté jusque chez nous, lui dit Antoinette quittant son rouet, pour offrir plus vite un escabeau au visiteur.

– Comme vous le voyez, madame Jacquard, répondit M. Bréchet ; mais que je ne vous dérange pas, ou je m'en vais... Comment va la santé, père Jacquard ?

– Hum ! je n'ai pas trop le temps d'y penser, monsieur Bréchet. mais, tout de même, je pense

qu'elle va bien ; vous êtes bien honnête.

– Je viens de chez M. Guinar, mon bourgeois, reporter plusieurs pièces de satin gorge-de-pigeon... mais d'un gorge-de-pigeon là... aux oiseaux !... et en m'en revenant, me trouvant dans votre rue, je n'ai pas voulu passer devant votre porte sans m'informer de vos nouvelles, et j'ai fait arrêter ma chaise à porteur, et je suis monté, père Jacquard.

– Un peu haut, dit Jacquard.

– Bast, avec des amis, est-ce qu'on y regarde de si près ?... Mademoiselle Marie se porte bien ? dit-il en jetant un regard significatif vers la jeune fille.

Marie, toute rouge d'émotion, affectait de ne pas lever la tête de dessus son métier.

– Comme vous le voyez, monsieur Bréchet, se hâta de répondre la mère.

– Et la petite Joséphine aussi ? dit encore Bréchet.

– À l'ordinaire, répondit Antoinette.

– Et le petit Joseph aussi ? Mais je ne le vois

pas, où est-il donc, madame Jacquard ?

– Vous êtes bien bon, monsieur Bréchet ; il est sorti, mais il ne peut tarder à revenir, répondit Antoinette.

– Monsieur Bréchet, dit le père Jacquard sans regarder son visiteur, est-ce que vous êtes venu pour me redemander les trois écus que je vous dois ?

– Allons donc, père Jacquard, c'est une drôle d'idée que vous avez là... fi donc ! ce serait bien plutôt pour vous demander si vous avez besoin de deux ou trois autres.

– Je suis déjà bien assez en peine de vous les rendre pour vous en emprunter d'autres, monsieur Bréchet.

– Laissons cela de côté, père Jacquard, n'y pensons plus.

– Mais moi, je pense que je dois y penser, monsieur Bréchet.

– Quelle bêtise ! Du reste... si vous vouliez, père Jacquard... il y aurait bien un moyen... de m'en emprunter d'autres... et encore d'autres... et

de vous acquitter...

– Ce serait peut-être de me mettre ouvrier en satin, monsieur Bréchet ; mais je ne saurais, foi de Jacquard... chacun sa partie ; moi, je suis dans les brochés, et je crois que j’y mourrai.

– Ce ne serait point de vous mettre ouvrier en satin, père Jacquard.

Et tout en parlant, le satinaire regardait toujours Marie.

– Alors je ne devine pas, monsieur Bréchet.

Le satinaire se posa droit devant le métier de Jacquard.

– Vous avez une fille, père Jacquard, dit-il d’un ton résolu.

– Et une brave fille, monsieur Bréchet, je m’en vante, répliqua l’ouvrier.

– Eh bien, moi, père Jacquard, j’ai deux ateliers : un de satin et un de velours ; car je pourrais aussi bien m’appeler maître Bréchet le veloutier que maître Bréchet le satinaire.

– Je ne vois pas trop... dit Jacquard.

– Laisse donc achever M. Bréchet, Charles, dit Antoinette doucement à son mari.

– Voilà, père Jacquard : j'ai deux ateliers, comme je vous le disais, un de velours et un de satin. J'ai bien vingt ouvriers dans l'un comme dans l'autre ; eh bien, il m'y manque quelque chose, dans ces deux ateliers, père Jacquard.

– Ce ne sont pas toujours des métiers, monsieur Bréchet.

– Non, mais c'est une femme.

– Ah ! il vous faut une bonne ouvrière, monsieur Bréchet ?

– Non, père Jacquard, une femme, une bourgeoise, ma femme à moi, enfin.

– Je comprends... je comprends... monsieur Bréchet.

– Et si vous consentez, père Jacquard...

– À quoi, monsieur Bréchet ?

– Dites que vous consentez ! père Jacquard, dites que vous consentez ! et vous aussi, madame Jacquard, et vous aussi, mademoiselle Marie !

– Est-ce que vous voulez épouser notre fille, monsieur Bréchet ? dit Antoinette dont le sourire expressif et fin prouvait qu'elle avait, depuis l'arrivée de M. Bréchet, deviné la cause de sa visite.

– Si mademoiselle Marie est de la même opinion que moi, dit tendrement le satinaire...

– Mais songez donc que notre fille n'est pas riche, monsieur Bréchet ! dit le père Jacquard.

– Elle est sage.

– Qu'elle n'a rien, monsieur Bréchet !

– Elle est douce et vaillante.

– Qu'elle n'est pas jolie !

– Elle me plaît, père Jacquard, et si je lui plais...

– Il n'y a pas de doute que vous lui plaisez, monsieur Bréchet, dit brusquement l'ouvrier en étoffes brochées... elle serait bien dégoûtée, ma foi, si vous ne lui plaisiez pas ; mais je ne puis vous la promettre.

– Et pourquoi cela ?

– Parce que vous êtes riche et que nous sommes pauvres ; parce que vous êtes satinaire, veloutier, grand seigneur enfin, et que nous sommes, nous, de pauvres canuts ; parce que vous portez la brette, et nous rien ; parce que vous allez en chaise à porteurs et nous à pied ; parce que vous avez le droit de faire descendre les commis dans la rue pour prendre les pièces de satin ou de velours que vous rendez, et que, pour nous, le bourgeois a le droit de nous faire monter au magasin, où il nous fait attendre tant qu’il lui plaît ; enfin, pour mille raisons, monsieur Bréchet.

– Toutes plus mauvaises les unes que les autres, père Jacquard... Du reste, je ne veux pas vous prendre au dépourvu ; vous réfléchirez... Seulement, permettez-moi de revenir.

– Tenez, je ne suis pas fier, moi, monsieur Bréchet ; je suis un bon enfant... vous pouvez revenir quand vous voudrez... mais je ne m’engage à rien, monsieur Bréchet, je ne m’engage à rien.

– C’est vu, c’est convenu, père Jacquard, à

demain.

– À demain ; femme, reconduis M. Bréchet.

– Eh non ! ne vous dérangez pas.

– Je sais ce que je vous dois, je sais ce que je vous dois.

– Au revoir, mademoiselle Marie.

Marie ne répondit pas, et le satinaire sortit, suivi par Antoinette.

III

Les deux cousines

Après le départ du satinaire, maître, Jacquard agitant ses jambes plus vite que de coutume, entonna sur un ton lent et monotone la complainte du Juif errant ; c'était, avec celle de l'Enfant Jésus, les deux chansons en vogue dans ce temps-là.

– Mauvais signe, papa n'est pas content, dit Marie bas à sa cousine.

– Oui, dit Joséphine sur le même ton.

– Est-ce que tu souffres plus qu'à l'ordinaire ? répliqua Marie, ta voix est toute faible.

– Oui, dit encore Joséphine.

– Moi aussi, j'ai mal, Joséphine ; mais, Dieu merci, et grâce à M. Bréchet... c'est un bien aimable homme que M. Bréchet... n'est-ce pas,

Joséphine ?

– Oui, dit la jeune fille, toujours d’une voix faible.

– Écoute, Joséphine, papa ne fera pas toujours le fier à l’égard de M. Bréchet ; ce jeune homme le priera tant, et moi aussi, et maman aussi, car maman a envie de ce mariage. Il est vrai que les femmes, ça ne comprend pas tout ce que comprennent les hommes. Tout de même, tant il y a qu’à la fin finale il dira oui, et alors je te prendrai chez moi et tu ne feras rien du tout... ça te fera plaisir... hein ?... Mais réponds donc, cousine.

La pauvre enfant répondit encore *oui*, comme si elle avait dit : Ça m’est égal.

– Puis mon père ne se tuera pas d’ouvrage, et, dans la morte saison, il ne souffrira pas la faim ; et puis maman n’aura plus de chagrin, et ne s’aveuglera pas à faire des canettes ; elle pourra se reposer de temps en temps ; et puis mon frère, mon petit Joseph, ne sera pas canut, j’en ferai un satinaire ou un veloutier, ce qu’il voudra être... Mais surtout toi, ma pauvre Joséphine, je veux

que tu fasses la dame, et, si mon mari se plaint de nourrir une fille inutile, eh bien, cousine, je travaillerai pour toi, en cachette... Qu'est-ce que tu as, Joséphine, est-ce que tu pleures ?... Tu souffres beaucoup, n'est-ce pas ? Cependant, écoute, si tu ne peux pas attendre mon mariage pour te reposer, il faudrait le dire... tu ne te plains jamais, aussi.

– Qu'est-ce que cela... ferait... Marie ?

– Cela ferait, qu'on te laisserait reposer... dit la cousine, veux-tu que j'en parle à maman... hein ?... Pourquoi ne me réponds-tu plus ?

– Je... n'en ai... plus... la force.

– Tu as bien celle de travailler.

– L'habitude !...

– Que chantez-vous donc là, toutes les deux, à voix basse ? dit le chef d'atelier, interrompant sa chanson pour écouter.

– Ce n'est pas nous qui chantons, mon père ; m'est avis que c'est vous, répondit Marie affectant de la gaieté.

– Oui, c'est pour m'étourdir, vois-tu, Marie ;

mais tu ne chantes plus, toi, ma petite Marie, comme autrefois.

– Dame... père... c'est que je n'ai plus de voix, moi, et je ne sais pas pourquoi.

– Je le sais bien, moi, murmura sourdement le canut en essuyant une larme mêlée à la sueur qui coulait le long de son visage. – Allons, allons, je vois bien qu'il ne faudra pas faire le fier ;... mais ça me coûtera, avoir un gendre grand seigneur qui me méprisera peut-être, quand il aura ma fille ; enfin !...

Et il continua sa chanson.

– Voici mon frère ! dit Marie avec joie.

Et sur son visage pâle parut une légère couleur rosée qui s'effaça aussi vite.

Le canut leva la tête pour voir entrer son fils, dont on entendait résonner les pas sur l'escalier de bois qui conduisait à l'atelier.

Joséphine fut la seule qui ne bougea pas.

IV

La petite tireuse de lacs

La porte qui s'ouvrit donna passage à Antoinette et à son fils. C'était un jeune homme de treize ans environ ; comme tous les enfants des canuts, sa taille était frêle et son corps chétif ; sa figure, à laquelle une expression pensive donnait quelquefois un air distrait, n'avait au premier abord rien de remarquable ; une pâleur maladive couvrait aussi ses traits ; toutefois, mais rarement et comme par hasard, une réflexion qui sans doute germait dans le cerveau bombé de cet enfant surgissait tout à coup, et, éclairant pour ainsi dire ce visage, semblait lui donner une vie nouvelle.

– Et où es-tu resté si longtemps ? demanda l'ouvrier en soie à son fils.

– D'abord, voici de la soie, répondit Joseph,

remettant à sa mère une masse de soie teinte en rose ; puis, en revenant de chez M. Guillaume, sur la place des Terreaux, j'ai rencontré Toussaint, le fils à François le canut, vous savez, papa, il pleurait. « D'où viens-tu donc ? que je lui dis. – De chez Martel le menuisier, me répondit-il ; papa est absent, maman a cassé son métier, Martel ne veut pas se déranger pour venir le raccommoder, parce qu'il a de l'ouvrage pressé, dit-il, et notre pièce à nous va rester là, et papa, quand il rentrera ce soir, va joliment se fâcher. Mon Dieu ! mon Dieu ! faut-il être malheureux !... » Alors, moi, comme vous pensez bien, papa, je m'informe de ce qu'il y a à faire à son métier, il me le dit ; ce n'était presque rien, je vais chez sa mère, et je lui ai raccommodé son métier.

– Toi tout seul ? demanda Charles étonné.

– Il ne fallait pas être bien malin pour cela, mon père, ce n'était pas la mer à boire... je vous assure... Du reste, ces métiers sont si mal faits !

– Voyez-vous ! dit Charles, comme s'il se moquait de son fils. – Je voudrais bien savoir ce

qu'il y a de mal à nos métiers.

– Mais tout, mon père, tout, répliqua Joseph en s'animant. – Qu'est-ce que c'est qu'une machine où il faut tant de choses pour la mettre en mouvement ? une machine qui tue ses ouvriers ? Regardez-vous, mon père, couvert de sueur ; voyez Marie, qui a perdu ses belles joues bien rondes et bien roses... voyez Joséphine !...

Le petit canut n'acheva pas ; il ne trouva pas d'expression pour peindre le dépérissement de cette pauvre petite.

– C'est une machine atroce que votre métier ! ajouta-t-il après.

– Il faut en inventer une autre ! lui dit brusquement son père.

– Et pourquoi pas ? dit Joseph ; ce ne serait pas une si mauvaise idée déjà.

– Allons donc, morveux, dit Charles haussant les épaules, au lieu de critiquer le gagne-pain de ton père, celui de toute ta famille, tu ferais mieux de jeter de côté ton tricorne, d'ôter ta veste et de venir te mettre à l'ouvrage.

– Si vous vouliez, mon père, dit Joseph, regardant du côté des jeunes filles, je prendrais pour un moment la place de Joséphine... elle n'en peut plus, la pauvre petite !... Voyez donc, ma mère, ses mains ne peuvent plus tirer les cordes... Joséphine !... qu'as-tu ? s'écria le jeune enfant courant à sa cousine, qu'il reçut presque dans ses bras.

– Rien... répondit-elle d'une voix faible.

Puis elle fit un léger mouvement comme pour reprendre sa position contournée ; mais, comme si ce mouvement eût été la dernière convulsion de ce corps expirant, la pauvre enfant resta sans force et sans voix sur l'épaule du petit canut.

– Joséphine ! comme elle est pâle ! s'écria Marie, se levant et courant tout éplorée vers sa cousine... Joséphine, pourquoi n'as-tu pas voulu dire que tu souffrais ?

– Ne crie donc pas ainsi, Marie ! dit Antoinette allant chercher une bouteille de vinaigre qu'elle déboucha sous le nez de la mourante : cela ne sera rien, cela ne sera... rien... je l'espère...

Et l'effroi qui se peignait sur les traits de la tante prouvait qu'elle n'avait pas l'espoir qu'elle voulait donner aux autres.

– Rien ! répétait Marie en pleurant et serrant les mains de sa cousine dans les siennes, – rien... et elle pâlit davantage... et ses mains sont humides et glacées... Joséphine ! Joséphine ! est-ce que tu vas mourir comme ta mère ?

– Charles, va chercher le médecin ; va, mon homme, dit Antoinette à son mari, qui ne fit qu'un saut de l'escabeau par terre. Va, amène-le vite, je t'en prie... Mon Dieu ! mon Dieu ! prenez pitié de nous ! ajouta la pauvre femme d'un ton de douleur impossible à rendre.

Charles sortit sans dire un mot.

– Joséphine !... Joséphine ! réponds-moi, disait Marie, pleurant à chaudes larmes... par pitié, réponds-moi.

Mais Joséphine ne répondait pas ; son corps était renversé sur le petit Jacquard, qui la regardait d'un air sombre et sans parler. Ses yeux ne se rouvrirent pas pour faire signe à sa

compagne de travail et de souffrance, qu'elle l'entendait ; cependant elle respirait encore.

Jusqu'à ce qu'on entendît les pas bien connus du chef de famille, qui revenait suivi du médecin, il ne fut plus prononcé une parole dans cette malheureuse famille : des sanglots entrecoupés se faisaient seuls entendre ; chacun de ces pauvres gens semblait, en regardant le front décoloré de cette jeune enfant, y lire le sort qui les menaçait, eux aussi !

La respiration de Joséphine, qui devenait plus rare de moment en moment, s'éteignit tout à fait, au moment où Charles et le docteur mettaient le pied dans l'atelier.

– C'est fini, n'est-il pas vrai, monsieur ? dit Charles au docteur, qui examinait attentivement la mourante, et hochait la tête tristement à chaque confirmation de ses craintes.

– Vous m'avez appelé trop tard, mon ami, dit le docteur, reposant le bras de Joséphine, qu'il avait tenu jusqu'alors.

Et il avait quitté l'atelier, que chaque

personnage de cette triste famille cherchait encore à se rendre compte de ses paroles.

Cependant elles étaient claires, mais on se plaît tant à se faire illusion, même lorsque la vérité est là, terrible et frappante !

Toutefois, lorsque le départ du docteur et, plus que cela, une immobilité complète eurent confirmé que la pauvre petite créature n'existait plus, les sanglots redoublèrent ; puis, comme si l'impérieuse nécessité eût imposé sa loi à la douleur, chaque membre de cette famille sécha ses yeux ; et, sans se dire un mot, sans se consulter, on transporta le corps de la morte dans un coin de la chambre, on le couvrit d'une mauvaise couverture, et chacun, morne et silencieux, se remit à l'ouvrage.

Joseph alla, comme si c'était la chose du monde la plus naturelle, s'asseoir à la place occupée un moment avant par Joséphine, et fit prendre à son corps la même position pénible et forcée qui avait tué la pauvre fille !

– Marie, dit avec effort le père Jacquard, je ne m'oppose pas à ton mariage avec M. Bréchet.

V

Le petit canut

Quand sept heures du soir sonnèrent à l'église de Saint-Georges, la pauvre famille songea à souper.

On ne passa pas dans une autre pièce, par la raison toute simple qu'il n'y en avait pas, et, bien que le corps de Joséphine fût encore là, attendant le lendemain, pour être transporté à sa dernière demeure, Antoinette alla prendre dans un vieux bahut une terrine de marrons bouillis et des morceaux de pain tout coupé, qu'elle distribua à chacun.

Comme Joseph ne touchait pas à son souper, enfoncé qu'il paraissait dans de tristes réflexions, son père l'appela.

– Pourquoi ne manges-tu pas, Joseph ? lui dit-il.

– Est-ce que tu n’as pas faim ? lui demanda sa sœur.

– Est-ce que tu es malade ? ajouta vivement sa mère.

– Non, répondit Joseph, c’est que je pensais à quelque chose.

– Et à quoi ? demanda toute la famille ensemble.

– Je pensais... je pensais... tenez, ne vous fâchez pas, ne croyez pas que c’est caprice, ou enfantillage de ma part... mais j’ai bien réfléchi, et je ne veux pas être canut.

– En voilà bien d’une autre ! cria Charles, frappant son couteau sur le coin de son métier qui lui servait de table à manger. – Quand je te disais, Antoinette, que ton fils avait le cerveau dérangé... Mais dis-moi donc, méchant enfant, qu’est-ce qui t’a fourré cette belle idée dans la tête ?

– C’est la vue des misères que les canuts ont à souffrir, mon père ; s’il y avait d’autres *métiers*... encore... je ne dis pas !...

– Ceux-là ne sont-ils pas bons ? demanda le

père.

– Voyez ! dit sourdement le cousin de Joséphine en jetant un regard de douleur vers la place où gisait le corps de la jeune fille.

– Que veux-tu, dit l’ouvrier résigné, puisque c’est notre sort !

– C’est notre sort de travailler pour les riches, c’est juste, reprit l’enfant ; ce n’est pas de cela que je me plains, mais du métier, mon père, du métier, qui tue l’ouvrier.

– Tu es fou, Joseph, lui dit sa mère ; comment peux-tu penser à changer une machine dont tous les canuts se servent depuis des siècles ?

– C’est précisément, ma chère maman, parce que c’est la même machine dont tout le monde se sert depuis des siècles qu’on pourrait bien, il me semble, en inventer une autre... Pardon, mon père, excusez... laissez-moi achever... ou plutôt, dites-moi, ne faites-vous pas des étoffes plus belles, plus ouvragées, que votre père n’en faisait ?

– Mon père n’était pas canut, répondit Charles,

il était tailleur de pierres à Couzon.

– Mais mon grand-oncle Rive l'était ?
demanda Joseph.

– Oui, lui dit sa mère.

– Eh bien, reprit-il, grand-oncle Rive faisait-il
d'aussi belles étoffes que papa ?

– Non, certes, dit l'ouvrier.

– Donc, puisqu'on a perfectionné les étoffes,
pourquoi ne perfectionnerait-on pas les métiers ?

Pourquoi ?... pourquoi ?... répéta l'ouvrier
routinier, parce qu'on ne le peut pas.

– Dites plutôt parce qu'on n'y pense pas, père,
répliqua l'enfant.

Puis il ajouta avec un soupir, en regardant la
place où était le corps de la petite Joséphine :

– Et on devrait bien y penser !

– Enfin, que veux-tu faire ? lui demanda son
père, touché aussi par la vue de ce corps inanimé.

– Entrer en attendant chez maître Pinet, le
relieur de livres, père.

- Pourquoi, en attendant ?
- En attendant que je trouve mieux.
- Le mieux, c'est de suivre l'état de ton père...
À qui veux-tu que je lègue mon métier, si ce n'est à toi ?
- Vous le léguerez au mari de ma sœur, mon père, comme le père de ma mère l'a légué au mari de sa fille, répondit Joseph. Du reste... je ne dis pas que je refuse de travailler jamais comme canut... mais quand on aura inventé d'autres métiers, mon père, et cela se peut.

VI

Conclusion

Comme vous le voyez, mon jeune lecteur, un pressentiment secret de sa destinée tourmentait déjà le jeune Jacquard. Suivant son désir, il passa de l'atelier de son père dans l'atelier d'un relieur ; mais son esprit inquiet et inventif l'empêcha de se fixer dans ces régions inférieures du travail. La mécanique avait pour lui un attrait auquel son peu de fortune l'empêchait de se livrer, mais vers lequel tendait toujours son esprit.

Son talent ne se développa que tard, car l'homme qui a une idée heureuse et utile ressemble à la terre qui recèle un trésor : il faut au premier une occasion pour la développer, il faut à la seconde un hasard pour qu'on le découvre.

Voici l'occasion qui fit éclore l'idée de Jacquard.

C'était avant la paix d'Amiens ; la Société royale de Londres proposa un prix considérable pour l'inventeur d'un procédé mécanique applicable à la confection des filets. Un extrait de ce programme, traduit par un journal français, tomba sous les yeux de Jacquard. Cette idée le saisit : il réfléchit, il combine ; enfin, après bien des essais infructueux, il trouve le secret.

Aussi simple qu'habile, Jacquard s'imagina que, puisqu'il l'avait trouvé, d'autres devaient l'avoir trouvé aussi, ce qui ne l'empêcha pas de fabriquer le filet ; mais, une fois fait, il le met dans sa poche et n'y pense plus ; un jour cependant, par hasard, étant avec un de ses amis, qui avait entendu lire le programme, ils parlèrent de nouveau du filet.

– Voici la difficulté résolue, dit-il en prenant le filet et le jetant sur la table.

– Est-ce que tu ne t'occupes pas autrement des résultats de ta découverte et du prix proposé ? lui demanda son ami.

– Bast ! lui dit Jacquard, est-ce que tu crois que je suis le seul à l’avoir découvert ?

– Veux-tu me le confier ? lui dit son ami, prenant le filet.

– Je veux bien, répondit Jacquard.

Et une heure après il avait oublié son filet, pour réfléchir à l’idée qui l’occupait depuis longtemps, au moyen d’améliorer, par un nouveau mécanisme de métier, le sort misérable des canuts à Lyon.

À quelque temps de là, Jacquard fut mandé chez le préfet ; il ne pouvait se douter du motif de cet appel ; néanmoins il s’y rendit.

– Monsieur, lui dit ce magistrat, j’ai entendu parler de votre habileté dans la mécanique.

– Quelques mauvais plaisants, sans doute, monsieur le préfet, qui voulaient se moquer de moi, répondit Jacquard tout confus et faisant force salutations.

– Non certes, monsieur Jacquard ; n’avez-vous pas fait d’admirables découvertes ?

– Très simples, monsieur le préfet, très

simples.

– Mais très utiles à l’humanité.

– Je ne sais pas bien, monsieur le préfet...

– Le mécanisme le plus ingénieux !... Vous êtes un habile mécanicien, monsieur Jacquard !

– C’est monsieur le préfet qui est bien bon...

– Vous avez fait de profondes études ? car pour être aussi savant...

– Moi, monsieur le préfet ! mais en vérité, je ne sais rien...

– Et ce filet ! dit le préfet en présentant à Jacquard le filet confié à son ami.

– Tiens, c’est vrai ! je l’avais oublié ; pardon, monsieur le préfet, dit Jacquard avec une bonhomie parfaite.

– Mais votre ami ne vous a pas oublié, monsieur Jacquard, ni moi non plus, et j’ai ordre du premier Consul d’envoyer la machine à Paris.

Quelque temps après, Jacquard fut mandé à la préfecture ; le préfet lui dit tout de suite, dès qu’il le vit entrer :

– Vous allez partir pour Paris, monsieur Jacquard.

– Partir ! répliqua Jacquard stupéfait ; partir, monsieur le préfet, et par ordre de qui, s’il vous plaît ?

– Du premier Consul.

– Mais cela m’est impossible, monsieur le préfet ! d’ailleurs, pourquoi ? qu’ai-je fait ? que peut me vouloir le premier Consul, à moi, pauvre ouvrier inconnu ?...

– Les ordres du premier Consul admettent si peu de retard, mon cher monsieur Jacquard, qu’il faut obéir tout de suite. J’avertirai votre famille ; une chaise de poste vous attend à la porte de la préfecture. Bien plus, cet homme, – et le préfet désigna un gendarme, – cet homme a l’ordre de vous accompagner et de ne pas vous perdre de vue.

– Mais je n’ai fait de mal à personne, monsieur le préfet ! je vous le jure, je ne suis pas un malfaiteur, ni un voleur... il y aura erreur de nom, monsieur le préfet, croyez-le bien... mon

Dieu !

Et le pauvre Jacquard, prenant le ciel et le préfet à témoin de son innocence, paraissait dans une agitation extrême.

– Calmez-vous, mon cher Jacquard ; rassurez-vous, lui dit le préfet, le conduisant, tout en parlant, dans sa cour, où une chaise de poste était attelée. Le premier Consul est un homme qui sait apprécier le mérite partout où il se trouve... S'il ne vous faisait pas enlever... qui sait ?... vous ne voudriez peut-être pas quitter votre famille, votre maison, vos affaires, pour aller à Paris...

– Non, certes, monsieur le préfet, non certes.

– Vous voyez bien qu'il a raison d'agir ainsi ; allons, montez dans cette chaise, monsieur Jacquard, il ne vous arrivera pas de mal... je vous en répons... montez donc... peut-être n'êtes-vous pas bien pourvu d'argent, ce gendarme aura soin qu'il ne vous manque rien... fermez donc la portière. Au revoir, monsieur Jacquard, bon voyage, portez-vous-bien ! Allons, postillon, au galop !

La chaise de poste s'éloigna rapidement de la cour de la préfecture, et traversa Lyon au bruit éclatant des coups de fouet, recélant dans son intérieur le pauvre ouvrier lyonnais, tout stupéfait et tout ému de se voir ainsi emporté loin de sa ville natale.

Jacquard n'avait jamais vu Paris, et le premier endroit où on le conduisit en arrivant dans la capitale, fut le Conservatoire des arts et métiers : les premières personnes qu'il vit furent Bonaparte, alors premier Consul, et Carnot, premier ministre.

– C'est vous qui vous nommez Joseph-Marie Jacquard ? lui demanda brusquement Carnot. C'est vous qui prétendez faire ce que Dieu lui-même ne ferait pas, former un nœud sur une corde tendue ?

Étourdi de ce ton et intimidé à la vue des hauts personnages devant lesquels il était, l'ouvrier ne trouva pas une parole à répondre.

Mais Bonaparte, avec cette bonté qu'il savait employer à l'égard de ceux à qui il reconnaissait du talent, ayant réitéré les mêmes questions, la

voix revint au pauvre homme.

De cette conversation date l'origine de la gloire et de la fortune de Jacquard.

Le voilà d'abord installé au Conservatoire tous les secrets de la mécanique qu'il n'avait pu étudier jusqu'alors, il les trouva là, au milieu de toutes les merveilles de l'industrie : les difficultés s'aplanirent devant sa volonté. On lui ordonna de construire une machine pour la confection des filets, et il la construisit. Un châle magnifique, destiné à Joséphine, la femme du premier Consul, tissé sur un métier qui avait coûté plus de vingt mille francs, lui donna l'idée d'appliquer à ces ouvrages de luxe un mécanisme moins cher et moins onéreux ; il y réussit complètement.

Puis son idée fixe, celle d'économiser des bras et des souffrances pour la fabrication des tissus brochés, ne l'avait pas abandonné ; il inventa la machine qui porte le nom de Jacquard, et qui parut à l'Exposition de 1801.

Grâce à cette machine, perfectionnée encore depuis, cette population de Lyon, appelée canuts, a acquis une existence nouvelle ; si le travail ne

les sauve pas toujours de la misère, du moins il ne les tue pas. Dans les salles d'asile, dans les écoles, dans les ateliers, au lieu de ces êtres pâles et étiolés, achevant à grand-peine des ouvrages difficiles et rares, ce sont de gais enfants dont les joues rebondies sont animées par les vives couleurs naturelles à leur âge ; ce sont des hommes qui, ayant dépouillé cette mélancolie timide qui était le caractère de leur profession, paraissent aujourd'hui sains et dispos, et la fabrication a reçu un développement immense.

En 1788, on ne comptait que deux cent quarante métiers pour les étoffes façonnées ; en 1801, époque de la découverte de Jacquard, il y en avait deux mille huit cents, et aujourd'hui, sur trente-deux mille métiers qu'emploient Lyon et la banlieue, ces machines ingénieuses comptent pour près d'un tiers.

Le premier Consul avait récompensé cette admirable découverte par une pension annuelle de six mille francs ; Jacquard s'en trouvait heureux, et, bien que par lui seul l'opulence régnât chez les fabricants, ainsi que l'aisance

chez l'ouvrier, il vivait modeste et retiré sans en désirer davantage.

Son désintéressement n'était comparable qu'à la droiture de son cœur ; les étrangers lui firent des offres magnifiques ; ce fut sans faste, mais avec fermeté, qu'il les refusa. Peu désireux d'une grande fortune, il s'était engagé, au prix d'une modique pension, avec le conseil municipal de Lyon, « à consacrer tout son temps et tous ses travaux au service de la ville et à la faire jouir de tout perfectionnement à ses précédentes inventions. »

En 1819, après l'Exposition, il reçut, sans l'avoir sollicitée, la décoration de la Légion d'honneur, récompense bien due et justement acquise au simple ouvrier qui avait régénéré toute une population souffrante et malheureuse.

Sur la fin de sa vie, Jacquard s'était retiré dans une petite maisonnette d'Oullins, à quelques lieues de Lyon. C'était là que d'illustres voyageurs, des savants de tous les pays, des hommes d'État, venaient chercher l'homme dont le nom était européen, et, voyant tant de

modestie, une retraite si obscure à celui qui avait répandu l'opulence autour de lui, ils s'étonnaient.

– Ils sont tous devenus riches, tant mieux ! leur répondait Jacquard ; moi, je suis resté dans ma modique fortune, mais je ne m'en plains pas, messieurs, il me suffit d'avoir été utile à mes concitoyens.

– Votre ville, lui disait un jour un étranger de haute distinction, n'a pas été à votre égard d'une grande munificence.

– Oh ! j'en ai bien assez, monsieur, lui répliqua-t-il, je n'en avais pas tant demandé, et je n'en désire pas davantage.

Cet homme utile, né de parents obscurs, et qui peut être appelé, à juste titre, un bienfaiteur de l'humanité, s'est éteint paisiblement dans sa retraite d'Oullins, le 7 août 1834. Quelques amis et un petit nombre d'admirateurs ont accompagné sa dépouille mortelle au cimetière d'Oullins. Une souscription a été ouverte par le conseil des prud'hommes de Lyon pour élever un monument à sa mémoire.

Sa statue en bronze décore actuellement une des places de sa ville natale.

Guillaume Dupuytren

ou

La dette de l'étudiant

Dix-neuvième siècle

I

Le bon sur la poste

Un de ces porteurs de seaux qui parcourent les quartiers les plus pauvres et les plus peuplés de Paris pour approvisionner d'eau les ménages longeait, une après-midi du mois de novembre 1794, la rue Hautefeuille. C'était un tout jeune homme, dont la figure rose et fraîche indiquait une bonne santé, et, dont la physionomie ouverte et gaie était l'indice d'un bon cœur. Tout en marchant, il soufflait sur ses doigts, car le froid était piquant ; il s'interrompait de souffler pour crier d'une voix qui faisait honneur à ses poumons : « À l'eau ! à l'eau ! »

Bientôt il se trouva devant une vieille maison bâtie entre cour et jardin. Il s'avança vers la loge du portier en criant : « Vous faut-il de l'eau, la bourgeoise ? » Sur cette réponse : « Oui, mon

garçon », il entra et vida ses deux seaux dans une grande cruche. Comme il achevait cette besogne, le facteur frappa au vasistas de la croisée, l'ouvrit, jeta sur une petite table placée sous la croisée une lettre en disant : – Port payé. Et, refermant le vasistas, il s'éloigna.

– Montez-vous chez vous, Chassagne ? demanda la portière au porteur d'eau.

– Non ; mais pourquoi, la bourgeoise ? demanda Chassagne.

– C'est que cette lettre est pour cet étudiant dont la chambre touche à la vôtre, Chassagne, et vous la lui auriez portée.

– Est-il donc encore chez lui à cette heure-ci ? demanda Chassagne prenant la lettre.

– Chez lui ! il n'est pas sorti depuis trois jours, dit le portier.

– Ni pour se promener, ni aller dîner ?...

– Oh ! dîner ! fit observer la portière. J'ai une idée, moi, et si ce jeune homme n'était pas si fier...

– Quoi ! quelle idée avez-vous, madame

Sergent ? demanda le porteur d'eau en se rapprochant de la portière.

– Qu'il n'a pas mangé hier de toute la journée, ni ce matin, dit madame Sergent en baissant la voix... et, certes, si j'avais osé... je lui aurais bien monté ce matin du lait et du pain...

– Il fallait oser, madame Sergent, il fallait oser ! dit l'Auvergnat tout ému.

– Oui, pour qu'il me dise encore, comme la semaine dernière, avec sa voix douce et fière : « Qui vous a demandé cela, madame ? ce n'est pas moi ; je vous remercie beaucoup de votre obligeance... je n'ai pas faim... » Et, en disant cela, voyez-vous, monsieur Chassagne, une grosse larme roulait dans ses beaux yeux bleus...

– Bast ! bast ! s'écria l'Auvergnat élevant la lettre en l'air, j'ai idée que voici de quoi payer tout cela, sans compter que je parie bien qu'il payera encore mon déjeuner par-dessus le marché. Les lettres port franc, ça renferme toujours de l'argent, madame Sergent, je sais ça, moi. Du pain et du fromage, ajouta-t-il en jetant un regard de mépris sur un gros morceau de pain

bis et une part de deux sous de fromage de Gruyères qu'il sortit de la poche de sa veste, c'est sec... et pas trop réchauffant pour un temps comme celui-ci... J'ai des idées comme la bourgeoise, moi, le voisin humectera cela.

Puis, sifflant un petit air auvergnat, réminiscence des souvenirs de son pays, le jeune porteur d'eau, son déjeuner d'une main, sa lettre de l'autre, s'élança sur un escalier assez roide, le monta tout d'une haleine, et ne s'arrêta qu'à la dernière marche, devant une petite porte portant le numéro 8, à laquelle il frappa.

– Entrez, dit de l'intérieur une voix douce et triste.

La clef était en dehors, Chassagne la tourna, entra, et jeta autour de lui un regard qui l'affligea : c'était l'aspect de la misère la plus nue, la plus complète, la plus désolante. Sur un lit de sangles très peu exaucé par un mince matelas, était couché un jeune homme pâle et maigre ; assis sur son séant, il écrivait, et devait écrire depuis longtemps, à en juger par le nombre de feuilles remplies, éparpillées sur la maigre

couverture de laine grise qui ne devait guère le garantir du froid. Sur une chaise de paille, la seule qu'on vit dans son misérable réduit, on voyait, pliés, ses habits qu'il avait quittés la veille ; sur une table, à côté du lit, étaient quelques livres, et, au milieu, un chandelier dans lequel une mèche dépourvue de suif témoignait d'une veillée prolongée ; quant au feu, on devinait à la propreté de l'âtre qu'on n'en avait jamais allumé.

– Dites donc, voisin, s'écria l'Auvergnat pour se donner une contenance, savez-vous que vous n'êtes pas plus richement logé que moi ?

– Que désirez-vous ? demanda le jeune homme alité, sur le noble et beau front duquel glissa une légère rougeur.

– C'est une lettre, dit l'Auvergnat en la posant sur la couverture.

– De Pierre Buffière ! s'écria l'étudiant, la décachetant vivement.

Mais, à peine eut-il jeté un regard dans l'intérieur, qu'il pâlit, sa tête se pencha, ses yeux

bleus se fermèrent, tout son corps sembla se débattre sous une souffrance invisible, intolérable, mais ce fut l'instant d'un éclair ; se redressant subitement, secouant sa magnifique chevelure blonde qui couvrait son cou et ses épaules, un éclair d'indignation traversa sa prunelle bleue ; la colère, une colère noble, sublime, qui vient d'une âme froissée, rendit à ce beau visage cet éclat de jeunesse et de fierté qui lui allait si bien, et, froissant dans sa main blanche et maigre la lettre de Pierre Buffière, il murmura entre ses dents : L'infâme ! Puis il resta anéanti et sans remarquer qu'il n'était pas seul.

Effectivement, Chassagne, qui avait voulu jouir de la joie de son voisin, était resté ; mais, quand il vit, au lieu de joie, cette pâleur subite, puis l'indignation succéder à la pâleur, il pensa que peut-être il était importun et allait se retirer, lorsqu'il remarqua à terre un petit carré de papier que l'Auvergnat connaissait bien. Avait-il envoyé de l'argent au pays, ou en avait-il reçu ? Bref, ce carré de papier était un bon sur la poste. Dans sa naïve candeur, il supposa que l'étudiant n'avait pas vu ce billet, et, le relevant, il le posa sur la

couverture, et dit d'un air qu'il s'efforça de rendre malin :

– Dites donc, voisin : vous avez pris le poulet, mais vous avez oublié la sauce, et la sauce, c'est peut-être le meilleur.

– Merci, mon ami, dit le jeune étudiant sans prendre le papier, sans seulement lever les yeux sur celui qui lui parlait ; merci.

Ce n'était pas le compte de l'Auvergnat ; son âme compatissante, sans bien comprendre tout ce qui se passait chez son voisin, y devinait cependant une grande souffrance ; en regardant attentivement autour de lui, il n'avait pas aperçu le plus léger vestige de repas. Les malheureux, ceux qui ont souffert la faim, sont bien plus sensibles aux maux d'autrui que les riches, dont le cœur ignore le sentiment des misères qu'ils n'ont pas éprouvées. *Il n'a pas mangé d'hier ni d'aujourd'hui* : ces mots bourdonnaient aux oreilles de Chassagne, et lui causaient des éblouissements ; il y avait donc des infortunes plus grandes que celles de travailler pour un petit salaire, au froid ou au chaud, de courir les rues de

Paris, exposé aux rigueurs des glaces de l'hiver ou aux feux ardents d'un soleil d'été. Un grand silence avait suivi ce mot, Merci ! et Chassagne roulait dans sa tête le moyen de renouer la conversation, lorsqu'il crut l'avoir trouvé.

– Ça n'est pas bien, voisin, dit-il enfin d'un ton brusque, et parce que je ne suis pas aussi bien mis que vous, aussi riche...

– Aussi riche !... interrompit l'étudiant, l'accent brisé par ce reproche... riche... lorsque je me meurs de faim !

– Je le savais ! cria l'Auvergnat avec la joie cruelle d'un enfant qui ignore le mal qu'il fait, je le savais, et je venais en bon voisin déjeuner avec vous.

Puis, pendant que l'étudiant, les yeux ouverts et fixes, regardait l'Auvergnat sans avoir l'air de comprendre ses paroles, celui-ci, en un tour de main, avait débarrassé la table, et remplacé les livres et le chandelier par une feuille de papier blanc, sur laquelle il étala son gros morceau de pain bis, sa chétive portion de fromage, et son couteau qu'il plaça au milieu.

– Et maintenant, ajouta-t-il, je vais chercher de quoi arroser cela.

Puis, il s'élança hors de la chambre, et, lorsque, dix minutes après, il revint tenant une bouteille de vin et deux verres, il trouva son compagnon dans le même état de stupeur et de morne désespoir.

Sans faire aucune remarque, l'Auvergnat coupa tranquillement son pain en deux, son fromage en deux, il en poussa chaque moitié devant le lit, versa du vin dans les deux verres, et dit au jeune homme :

– À votre santé, voisin...

Mais soudain la figure franche de l'Auvergnat se rembrunit, un tremblement agita sa main qui tenait le verre.

– Vous refusez de trinquer... dit-il la voix émue, parce que je suis un pauvre porteur d'eau, et vous, un monsieur ?...

Ce reproche rappela l'étudiant à lui-même.

– Pardon ! cria-t-il, pardon !

Et, saisissant son verre, il le heurta contre

celui de Chassagne ; mais, lorsqu'il voulut le porter à ses lèvres, un déluge de pleurs inonda son visage ; il reposa le verre sur la table.

– Oh ! si tu savais ce que je souffre ! dit-il en pleurant à chaudes larmes.

Et, tendant la main à Chassagne, il l'attira près de son lit.

– Toi, si bon pour moi, toi, qui ne me connais pas et qui viens en frère partager avec moi ton déjeuner ; ton déjeuner qui n'est peut-être pas déjà trop copieux pour ton robuste estomac, lorsqu'un de mes parents. un homme de ma famille qui me devrait aide et protection, un homme qui m'a vu naître, et auquel j'ai écrit... tout ce qu'on pouvait écrire pour toucher même le cœur d'un étranger... Je lui ai rappelé nos liens de famille, je lui ai dit que, forcé par la ruine de tous les établissements publics à sortir du collège de la Marche, je n'en poursuivais pas moins mes études, mais que j'étais sans moyens, sans argent, sans habits ; je le suppliais de m'avancer quelques louis pour payer mon loyer, m'acheter des livres... pour manger enfin !... car je n'ai que

dix-sept ans, et à cet âge la faim est horrible... Eh bien... ajouta le pauvre jeune homme en prenant sur son lit la lettre et le bon sur la poste, eh bien, il m'envoie un louis, et, pour ce misérable louis, il croit avoir acheté le droit de me faire des remontrances, de me donner des conseils, de me reprocher d'avoir quitté mon pays pour venir mourir de faim à Paris et être à charge à toute ma famille... à charge !...

– Il faut lui renvoyer ce louis, à ce parent-là, dit Chassagne essuyant une larme du revers de sa main libre, et lui dire son fait.

L'étudiant serra davantage la main de l'Auvergnat, ses yeux cessèrent de pleurer.

– Bien, lui dit-il, bien, tu as du cœur... ça soulage le mien. J'accepte ton déjeuner, Chassagne ; n'est-ce pas Chassagne qu'on te nomme ?

– Oui, dit Chassagne.

– Et après, dussé-je mourir de faim, j'irai rejeter à la poste et les conseils et le louis du parent sur lequel je comptais.

– Oh ! mourir de faim ! voyez-vous, monsieur Guillaume, tant que Chassagne pourra tenir un seau d'eau sur ses épaules, un voisin ne mourra pas de faim. On est homme, après tout, et de rencontre, comme on dit ; aujourd'hui je t'en donne, c'est demain ton tour... On ne m'a point abandonné, moi, et je laisserais un autre mourir de faim ! allons donc ! Le curé de chez nous, qui m'a élevé, éduqué, pauvre orphelin que j'étais ! qui m'a envoyé à Paris pour y gagner ma vie, car notre pays est trop pauvre pour nourrir ses enfants ; ce bon curé m'a dit je ne sais combien de fois : « Ce que je fais pour toi, Chassagne, tu le feras pour de plus pauvres que toi. » Ce que j'en dis là n'est pas pour vous humilier au moins, monsieur Guillaume ; rien qu'à vos habits on voit bien que vous êtes plus riche que moi.

– Bon cœur, excellent cœur ! dit l'étudiant, qui s'était levé et habillé pendant que Chassagne parlait, et qui avait mangé quelques bouchées de pain et avalé quelques gorgées de vin, mais avec quelque peine, car son gosier resserré par le chagrin lui refusait son office. Chassagne, j'accepte tes bienfaits, car je ne serai pas toujours

un pauvre et triste étudiant en médecine ; j'aurai du talent un jour, et un nom et une réputation, et je te rendrai au centuple ce que tu fais pour moi.,. Oh ! j'ai de l'ambition, Chassagne, je veux être un jour chirurgien en chef de l'hôpital.

– Puisque nous en sommes sur l'ambition, monsieur Guillaume, je vous dirai aussi la mienne, moi : tel que vous me voyez, répliqua l'Auvergnat, comme exalté lui aussi par l'exaltation de l'étudiant, mon ambition, à moi, ce n'est pas comme la vôtre... mon ambition, à moi, c'est d'avoir, à la place de mes seaux, pour vendre mon eau, un tonneau à moi, un beau tonneau tout neuf, peint en rouge avec des cercles bleus ! Oh ! quel beau jour ce sera, le jour où je me verrai attelé à mon tonneau !

Malgré sa douleur, le jeune étudiant ne put s'empêcher de sourire de l'ambition du porteur d'eau.

– Et cela coûte-t-il donc bien cher un tonneau ? demanda-t-il en mettant sous enveloppe sa réponse à son parent Pierre Buffière, le bon sur la poste, et la cachetant.

– Dame ! monsieur, pour l’avoir neuf, ça coûte au moins deux cent soixante francs ; mais il faut tout dire, acheva-t-il d’un accent de confiance pleine de bonhomie enfantine, j’en ai déjà deux cents dans mon boursicot... Eh bien, que faites-vous donc ? laissez-moi donc le soin du ménage ; allez à la poste, allez, je vais ranger tout, moi, mes pratiques sont servies, et ça me réchauffera un peu.

Les deux jeunes gens se serrèrent encore la main, puis l’étudiant disparut pendant que l’Auvergnat, qui avait déjeuné moins vite, ou qui avait meilleur appétit, se remettait à table pour achever son repas.

II

Le boursicot

Chassagne en était à sa dernière bouchée lorsqu'il entendit des pas résonner sur les marches du petit escalier de bois qui conduisait aux mansardes, et ces pas s'arrêtèrent à sa porte.

– Déjà de retour ? dit-il en se retournant, croyant que c'était Guillaume. Mais la moitié du dernier mot s'arrêta sur ses lèvres en reconnaissant M. Bouvard, le propriétaire de la maison.

– L'étudiant Guillaume Dupuytren ? demanda celui-ci sans entrer.

– Il est sorti, monsieur Bouvard ; mais, si c'est quelque chose qu'on puisse lui dire... dit obligeamment l'Auvergnat.

– Certainement ; mais commencez par sortir,

vous aussi, dit le propriétaire.

– Eh bien, que me voulez-vous ? dit Chassagne lorsqu’il fut sur le palier.

Mais, à son grand étonnement, il vit M. Bouvard fermer la porte de la chambre de Guillaume et en tirer la clef.

– Que faites-vous donc ? continua de dire l’Auvergnat.

– Vous le voyez, dit le propriétaire froidement, j’emporte cette clef afin que le locataire, qui, dès ce moment, cesse d’être le mien, ne rentre plus ici.

– Et où voulez-vous qu’il aille ? demanda l’Auvergnat dans une douloureuse surprise.

– Où il voudra, cela ne me regarde pas ; il me doit cinq mois... c’est assez.

– Oh ! monsieur Bouvard, ne faites pas une chose pareille ! dit l’Auvergnat en joignant les mains de la façon la plus suppliante. M. Dupuytren n’est pas un malhonnête homme, il vous payera.

– Quand ? demanda le propriétaire essayant de

passer entre le mur et l’Auvergnat qui lui barrait le passage.

– Quand il pourra, dit celui-ci ; mais vous qui êtes riche, monsieur, pour une misère pareille ne causez pas de chagrin à un pauvre jeune homme... Mon Dieu ! mais que faut-il donc faire pour vous attendrir, monsieur ?

– Me payer, répondit brutalement le propriétaire.

– Et puis vous lui fermez ses livres, ses papiers... comme s’il n’avait déjà pas assez de peines sans celle-là... Monsieur Bouvard, rendez cette clef, dit Chassagne, rendez cette clef...

– Vous me menacez ! dit le propriétaire en pâlisant... Craignez que je ne vous chasse, vous aussi !... Voyons, laissez-moi passer, ou j’appelle.

– Mon Dieu ! dit Chassagne, dont l’oreille subtile venait de reconnaître, au bas de l’escalier, la voix du jeune étudiant qui parlait ou rendait le salut au portier, mon Dieu ! le voilà déjà... Oh ! monsieur Bouvard, rendez la clef, je vous en supplie... Il monte... quel coup pour lui !

Monsieur Bouvard, ajouta-t-il à voix basse, rendez la clef... et, s'il ne vous paye pas... eh bien, je vous payerai, moi.

– Avec quel argent ? demanda le propriétaire d'un ton de mépris qui fit monter le rouge au front de l'Auvergnat.

– Avec l'argent d'un brave enfant de l'Auvergne, qui l'a gagné à la sueur de son front, répondit-il.

– Ce sont des paroles ! dit le propriétaire essayant encore de passer outre.

Guillaume n'avait plus qu'un étage à monter.

– Mettez la clef à la serrure et venez, dit le brave porteur d'eau ouvrant une porte contre laquelle il s'arrêta.

Le propriétaire obéit à son tour. Guillaume atteignait alors le haut de l'escalier. En reconnaissant M. Bouvard il pâlit et allait sans doute parler le premier, demander du temps, s'excuser de ne pas payer ; mais Chassagne ne lui en donna pas le loisir : poussant le propriétaire dans sa mansarde, il en referma la porte sur eux

deux.

Guillaume entra chez lui. La cloison qui séparait sa chambre de celle de Chassagne n'était pas assez épaisse pour que le jeune étudiant n'entendit le bruit de l'argent qu'on comptait.

– Il paye, lui ! se dit-il, et tout à l'heure le propriétaire va venir ici me demander ce que je lui dois ; le portier m'a dit qu'il montait pour cela. Que lui dirai-je, mon Dieu ! que lui dirai-je ?... Et que me dira-t-il, lui, lorsque je lui demanderai encore du temps ?... Quelle humiliation ! Mon Dieu ! donnez-moi la force de soutenir ce nouveau chagrin, ajouta-t-il en se précipitant à deux genoux devant son chétif grabat, et priant avec des battements de cœur qui lui brisaient la poitrine et des larmes qui lui brûlaient les yeux.

Mais bientôt quelqu'un entra.

C'était Chassagne.

– Eh bien, comme vous me regardez ! dit ce dernier.

– Monsieur Bouvard ? fit Guillaume.

- Parti, dit Chassagne en riant.
- Sans me demander ce que je lui devais...
- Oui, mais j’ai arrangé la chose... il attendra...
dit le porteur d’eau, non sans quelque embarras.
- Et que lui avez-vous dit, grand Dieu ! pour le calmer ?...
- Dame !... je lui ai dit... je lui ai dit... que vous le paieriez quand vous seriez chirurgien en chef de l’hôpital, dit Chassagne en achevant aussi vite sa phrase qu’il avait mis de lenteur à la commencer.

L’étudiant en médecine crut d’abord que son voisin se moquait de lui, mais le visage de l’Auvergnat était si rond, si bon, si naïf, son air si simple, si candide, que, chassant cette mauvaise pensée, Guillaume dit en souriant et en prenant un de ses livres :

- Alors travaillons donc à le devenir !
- Et moi, allons gagner mon tonneau ! dit l’Auvergnat en quittant tout à fait la mansarde de l’étudiant.

III

Le jeune comte

Guillaume voulut se mettre au travail, mais il lui fut impossible de rassembler ses idées. Son pauvre cœur, partagé entre deux sentiments bien contraires, tantôt se brisait en pensant à ce parent cruel et riche qui lui refusait aide et secours, tantôt tressaillait de reconnaissance pour ce voisin pauvre comme lui, et qui était venu si généreusement lui donner la moitié de son déjeuner.

– Il va venir encore, se dit-il, partager son dîner. Oh ! tâchons au moins, s'il me faut devoir quelque chose à quelqu'un, que ce soit à plus riche que moi !

Puisant dans cette pensée le courage de faire une action qui humiliait son amour-propre, qui révoltait son orgueil, sa délicatesse, qui ternissait,

lui semblait-il, cette fleur de fierté si vivace encore dans son cœur, il se leva, brossa bien son habit, mouilla le cuir de ses souliers pour leur rendre un éclat momentané et passager, puis, posant un peu de côté, sur son front charmant, sa casquette d'écolier, il sortit et se dirigea vers un des plus beaux hôtels de la rue du Bac, au faubourg Saint-Germain. Un air de fête régnait dans cet hôtel, les domestiques allaient et venaient d'un air affairé, joyeux, c'est à peine si l'un d'eux, quand il demanda M. Léon, daigna s'arrêter pour lui répondre.

– Au premier, sonnez à gauche.

Guillaume fit ce que lui dit le domestique, un autre domestique vint ouvrir.

– M. Léon de... demanda-t-il.

– Monsieur est-il un invité ? demanda ce valet.

– Non, répondit Guillaume.

– Ah ! c'est que c'est aujourd'hui la fête de M. le comte, répliqua le valet.

Guillaume eut alors bonne envie de s'en aller, mais il avait déjà ressenti toutes les angoisses de

sa démarche, le plus grand effort était fait, celui de frapper à la porte, il resta.

– Dites à votre jeune maître, dit-il au valet, que c'est un camarade de classe du collège de la Marche qui désire le voir.

Le valet alla et revint ; il introduisit Guillaume dans l'antichambre ; le fils du duc de... parut aussitôt.

– Tiens ! c'est toi, Guillaume ! dit ce dernier en tendant la main à son ancien camarade, et qu'es-tu devenu depuis la dispersion des collèges ?...

Puis, sans attendre de réponse, que, du reste, Guillaume ne se pressait pas de faire, parce qu'il cherchait un moyen d'entrer en matière, et n'en trouvait pas un qui convînt à la fois à sa fierté naturelle et à sa profonde misère, Léon continua :

– Imagine-toi, Guillaume, que je suis assailli tous les jours par des camarades de classe qui, parce que je suis fils de duc et riche, pensent puiser dans ma bourse, c'est-à-dire dans celle de mon père, plus que moi-même...

– Mais tu ne les refuses pas, Léon ? dit Guillaume, la voix oppressée par la plus pénible de toutes les émotions, tu les accueilles bien, en ami, en ancien camarade ?

– Oh ! pour cela, tu me juges bien, Guillaume, répondit le fils du duc de... Et certes, à un camarade qui me dirait : Léon, j'ai faim, je m'empresserais de lui mettre dans la main un écu de trois livres, même de six, selon...

– Oh ! mieux que cela, Léon ! s'écria Guillaume le visage en feu, car il était décidé à tout avouer ; et à un ancien camarade, comme moi, par exemple, avec lequel tu aurais étudié, joué, dormi et mangé, et qui viendrait à toi et te dirait : Léon, ce n'est pas une aumône que je te demande, c'est une aide, un secours, les moyens d'attendre qu'une autre école se forme, ce qui ne peut pas tarder ; il faut des médecins et des chirurgiens dans un État, comme il faut des boulangers ; prends sur la pension de ton père... dix louis, par exemple, et prête-les-moi... Je te les rendrai, Léon, foi d'homme d'honneur, je te les rendrai ; tu les prêteras, n'est-ce pas ?

Léon partit d'un grand éclat de rire.

– Dix louis, répétait-il en riant, dix louis, un mois de mes menus plaisirs... comme tu y vas !

Guillaume passa la main sur son front pour essuyer les gouttes de sueur froide qui en découlaient, et répliqua avec toute l'énergie du désespoir :

– Eh bien, tu resteras un mois sans t'amuser, et ton camarade mangera et étudiera quatre mois.

– Tu es fou, Guillaume, dit Léon haussant les épaules ; mais on sonne, ce sont encore de nouveaux amis qui arrivent, c'est ma fête ; veux-tu entrer au salon, je le présenterai à mon père.

– Merci, dit Guillaume qui avait réussi à reprendre son sang-froid, merci !

– Est-ce à cause de ton petit habit de collégien tout étriqué ? répliqua Léon ; tu sens bien que je ne veux pas, plus que toi, te livrer à la risée de nos amis ; mais nous sommes de la même taille... Lapierre t'en prêtera un de ma garde-robe.

– Merci, dit encore Guillaume si froidement, que Léon, qui lui avait tenu la main tout le temps,

la lui lâcha.

– Oh ! tu fais le fier ? à ton aise !... Alors souffre que je rentre, moi... Viens me voir un autre jour où nous n’aurons pas de monde... Au revoir, Guillaume.

– Jamais ! cria d’abord Guillaume.

Puis, se rapprochant soudain et souriant d’un sourire plein d’ironie ou d’amertume, il reprit :

– C’est-à-dire, oui, Léon, au revoir, mais quand tu auras besoin de moi.

– C’est donc jamais, dit le riche jeune homme, déjà prêt à rentrer au salon ; car quelle idée que le fils d’un duc et pair, le descendant des... ait jamais besoin du fils d’un paysan du Limousin, du descendant des Dupuytren !...

– Peut-être ! dit le descendant des Dupuytren en appuyant sur ce mot.

– Tu es fou ! dit le fils du duc en soulevant la portière et disparaissant sous ses plis nombreux.

Guillaume Dupuytren reprit le chemin de sa mansarde, mort dans l’âme et la sueur au front.

En rentrant chez lui, il y trouva Chassagne, qui, du plus loin qu'il l'entendit, lui cria :

– Allons donc, monsieur le flâneur, le potage refroidit.

– À dîner ! dit Guillaume étonné, ému, en voyant fumer une écuelle sur sa table.

– N'est-ce donc pas convenu ? dit le porteur d'eau avec une bonhomie pleine de naïveté, et à ma place n'en feriez-vous pas autant ?...

– Mais, répliqua le jeune étudiant en découvrant un plat à côté de l'écuelle de soupe, tu vas entamer ton boursicot.

– Bast ! répliqua le jeune Auvergnat, ne pouvant cependant retenir un soupir au souvenir de la brèche qu'il y avait faite le matin, vous me rendrez tout cela quand vous serez chirurgien en chef de l'hôpital.

– Alors, dit Guillaume en riant, car la cordialité de l'Auvergnat avait guéri dans son cœur la blessure faite par le fils du duc, toi, Chassagne, tu seras porteur d'eau, avec un tonneau et un cheval.

– Oh ! un cheval, répliqua Chassagne, mon ambition ne va pas si loin ! porteur d'eau au tonneau, c'est tout ce que je souhaite.

IV

Le tonneau du porteur d'eau

Depuis ce jour, le jeune enfant de l'Auvergne s'établit de lui-même, et de son autorité privée, le fournisseur du jeune étudiant, et en même temps son domestique, son ami, son frère.

– Tenez, lui dit-il, un jour où Guillaume ne voulait plus consentir à être ainsi et toujours son obligé, je vous disais que ma seule ambition était de posséder un tonneau ; eh bien, tenez, je donnerais mon tonneau, si je l'avais, pour un peu d'amitié de votre part ; l'obligé... c'est moi : avant de vous connaître, moi, orphelin, seul au monde, surtout depuis la mort du curé qui éleva mon enfance, je n'avais personne avec qui causer, personne qui s'intéressât au pauvre Chassagne ; je mangeais seul, et, le soir venu, je me retirais seul, bien fatigué, dans mon garni bien

froid, bien triste, sans qu'une main prît ma main, comme vous le faites, monsieur Guillaume, et me dît : Bon Chassagne, comment ça va-t-il ? Ça fait du bien, ça, monsieur Guillaume, ça vous réchauffe... comme un bon feu.

– Mais ton tonneau... tu me fais manger ton tonneau, lui répliqua Guillaume, riant pour dissimuler une larme que des sentiments si charmants amenaient dans ses yeux.

– Bast ! nous sommes jeunes, et le bon Dieu ne nous abandonnera pas, monsieur Guillaume ; je le prie pour vous matin et soir, savez-vous ?

La larme retenue tomba sur la main de Chassagne, que Guillaume serrait sans répondre.

Cet état de choses ne dura pas longtemps. Vers les premiers mois de l'année 1795, la création de l'École de médecine amena quelques changements dans l'intérieur des deux amis ; Guillaume entra interne à l'hôpital. La séparation fut cruelle, et ce ne fut que par la promesse que lui fit Guillaume d'avoir recours au boursicot, s'il avait encore besoin d'argent, que Chassagne consentit enfin à se séparer de celui qu'il aimait

comme on aime un frère.

Quelque temps après son installation à l'hôpital, le médecin en chef, sachant que Guillaume avait toutes les peines du monde à payer ses inscriptions pour prendre ses grades de docteur, et que souvent son dîner comme son déjeuner se composait d'un petit pain et d'un verre d'eau, lui proposa de garder un malade, un homme puissant, fort riche, le duc de... qui, d'abord, lui donnerait un louis par nuit, et dont le crédit plus tard pourrait lui être utile.

En entendant le nom du père de son ingrat et insensible camarade, Guillaume eut d'abord l'idée de refuser ; mais une réflexion lui fit aussitôt accepter avec joie cet emploi presque servile.

– Le motif ennoblit l'emploi, dit-il.

Et, le soir même, il se rendit à l'hôtel du duc. En le voyant arriver, Léon lui dit :

– Oh ! que tu es aimable, Guillaume, de venir soigner mon père ; mais sois tranquille, va, tu seras bien payé.

– Je l’espère bien, répondit froidement le jeune interne.

Et il alla s’installer au pied du lit du duc.

Grâce à ses soins assidus et aussi à son intelligence, le duc fut hors de danger au bout d’un mois, et, ce jour-là, il remit au jeune garde-malade vingt-cinq louis en or.

En les recevant, Guillaume oublia la main qui les donnait, il oublia que c’était le paiement d’un acte de servitude ; il ne songea qu’à l’emploi qu’il voulait en faire, et, en se voyant prêt à accomplir son rêve le plus cher, sa joie fut si franche, si naïve, si expansive, qu’il s’échappa de l’hôtel précipitamment, sans remercier même le duc. Celui-ci crut l’interne atteint de folie ; il chargea son fils de le suivre, et Léon revint un moment après, riant aux éclats, et annonçant à son père que Guillaume n’était pas allé loin ; qu’à deux pas de l’hôtel il avait trouvé un porteur d’eau avec son tonneau, que cet homme paraissait attendre l’étudiant, car, sans qu’aucunes paroles eussent été échangées entre eux, Guillaume avait compté treize louis au porteur d’eau ; incontinent

celui-ci avait ôté les harnais qui l'attelaient à sa charrette, les avait passés aux bras de Guillaume, et ils s'étaient séparés, l'un en comptant son argent, l'autre attelé à la charrette de porteur d'eau.

Revenons à Chassagne. Depuis un mois qu'il n'avait vu Guillaume, le temps lui paraissait d'une longueur désespérante ; les journées n'avaient pas de fin, les nuits étaient éternelles. Le soir, à l'heure où on n'y voit plus pour écrire, et où l'on y voit cependant encore assez pour se passer de lumière, à cette heure qui réunissait les deux jeunes gens et qui était témoin de leurs intimes causeries, de leurs rêves d'avenir, le pauvre Chassagne sentait les larmes le gagner, et, espérant, sans espoir fondé cependant, voir arriver son ami, il se tenait sur le seuil de la porte, les yeux fixés sur la route par laquelle devait ordinairement venir Guillaume, et il y restait jusqu'à ce que la nuit vînt lui enlever tout espoir.

Le soir de ce jour, Chassagne était donc à sa place habituelle, rêveur et triste. La rue était déserte ; on n'entendait d'autre bruit que le pas

de quelques passants attardés, lorsque le roulement d'une petite charrette de porteur d'eau vint, en brisant le silence de la rue, interrompre la rêverie de Chassagne ; mais est-ce que ses yeux ne le trompent pas ? est-ce que ce n'est pas une hallucination ? Et quel est ce jeune porteur d'eau, attelé à la charrette, qui a pris la gracieuse et élégante tournure de Guillaume, son beau et blanc visage, jusqu'à son costume d'étudiant, jusqu'à la façon coquette avec laquelle lui seul sait poser sa casquette sur ses beaux cheveux blonds ? Il regarde à en avoir des éblouissements ; le porteur d'eau avance, et plus il avance, plus il ressemble à Guillaume ; il est tout près maintenant, c'est Guillaume !

Guillaume, pâle, ému, les yeux pleins de larmes et si tremblant, que ses mains agitées ne peuvent défaire les harnais qui le tiennent à la charrette, Guillaume s'arrête, l'émotion étouffe sa voix ; enfin il peut parler :

– Chassagne, dit-il, voici ton tonneau.

– À moi ! dit Chassagne tellement surpris, qu'il en restait comme cloué au sol, à moi !

– À toi, certes, et à qui veux-tu qu’il soit ? répliqua Guillaume, qui avait réussi à dompter son émotion, ou qui la cachait sous une frivole gaieté. – Mais viens donc me déharnacher, je ne puis faire le cheval jusqu’à la fin des siècles.

– À moi ! répétait toujours Chassagne dans toute la stupidité naïve du bonheur le plus complet, à moi !... à moi, ce tonneau, cette charrette, ces harnais, ces beaux seaux tout neufs !

Guillaume, qui avait réussi à ôter ses bras des harnais, prit Chassagne par la main, le conduisit derrière la charrette, et, lui montrant un chiffre et un nom écrit dessous le chiffre, il lui dit gaiement :

– Mais, puisque tu sais lire, lis donc n° 835, et, dessous, *Chassagne* !... Qui est-ce qui s’appelle Chassagne, ici, est-ce toi, ou moi ?

La surprise, la joie, son ambition réalisée, tous ces bonheurs réunis faillirent faire mal à l’impressionnable Auvergnat ; il pâlit, il chancela, il serait infailliblement tombé à la renverse, sans Guillaume, qui le soutint dans ses

bras ; puis, soudain, se redressant, il se mit à regarder Guillaume, son tonneau, son tonneau, Guillaume, et fondit en larmes.

– Oh ! j’ai un tonneau ! cria-t-il ; et, le rire succédant aux pleurs, il se mit à embrasser Guillaume, à sauter en frappant ses mains l’une contre l’autre, et répétant : – J’ai un tonneau ! j’ai un tonneau ! Mais, à propos, où l’as-tu trouvé, ce tonneau ? ajouta-t-il en s’arrêtant tout à coup.

– Eh ! je l’ai acheté, répondit Guillaume.

– Tu es donc chirurgien en chef de l’hôpital ? demanda l’Auvergnat en ouvrant de grands yeux pour mieux voir le grand homme qu’il croyait avoir devant lui.

– Pas encore, répondit en souriant le jeune Dupuytren. Mais j’ai gagné quelque argent, et ton ambition est si modeste, mon pauvre Chassagne, que j’ai d’abord voulu la voir satisfaite. Voyons, remise ton tonneau et allons souper.

– Mon tonneau ! dit Chassagne répétant avec délire ce mot, mon tonneau ! Madame Gibard, cria-t-il à la portière, j’ai un tonneau ! monsieur

Gibard, j'ai un tonneau ! Eh ! vous tous de la maison, ajouta-t-il, voyant plusieurs curieux sortir des différentes portes de la cour et s'approcher, j'ai un tonneau à moi, un tonneau ! oh ! j'en deviendrai fou !

– Bonjour, monsieur Guillaume, dirent alors les voisins s'approchant du jeune étudiant pour le saluer ; c'est bien fait à vous de ne pas nous avoir oubliés.

Cette dernière phrase fut dite par madame Gibard.

– Pas plus vous qu'un autre. Qu'est-ce que je vous dois, madame ? dit Guillaume sortant quelques pièces d'or de sa poche ; nous avons un petit compte à régler ensemble.

– Vous ne me devez rien, monsieur Guillaume, dit cette femme.

– Pas à vous, mais à votre propriétaire, madame Gibard ; je me souviens que j'ai délogé sans payer, ce qui est certes très poli de sa part et de la vôtre, madame.

– Il n'y a de politesse d'aucune part, monsieur

Guillaume, dit le portier ; le matin de votre départ, votre ami Chassagne nous a remis, de votre part, le restant de ce que vous deviez, une misère, quoi !

– Le restant ! et le commencement ?... demanda Guillaume.

– Ah ! mon Dieu ! pour un jeune homme d'esprit, que vous avez la tête dure ! répliqua l'Auvergnat ne cessant de regarder son tonneau que pour regarder Guillaume... Eh bien, quoi ? après ? fallait-il vous laisser mettre à la porte par le propriétaire ?...

– Je devine, dit Guillaume ému à son tour, tu as payé... et tu me remercies de mon cadeau, tandis que si tu ne m'avais pas connu, il y a six mois déjà que tu l'aurais !...

– Et pensez-vous donc qu'un tonneau que j'aurais acheté me ferait autant de plaisir que celui-là, répliqua Chassagne avec une si brusque franchise, que le jeune Dupuytren lui sauta au cou devant tout le monde et lui dit :

– Chassagne, nous sommes frères ; c'est à la

vie, à la mort !

– Vous, monsieur, et moi, porteur d'eau ? dit Chassagne d'un air de doute.

– Moi, monsieur, et certes un jour, je l'espère, quelque chose, et toi porteur d'eau.

– Allons souper, dit gaiement le jeune Auvergnat ; c'est drôle comme la joie creuse l'estomac !

V

Épisode

Permettez-moi, mes chers lecteurs, de vous raconter un épisode qui vous prouvera que dans ce monde même Dieu permet souvent, dans sa mystérieuse justice, que chacun ait ici-bas sa punition ou sa récompense. C'était un matin du mois de mai de l'année 1816, un magnifique carrosse, sur les panneaux duquel de belles armes étaient peintes, s'arrêta à la porte d'un hôtel situé place du Louvre. Il en descendit un homme de trente-neuf ans, mais qui paraissait en avoir cinquante, tant les chagrins avaient plissé son front et dégarni sa tête.

– M. le baron Dupuytren ? demanda-t-il au concierge.

– Il est chez lui, répondit cet homme.

Le visiteur monta au premier, sonna.

– Annoncez le duc Léon de X..., dit-il au valet qui vint ouvrir.

– On n’annonce personne, monsieur, dit le valet ; entrez dans le salon d’attente ; ici chacun a son tour.

Le duc entra ; une seule vieille bonne femme attendait. À peine était-il assis, avec tous les signes de la douleur la plus profonde et de l’impatience la plus grande, que la porte du cabinet s’ouvrit. Le docteur parut ; il reconduisit poliment, en traversant ce petit salon, le client avec lui renfermé, puis, le quittant au seuil de l’antichambre, il revint sur ses pas ; à ce moment, le duc et la pauvre femme se levèrent.

– Monsieur le baron... dit le duc.

– Pardon, monsieur, répliqua froidement le baron, madame était ici avant vous.

Et la porte du cabinet se referma sur le docteur et la malade.

La consultation ne fut pas longue ; la porte se rouvrit une seconde fois pour donner passage au docteur et à la vieille femme ; après avoir

reconduit cette dernière, ainsi qu'il l'avait fait pour les autres, il revint lentement, et montrant la porte du cabinet ouverte au duc :

– À votre tour, monsieur le duc, lui dit-il.

– Inutile, monsieur le baron, dit le duc, ou plutôt mon cher Guillaume, ne me reconnais-tu plus ?

– Je reconnais toujours les gens dans leur bonne comme dans leur mauvaise fortune, monsieur le duc, je vous prie de le croire, répondit froidement le baron Dupuytren en appuyant sur le titre de *duc* et sur le mot *vous*.

– Mon fils est à la mort ! s'écria le duc ; c'est mon fils unique, l'héritier de mon nom, de ma fortune : vous seul pouvez le sauver ; oh ! venez, venez, mon carrosse est en bas, venez, et demandez-moi tout ce que vous voudrez pour le sauver.

– Puisqu'il est ici question d'argent, dit le docteur tranquillement, faisons le prix ; telle personne qui donnerait une somme énorme avant refuse souvent le plus modique salaire après.

– Mille écus, quatre mille francs, cinq mille, demandez ! dit le duc, dans les angoisses de la douleur et de l’impatience.

– Six mille ! prononça froidement le baron.

– Soit ; mais venez, reprit le duc.

Le baron Dupuytren prit son chapeau, demanda si son cabriolet était attelé, et, sur la réponse affirmative, suivit le duc.

Comme l’un et l’autre traversaient la cour pour gagner la rue, un homme, qui portait le costume de porteur d’eau, entra dans cette cour, donnant tous les signes du plus grand désespoir.

– Chassagne ! lui cria le docteur en allant à lui.

– Oh ! monsieur le baron, vous...

– Appelle-moi Guillaume, et tutoie-moi, ou je ne t’écoute pas, interrompit le baron.

– Ma petite fille, ma dernière, se meurt, je viens te chercher, répondit Chassagne en essuyant les larmes qui baignaient son visage.

– Viens, dit le docteur.

– Et mon fils, monsieur le baron, mon fils !

cria le duc d'un accent d'effroi, une minute de retard peut me l'enlever !

– J'irai chez vous, monsieur le duc, après que j'aurai vu la fille de cet homme, dit le baron, faisant monter Chassagne dans son cabriolet.

– Monsieur Dupuytren ! cria le duc, se mettant entre le marchepied du cabriolet et le baron, je vous donne six mille francs, mais à condition que vous viendrez avec moi tout de suite, autrement...

– Vous ne me les donnerez pas ? répondit le docteur avec un de ces indéfinissables sourires où l'ironie la plus railleuse le disputait au mépris le plus amer. Soit, monsieur...

Et, écartant d'un geste noble et fier le duc stupéfait et désolé, il s'élança dans son cabriolet et donna au cocher l'adresse du porteur d'eau.

Ce ne fut que bien rassuré sur le sort de la fille de Chassagne qu'il se rendit à l'hôtel du duc de X... L'héritier d'une si belle fortune venait de mourir. Et, tout en pleurant son fils, le duc ne pouvait s'empêcher de faire de cruelles réflexions sur les événements qui avaient fait dépendre la

vie de son enfant d'un homme auquel, jadis, lui, heureux, riche et fier, avait refusé un modique secours d'argent. Tout se paie, dans ce monde, avec des larmes ou avec de l'or.

Vous avez vu Guillaume Dupuytren, en 1794, près de mourir de faim ; vous le retrouvez, vingt-deux ans après, dans le plus brillant éclat de la fortune, et cela par la seule force de son travail et de son admirable génie. Guillaume Dupuytren était né à Pierre-Buffière, dans le Limousin, d'un avocat au parlement qui, ayant perdu sa place, était réduit à la misère. Il vint à Paris à l'âge de douze ans, et fut mis au collège de la Marche sous la protection du principal de ce collège. La ruine de tous les établissements consacrés à l'instruction publique l'ayant forcé d'en sortir, il éprouva la gêne que vous connaissez. En 1795, on fonda l'École de médecine, où Dupuytren fut d'abord attaché comme *prosecteur* ; en 1811, il y fut nommé professeur, et, en 1813, il obtint, au concours, la place de chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu de Paris ; en 1808, celle d'inspecteur général des études dans l'Université impériale. En 1815, il succéda au chirurgien en

chef de l'Hôtel-Dieu ; et, en 1816, il fut créé chevalier de Saint-Michel et baron.

Depuis, sa fortune s'augmenta, sa célébrité s'étendit de jour en jour. Guillaume Dupuytren, un des plus grands hommes du dix-neuvième siècle, mourut le 8 février 1835.

Guillaume Dupuytren

ou

L'aveugle de Clermont

I

À quelque distance de la ville de Clermont, en Auvergne, il existe un petit hameau dont j'ai oublié le nom ; ce hameau est pauvre, les habitants le sont aussi. Dans la plus misérable de ces chaumières, un homme vivait avec sa femme et huit enfants. Cet homme, nommé Mathieu, paraissait encore jeune ; ses membres étaient forts et robustes ; cependant sa famille se mourait de faim ; car le pauvre paysan était aveugle, il ne pouvait donc rien faire pour gagner sa vie.

Or, un soir du mois de mai, sa femme venait d'arranger de la paille fraîche dans un coin de la chaumière, pour y faire coucher ses enfants, son mari lui dit d'un air mystérieux et à voix basse :

– Mariette, quand les enfants dormiront, tu m'avertiras, et je te dirai quelque chose.

La femme dit *oui* ; mais Pierre, l'aîné des enfants, âgé de dix ans, ayant entendu ces

paroles, n'eut garde de s'endormir, seulement il en fit semblant.

Quand la pauvre mère crut sa famille endormie, elle vint, en tenant sur ses bras son dernier-né, qui tétait encore, s'asseoir sur un mauvais banc de bois, à côté de son mari, et lui dit, de cet accent de mauvaise humeur, qui ne vient pas de la colère, mais plutôt de tristesse et de résignation :

– Quel projet as-tu donc en tête, mon pauvre homme ?

L'Auvergnat répondit en soupirant :

– Je te suis à charge, ma bonne Mariette, tu succombes sous l'ouvrage, et, si je ne modérais mon appétit, je dévorerais, à moi seul, tout ton gain. Écoute, femme ; donne-moi un des marmots pour me guider, et demain, à la pointe du jour, je partirai.

– Et où iras-tu ?

– Dieu sait où.

– Et tu crois que je te laisserai partir ainsi, infirme comme tu l'es, pour qu'il t'arrive quelque

malheur en route ?

– Je t’accompagnerai, père, dit une voix d’enfant derrière eux.

La mère retourna la tête, Pierre était debout auprès de l’aveugle.

– Veux-tu bien aller te recoucher, gamin ! lui dit Mariette en lui montrant de la main sa place vide sur la paille.

– Je croyais que les enfants dormaient, dit Mathieu en soupirant.

– Non, père, je ne dormais pas, répondit Pierre, passant ses deux bras autour du cou du paysan pour éviter que sa mère ne le rejetât de force sur sa litière ; non, et, si tu veux m’écouter, moi, qui suis grand et raisonnable, je te dirai une chose qui te fera bien plaisir, et à maman aussi, continua-t-il, câlinant sa mère des yeux et de la voix.

– Laisse-le parler, femme, dit Mathieu.

Sans en attendre la permission, l’enfant reprit :

– Père, tu sais bien, Richard, Richard, qui est parti tout petit du pays, et qui est revenu l’année

dernière riche, riche, quoi, comme M. Robert, le docteur, qui a un si beau cheval boiteux ! Richard, qui m'enseigne à lire... – je connais toutes mes lettres, père ; je te ferai voir ça demain... – et dire que Richard a gagné tout ça à ramoner des cheminées, à faire des commissions, à porter tout plein de choses, des lettres, des armoires, des lits... Dieu ! quel bel et bon état ! père, je veux faire cet état-là, moi !... Il est vrai que tous les soirs, en se couchant, Richard se mettait à genoux et disait : « Mon Dieu, n'abandonnez pas le petit Auvergnat. »

– Achève ton histoire d'abord, lui dit Mathieu souriant tristement.

– Donc, père, Richard m'a raconté tout plein de choses, des histoires, des histoires, longues, longues, que je m'endormais toujours avant la fin, tant c'était long ; mais voilà que l'autre soir il m'en a dit une, oh ! pour le coup, je n'ai pas dormi à celle-là, je te l'assure. Imagine-toi, père. mais d'abord, il faut que tu saches que Richard, en faisant je ne sais quoi à Paris, s'était cassé un bras, et qu'on le mit dans une grande maison où il

y avait tout plein de lits et tout plein de monde ; il y avait, m'a dit Richard, deux lits pour une personne... non, deux personnes pour un lit. Oh ! non, il n'y aurait rien de bien extraordinaire à ça, nous couchons huit, nous, sur le même lit. Ma foi ! tant pis, je ne me rappelle pas trop ; mais c'est égal, ce n'est pas là le beau de l'histoire. Voilà le beau : imagine-toi, père, que tous les jours, le matin, il venait un homme dans cette maison, et cet homme faisait des choses extraordinaires : d'abord il raccommoda le bras à Richard, qu'il peut s'en servir comme de l'autre. C'est pourtant pas mal difficile de raccommoder un bras, hein, père ? Et puis il guérissait tous les maux, tous, père ; je te jure que Richard me l'a dit... Laisse-moi donc finir mon histoire, maman ; j'irai me coucher après. Tu m'écoutes, père, n'est-ce pas ?

– Oui, garçon, continue.

– C'est que, vois-tu, tes yeux sont si tranquilles, qu'on ne voit pas si tu écoutes ou non.

– C'est que je suis aveugle, mon pauvre

enfant.

– Pardienne ! je le sais bien que tu es aveugle, et c'est pour ça que mon histoire est belle ; car, vois-tu, j'ai demandé à Richard si cet homme guérissait les aveugles, et il m'a répondu qu'un de ses camarades de lit était aveugle, aveugle à ne pas y voir plus clair le jour que la nuit, et que cet homme l'avait guéri, au point que le camarade de Richard y a vu, le jour, la nuit, à toutes les heures, et a pu ramoner les cheminées et faire tout ce qu'il a voulu.

– Eh bien, mon garçon, tant mieux pour ce camarade, et va te recoucher, va.

– Et tant mieux aussi pour toi, père, dit Pierre, frappant du pied avec impatience ; puisque cet homme a guéri cet autre, il te guérira aussi, toi.

– Mais cet homme est à Paris, Pierre.

– Eh bien, nous irons, père.

– Et comment ?

– À pied, n'as-tu pas des jambes, et moi aussi ?

– Et sans argent ?

– Bast ! faut pas que ça nous arrête : tout le long de la route tu t'appuieras sur moi, et moi, je dirai à tous ceux que nous rencontrerons : « Bonnes gens, faites la charité d'un liard à un pauvre petit enfant qui conduit son père à Paris pour lui faire guérir ses yeux qui n'y voient goutte. » Personne ne me refusera un liard, père ; avec ça que j'ai une jolie petite mine et de beaux yeux, la dame du château l'a dit ; et puis aussi je ferai comme Richard : tous les soirs je dirai au bon Dieu : « Bon Dieu, n'abandonnez pas le petit Auvergnat et son père. »

– Mais cet homme, Pierre, il faudra le payer, et nous n'avons pas d'argent.

– On ne lui donne rien, Richard me l'a dit ; les riches le payent fort cher, et les pauvres rien du tout.

– Quel compte nous fais-tu là ?

– Richard me l'a dit, père, je te le jure ; c'est peut-être comme ça qu'on fait dans ce pays de Paris ; allons-y, père, allons-y, partons demain.

– Écoute donc, not' homme, dit Mariette,

l'enfant pourrait bien avoir raison, et puisque ton idée était de partir.

– Ainsi nous irons à Paris ! dit Pierre en frappant de joie ses petites mains l'une contre l'autre ; nous irons à Paris, je demanderai la charité tout le long de la route ; et, quand nous serons à Paris, je ramonerai des cheminées, et toi, tu feras guérir tes yeux ; quel bonheur, bon Dieu, quel bonheur ! Maintenant, bonsoir.

En disant ces mots, Pierre s'élança à côté de ses frères, se mit à deux genoux sur la paille, répéta en joignant les mains : « Bon Dieu ! n'abandonnez pas le petit Auvergnat et son père ! » puis, s'étendant, couvrit ses yeux de ses deux poings fermés ; l'instant d'après il était endormi.

Le lendemain, le pauvre aveugle, appuyé d'une main sur un bâton, de l'autre sur l'épaule de son enfant, quitta sa chaumière, où il était né, où il avait vécu, où il s'était marié, où ses huit enfants étaient nés, et, essuyant ses larmes, que tant de souvenirs faisaient couler, il s'achemina vers la demeure de Richard.

Celui-ci était levé, debout, et la bêche sur l'épaule ; il s'apprêtait à aller ensemer un petit champ qu'il avait acheté du fruit de ses économies.

– Où allez-vous donc comme ça, père Mathieu ? dit-il du plus loin qu'il aperçut l'aveugle.

– À Paris, voisin.

– Faire faire fortune à votre fils ; c'est bien, ça, père Mathieu.

– Je vais aussi faire guérir mes yeux, voisin.

– C'est encore mieux, père Mathieu.

– Et, pour cela, je vous demanderai le nom de cet homme qui vous a raccommoqué le bras. Vous vous le rappelez, n'est-ce pas ?

– J'aurais plutôt oublié mon nom, celui de ma mère, celui de mon pays, que le nom de ce brave et honnête homme !... Attendez-moi là, père Mathieu ; je suis à vous bientôt, dit Richard rentrant dans sa cabane et en ressortant bientôt après, tenant à la main une feuille de papier et une petite bourse de cuir. – Tenez, dit Richard en

serrant la main de l'aveugle, voilà le nom de cet homme écrit ici sur ce papier ; et voilà, ajouta-t-il, de quoi vous rafraîchir en route ; pas de merci, voisin, ajouta le brave garçon en s'éloignant brusquement, s'il vous en reste au retour, vous me le rendrez ; au revoir ; adieu, Pierre.

Puis, entonnant tout de suite un cri du pays, il s'enfonça dans une belle allée de châtaigniers qui ombrageait le village. Il avait disparu depuis un moment, qu'on entendait encore sa joyeuse chanson.

Mathieu et son fils prirent la route de Paris.

II

L'arrivée

Le 1^{er} janvier 1829, à l'entrée de la nuit, un aveugle, conduit par un enfant, se présenta à la barrière d'Enfer. Un habit et un pantalon de gros drap bleu, à demi usés, couverts de poussière, protégeaient le corps robuste et replet de l'aveugle ; l'enfant était vêtu de drap brun, un bonnet de laine brune cachait une partie de sa chevelure noire et bouclée. Tous deux étaient nus-pieds, près de l'octroi, à la porte d'un cabaret où plusieurs maçons, qui revenaient de leur journée, riaient et causaient en buvant ; l'enfant prit son bonnet à la main, et, d'une voix enrouée par la fatigue, et peut-être par la faim, il dit aux ouvriers :

– Bonnes gens, faites la charité d'un liard, s'il vous plaît, à un pauvre petit enfant qui conduit

son père à Paris pour lui faire guérir les yeux qui n'y voient plus.

– Passe ton chemin, morveux ! dit le plus vieux.

– Pourquoi rudoies-tu ce pauvre garçon ? répliqua le plus jeune en fouillant dans la poche, de son gilet.

Et, en retirant un gros sou, il le glissa dans le bonnet de l'enfant.

– Dieu vous le rendra ! dit l'enfant enchanté de cette grosse pièce de monnaie.

– Sommes-nous bien loin de Paris, mes bons messieurs ? demanda l'aveugle.

– Vous y êtes, l'ami, dirent les maçons.

– Dieu soit loué ! dit l'aveugle, je n'aurais pu aller plus loin ; et toi, Pierre ?

– Moi, père, je ne sais pas.

– Comment, tu ne sais pas ? demanda le jeune maçon qui lui avait fait l'aumône.

– Eh non, mon bon monsieur : c'est que, depuis que nous avons quitté le pays, voyez-vous,

quelquefois je suis si fatigué, que je crois que je vais tomber sur la route ; eh bien, pas du tout, le père me dit : « Allons, garçon ! » et puis je ne suis plus fatigué.

– Pauvre enfant ! dirent les maçons entourant les deux voyageurs. Tu viens donc de bien loin ?

– Eh ! du pays donc ! dit Pierre.

Un éclat de rire accueillit cette réponse.

– De Clermont en Auvergne, messieurs, se hâta de dire l’aveugle aux maçons qui avaient ri de la naïveté de son fils.

– Faut pas vous fâcher si nous avons ri, l’ami, répondit un des ouvriers ; c’est pas pour insulter à votre misère, entendez-vous ; nous sommes de braves gens, de bons ouvriers ; et, si vous voulez boire un coup avec nous et manger un morceau, nous vous l’offrons de bon cœur ; pas de refus, l’ami : entrez et soupez.

L’aveugle essuya une larme en suivant les maçons dans l’intérieur du cabaret, où une chambre leur était réservée ; l’enfant regardait la table, les bancs et les ouvriers, ne sachant s’il

devait s'asseoir avec eux ou seulement les regarder manger.

– Eh bien, garçon, est-ce que tu n'as pas faim ? lui dit un d'entre eux.

– Oh ! que si, bonnes gens !

En deux gambades l'enfant se trouva assis sur le banc à côté de son père.

– Que venez-vous faire à Paris ? fut la première demande qu'on adressa au voyageur quand on s'aperçut qu'il était rassasié.

– Je suis aveugle, dit-il simplement, je ne peux pas travailler, j'ai une nombreuse famille qui meurt de faim ; on m'a parlé au pays d'un homme qui me guérira, je suis venu le trouver.

– Et comment le nommez-vous, cet homme ?

L'aveugle tira un papier de son sein et le passa à son plus proche voisin en lui disant :

– Lisez-moi son nom, je vous prie.

Le maçon déplia le papier et lut :
« Dupuytren. »

– C'est, parbleu, vrai, que celui-là peut vous

guérir s'il veut, ajouta le maçon ; c'est un malin, allez, il en a guéri bien d'autres !

– Vous le connaissez donc ? demanda l'aveugle respirant à peine.

– Eh ! qui ne le connaît pas, cet homme-là ? surtout nous, maçons, qui dégringolons si aisément des cinquièmes et des sixièmes dans la rue, sans dire gare, sans demander l'escalier au voisin ! Je l'ai souvent vu opérer, cet homme, et il a une fameuse main, allez, une main qui ne tremble pas ; mille canons ! comme il vous taille un bras, une cuisse ! comme not' femme coupe une tranche de lard, quoi !

– Oh ! enseignez-moi sa demeure, mes bons amis, dit l'aveugle, que j'y aille tout de suite.

– D'abord, ce soir, bonhomme, faut pas y songer, reprit le maçon, il ne reçoit pas le soir ; mais demain je vous mènerai chez lui. Il me connaît, moi, cet homme ; le bon Dieu ne m'avait fait qu'un bras, il m'en a fait deux, lui !

– Farceur ! lui dirent ses amis en riant.

– Sans farce, compagnons : j'avais six ans et

un bras que je ne pouvais pas plus remuer que s'il eût été mort. Un jour, il vint voir quelqu'un dans une maison où ma mère était portière, je lui tins son cheval. En me donnant une pièce de monnaie pour ma peine, il s'aperçut que je ne bougeais pas le bras gauche ; il me fit déshabiller ; je ne me rappelle plus trop maintenant ce qu'il me fit, mais tant il y a qu'aujourd'hui j'ai deux bras à son service, comme je le lui dis chaque fois que nous nous voyons.

– Demain donc, dit l'aveugle ; mais jusqu'à demain où resterai-je ?

– Ici, dit le maçon ; la mère Goriot vous donnera ce soir à coucher, je travaille à côté, et demain à midi soyez prêt.

– Au revoir, bonne nuit, bien obligé !

Les paroles s'échangèrent, les maçons se retirèrent chacun chez eux ou chez la mère des compagnons. L'aveugle réveilla son fils, qui s'était endormi de lassitude sur son banc, et, l'hôtesse les ayant conduits dans une grange, ils s'étendirent sur la paille où Pierre, avant de s'endormir, se mit à genoux, et, les mains jointes,

redit encore sa touchante prière : « Bon Dieu, prenez pitié du petit Auvergnat et de son père ! »

À l'heure dite, le maçon fut exact au rendez-vous, il prit l'aveugle sous le bras, l'enfant par la main, et les conduisit ainsi jusque sur la place du Louvre, en face de la colonnade qui orne ce superbe bâtiment, à l'hôtel qu'habitait M. Dupuytren. Il les quitta à la porte, leur souhaila bonne chance, et retourna à son travail.

L'aveugle et son fils montèrent au premier étage, sonnèrent, comme le leur avait recommandé le maçon ; un grand domestique à livrée vint leur ouvrir ; l'enfant prononça le nom du docteur ; le domestique les conduisit poliment dans un grand salon, où il y avait déjà beaucoup de monde, et les pria de s'asseoir en attendant.

L'aveugle s'assit dans un grand fauteuil ; l'enfant se plaça entre ses jambes, et, se penchant vers l'oreille de son père, il lui dit doucement :

– C'est très beau ici, père.

– Mon Dieu ! dit l'aveugle à demi-voix, faites que cet homme se laisse attendrir à la vue de mon

infirmité, qu'il me guérisse, que je puisse revoir ma bonne Mariette et mes huit enfants, et que je puisse travailler pour leur donner du pain !

– Courage, père, dit l'enfant sur le même ton, il n'y a pas un aveugle ici.

– Qu'est-ce que cela prouve ? dit le père.

– Qu'il les a guéris, donc !

L'aveugle sourit.

– Y a-t-il beaucoup de monde ici ? demanda-t-il à son fils.

– Beaucoup, père.

– Et comment sont-ils habillés ?

– C'est drôle, il y en a qui sont magnifiques, et d'autres qui paraissent encore plus pauvres que nous.

En ce moment la porte d'un cabinet s'ouvrit ; un homme parut, une vieille femme et son enfant le suivaient. Cet homme était grand, un peu âgé, d'une tournure noble et distinguée. Le cœur de Pierre battit bien fort à sa vue, il mit la main sur la bouche de son père pour l'empêcher de parler,

puis, avec une curiosité enfantine, il reporta ses grands yeux noirs vers le docteur, qui traversait le salon en causant avec la vieille dame.

– J’irai chez vous demain, lui disait-il avec une douce et presque caressante voix ; ne vous dérangez pas, à votre âge, pour venir chez moi, et, si vous voulez suivre mes conseils, ça ira mieux, je l’espère.

La vieille dame sortit, le docteur traversa le salon ; une personne de la société se leva, et le suivit dans son cabinet, dont la porte se referma.

– Que cet homme a l’air bon ! père, dit Pierre à l’aveugle ; il te guérira, va, maintenant j’en suis sûr.

– C’est singulier, comme je tremble ! jamais je ne pourrai lui parler, dit l’aveugle.

– Bast, père, faut pas être comme ça... Je te dis qu’il a l’air bon.

– Il est bon, garçon, mais peut-être seulement pour ceux qui le payent bien, comme le docteur Robert à Clermont.

– Mais, père, tu as bien entendu ce que t’a

raconté ce brave maçon, hier soir, et ce matin encore..., et puis ce que nous a dit Richard.

– N’importe, garçon, j’ai peur, c’est plus fort que moi.

Pendant ce colloque, plusieurs personnes s’étaient succédé dans le cabinet du docteur, et il restait fort peu de monde dans le salon.

– Écoute, père, je remarque une chose, dit l’enfant bas à l’aveugle, ce ne sont pas les plus belles dames, ni les plus beaux messieurs qui passent les premiers, c’est une fois un pauvre, une fois un riche, je ne sais pas trop, mais les pauvres passent aussi souvent que les autres...

– Ça se peut, garçon, mais peut-être tous payent.

– Eh bien, tu payeras, père.

– J’ai si peu d’argent à offrir à un docteur de Paris !

– Attends, je vais m’informer.

Et Pierre, sans attendre de réponse de son père, s’approcha d’une jeune dame qui venait d’arriver. La tournure élégante et la jolie figure

de la dame avaient prévenu l'enfant en sa faveur.

– Madame, lui dit-il de prime abord en mettant à la main son bonnet de laine de couleur brune, est-ce qu'il faut donner beaucoup d'argent au docteur pour qu'il vous guérisse ?

– Plus que tu n'en possèdes, mon petit, répondit la dame en souriant.

Découragé par cette réponse, l'enfant n'osa pas pousser plus loin ses informations, et revint la tête basse près de son père.

– C'est à votre tour, mon ami, dit un monsieur à l'aveugle.

– Est-ce que le docteur me demande ? dit l'aveugle avec émotion.

– Non, mais comme chacun passe suivant son arrivée, les premiers venus d'abord, et ainsi de suite, je suis arrivé après vous, vous devez entrer avant moi.

– Le cœur me manque ! dit l'aveugle en se levant.

– Viens donc, père, dit l'enfant entraînant l'aveugle vers le cabinet, et l'y faisant entrer, le

docteur nous attend.

La porte se referma sur l'aveugle et l'enfant, et tous deux restèrent debout et découverts devant M. Dupuytren, debout et découvert lui-même.

– Qu'y a-t-il pour votre service, mon ami ? lui demanda le grand homme avec la plus touchante bonté.

Et, comme l'aveugle intimidé ne répondait rien, il reprit de sa voix la plus douce :

– Parlez donc, mon ami, puis-je vous être utile à quelque chose ?

Les yeux baissés, tortillant son chapeau dans ses mains, le pauvre aveugle murmura : « Mon bon monsieur.. . » et, l'émotion lui coupant la voix, il resta court.

– Mon bon monsieur, se hâta d'achever l'enfant, levant sur le docteur des yeux noirs et éveillés, mon père est aveugle ; on a dit au pays qu'il n'y aurait que vous pour le guérir ; alors nous sommes venus du pays, à pied, vous trouver.

– Pauvre homme ! dit le docteur, regardant

l'aveugle et serrant les petites mains de l'enfant, venus à pied pour me trouver ! Asseyez-vous, mon bon ami, bien, levez vos yeux, que je les voie ; tournez-vous vers le jour ; c'est bien. Restez là un moment.

– Et croyez-vous que vous pourrez me rendre la vue, mon bon monsieur ? demanda l'aveugle, respirant à peine.

– Je l'espère, mon ami, je crois même pouvoir vous l'assurer.

– Monsieur, dit l'aveugle avec exaltation, j'ai mendié tout le long de la route pour avoir de l'argent à vous offrir ; j'ai amassé quatre napoléons, les voici, c'est toute ma fortune ; guérissez-moi, et je vous devrai plus que la vie.

– Vous me paierez quand vous serez guéri, dit M. Dupuytren, repoussant avec bonté la main de l'aveugle, qui lui offrait son trésor.

Puis il ajouta :

– Où logez-vous ?

– À l'auberge du Grand-Chantier, barrière d'Enfer.

– Il faut aller à l’Hôtel-Dieu, mon ami ; vous y serez mieux, et moi, je serai plus à portée pour vous donner mes soins. Tenez, ajouta-t-il en écrivant quelques mots sur un morceau de papier et le lui présentant : voici ce qui vous y fera recevoir tout de suite ; allez-y à l’instant... Mais, j’y pense, votre enfant, qu’en ferez-vous dans cet endroit ?

– Je soignerai mon père, répondit l’enfant.

– Il n’aura pas besoin de toi, mon petit ami, dit le docteur, prenant l’enfant sur ses genoux.

Et, avec cette délicieuse bonhomie qui attirait son noble cœur vers l’enfance, il passa sa main blanche dans la chevelure noire et bouclée du petit Auvergnat.

– Ton père trouvera là des bonnes sœurs, bien douces, bien pieuses, qui auront bien soin de lui ; toi, tu t’y ennuierais, mon enfant.

– Je ne peux pourtant pas retourner au pays tout seul, mon bon monsieur, dit Pierre, le cœur gros.

– Mon intention n’est pas non plus de t’y

renvoyer.

– Alors, que deviendrai-je sans mon père ? dit l'enfant, dont les yeux se remplissaient de larmes.

– Veux-tu rester chez moi ?

– Chez vous ?

Et l'enfant leva sur M. Dupuytren un œil humide et étonné.

– Oui, chez moi ; tu y seras bien sage ?

– Oh ! monsieur, je disais bien à mon père que vous aviez l'air bon !

– Je suis bon pour les enfants, mon petit ami. Comment t'appelles-tu ?

– Pierre, pour vous servir, mon bon monsieur ; voulez-vous que je ramone toutes vos cheminées ? Tenez, cela sera bientôt fait.

Et Pierre fit un mouvement pour se débarrasser de sa veste.

– C'est fort inutile au mois de juillet, et par la chaleur qu'il fait aujourd'hui, répondit le docteur, arrêtant l'élan du jeune artiste ramoneur.

– Dame ! c'est que je ne sais pas faire autre

chose, répondit l'enfant d'un air honteux.

– Et sais-tu lire ?

– Je connais mes lettres, voilà tout.

– Et serais-tu bien content si je te mettais dans une maison où il y aurait beaucoup d'enfants comme toi, et où l'on t'apprendrait à lire ?

– Oh ! certes oui, mon bon monsieur !

– Eh bien, c'est dit. Mon ami, ajouta le docteur en se retournant vers l'aveugle, qui gardait un respectueux silence, l'arrangement que je viens de prendre avec votre enfant vous convient-il ?

– On m'avait dit que vous n'étiez qu'un grand et habile homme, monsieur, dit l'aveugle, avec des larmes sur la joue et dans la voix ; mais on n'avait pas ajouté que vous étiez une providence pour le malheureux.

– Je ne suis qu'un médecin, répondit M. Dupuytren, et je ne fais que ce que je peux. Maintenant, veuillez passer avec moi derrière mon cabinet, où nous trouverons mon

domestique, à qui j'ai quelques ordres à donner par rapport à vous.

III

La guérison

Quatre mois après cette scène que je viens de vous raconter, dont j'ai été témoin, et qui m'a arraché des larmes d'attendrissement, un homme proprement vêtu, suivi par un enfant dont le costume était simple et soigné sans être élégant, se présenta un matin chez M. Dupuytren.

Comme la première fois, ils attendirent leur tour ; mais, quand il vint, il ne fallut plus qu'un officieux l'en avertît ; l'homme prit l'enfant par la main, entra avec précipitation dans le cabinet du docteur, et s'écria :

– J'y vois, monsieur !

Il tomba à deux genoux devant son bienfaiteur. L'enfant l'imita.

– Relevez-vous, mon ami, lui dit le docteur

ému de cette marque de reconnaissance ; on ne se prosterne ainsi que devant Dieu !

– Oh ! vous êtes Dieu pour moi, monsieur ! vous êtes son image sur cette terre ; je reverrai ma femme, mes enfants ; soyez béni, monsieur !

– C’est bon, mon ami, dit le docteur, voulant se soustraire aux remerciements du vieillard, puisque vous êtes guéri, laissez-moi maintenant guérir, si je le peux, ceux qui attendent là, dans mon salon.

– Je venais aussi vous payer, dit l’Auvergnat, sortant de sa poche ses quatre louis pliés dans un morceau de papier.

Le docteur prit le papier, l’ouvrit, et regarda l’Auvergnat.

– Comment retournerez-vous au pays ? lui dit-il.

– Comme j’en suis venu, en mendiant ; mais cette fois, au moins, en voyant ma route, et en vous bénissant.

– Et votre enfant ? dit le docteur, jetant un regard sur Pierre, qui pleurait dans un coin.

– Mon enfant aussi.

Pierre fit entendre un sanglot.

– Est-ce que tu n’es pas bien aise d’aller revoir la mère ? lui demanda le docteur, s’approchant de lui avec bonté.

L’enfant continua à pleurer sans répondre.

– Dis-moi ce que tu désires, Pierre, reprit le docteur.

Pierre leva les yeux sur celui qui lui parlait, et, voyant l’angélique bonté peinte sur les traits de cet homme estimable, il répondit naïvement :

– Ne jamais vous quitter, apprendre votre état, guérir les aveugles, et me faire bénir, comme j’entends mon père et d’autres vous bénir.

– Ainsi soit fait comme tu le désires, charmant enfant, répondit M. Dupuytren, élevant l’enfant dans ses bras et l’embrassant à plusieurs reprises.

Puis, prenant quelques louis dans un tiroir, il les joignit à l’offrande de l’Auvergnat, replia le tout ensemble ; et lui remit le paquet en disant :

– Je garde votre enfant ; j’en ferai un homme,

un homme utile. Ça vous convient-il ?

– À celui qu’il comble de faveurs, Dieu ne demande pas si ça lui plaît, répondit l’Auvergnat d’une voix qui partait de l’âme.

Et l’Auvergnat retourna à son pays, et son fils, élève en chirurgie, devint un digne successeur de son illustre maître.

Il avait tout ce qu’il faut pour réussir, la persévérance d’abord, sans laquelle on ne parvient à rien ; puis un cœur noble et reconnaissant ; puis le souvenir de Guillaume Dupuytren, dont il fut le protégé, et, mieux que tout cela, le désir de rendre sa famille heureuse.

Dieu n’abandonna pas le petit Auvergnat !

Cet ouvrage est le 1270^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.